

Le bon mari de Zebra Drive

Smith, Alexander McCall

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

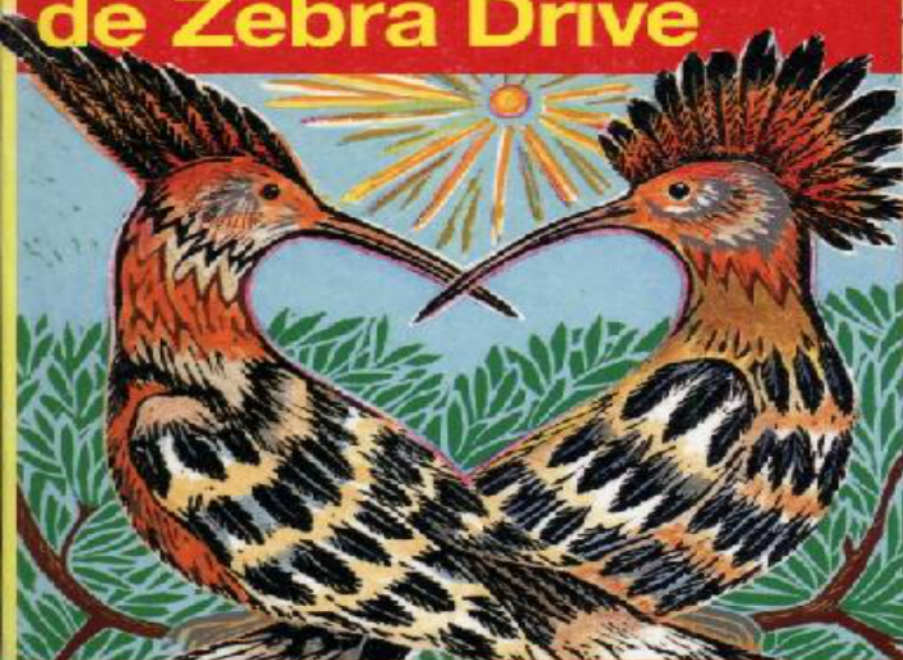


GRANDS DÉTECTIVES

Alexander
McCall Smith

10
18

Le bon mari
de Zebra Drive



LE BON MARI DE ZEBRA DRIVE

ALEXANDER McCALL SMITH

LE BON MARI DE ZEBRA DRIVE

Traduit de l'anglais
par Élisabeth Kern

INÉDIT

10|18

« *Grands Détectives* »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
The Good Husband of Zebra Drive

© Alexander McCall Smith, 2007.
© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2008,
pour la traduction française.
ISBN 978-2-264-04456-3

couverture : Illustration © Hannah Firmin

Dépôt légal : février 2008

10|18
12, avenue d'Italie – Paris XIII^e
www.10-18.fr

Pour Tom et Sheila Tlou

CHAPITRE PREMIER

Une personne très déplaisante

Il est très utile pour une femme – tout le monde ou presque s'accorde sur ce point – de se réveiller avant son mari. Chaque matin, Mma Ramotswe se levait une heure avant Mr. J.L.B. Matekoni, ce qui est une bonne chose, puisque cela permet à l'épouse d'accomplir au moins quelques-unes des tâches de la journée. Cela se révèle d'autant plus important pour celles dont le mari se montre irritable au réveil. Et à ce qu'on dit, ils sont nombreux dans ce cas, trop nombreux. En se levant avant eux et en commençant à s'activer, leurs femmes les laissent épancher leur mauvaise humeur à loisir dans leur coin. Non que Mr. J.L.B. Matekoni eût jamais appartenu à cette catégorie d'époux : c'était au contraire le plus facile à vivre et le plus affable des hommes, quelqu'un qui n'élevait jamais la voix, sauf en présence des deux insupportables apprentis du Tlokweng Road Speedy Motors, parfois. Il faut dire que même l'individu le plus placide du monde ne pouvait qu'élever la voix face à de tels incapables. Une vérité démontrée par Mma Makutsi, qui s'emportait contre eux pour les motifs les plus anodins, voire pour de simples questions qu'ils posaient l'un ou l'autre – par exemple, s'ils demandaient l'heure.

— Pas la peine de crier ! protestait alors Charlie, le plus âgé. Je vous ai juste demandé l'heure ! Pas la peine de me hurler *Quatre heures* comme ça dans les oreilles ! Vous croyez que je suis sourd ?

Mma Makutsi lui tenait tête.

— C'est que je te connais, va ! rétorquait-elle. Quand tu demandes l'heure, c'est parce que tu en as assez de travailler. Tu veux que je te réponde cinq heures, pas vrai ? Comme ça, tu pourras tout laisser en plan et te précipiter dehors pour retrouver je ne sais quelle fille ! Je n'ai pas raison ? Ne prends pas cet air choqué, je sais ce que je dis.

Mma Ramotswe songeait à nouveau à ces altercations tandis qu'elle s'extirpait du lit, puis s'étirait. Un coup d'œil derrière elle lui révéla la masse inerte de son époux, dont la tête se dissimulait sous l'oreiller. Il aimait dormir ainsi, comme pour tenir à distance le monde et son vacarme. Elle sourit. Mr. J.L.B. Matekoni parlait souvent dans son sommeil. Il ne prononçait pas de phrases complètes, contrairement à l'une des cousines de Mma Ramotswe, avec qui elle partageait sa

couche quand elle était petite, mais des mots isolés ou des expressions qui donnaient une idée du rêve dans lequel il était plongé. Ainsi, alors que Mma Ramotswe, à peine sortie du sommeil, regardait le jour naître derrière les rideaux, avait-il articulé *tambour de frein*. Voilà de quoi il rêvait ! avait-elle songé une fois de plus. Voilà ce qui peuplait les rêves de garagistes : freins, embrayages, systèmes d'allumage... Bien des femmes eussent donné cher pour figurer dans les rêves de leur mari, mais non. C'était de voitures, semblait-il, que rêvaient les hommes.

Mma Ramotswe frissonna. Certains s'imaginaient qu'il faisait toujours chaud au Botswana, mais ces gens-là n'avaient jamais passé les mois d'hiver dans le pays : des mois où le soleil devait avoir affaire ailleurs, puisqu'il se contentait de briller très faiblement sur le sud de l'Afrique. La saison froide touchait désormais à son terme et quelques signes annonçaient certes le retour de la chaleur, mais en début et en fin de journée, un froid vif pouvait encore régner, comme ce jour-là en particulier. De l'air glacé, en gros nuages invisibles, arrivait du sud-est, des lointaines montagnes du Drakensberg et, au-delà, des océans méridionaux. Un air qui semblait se régaler à courir à travers les grands espaces du Botswana, glacial sous le haut soleil.

Parvenue à la cuisine, une couverture autour de la taille, Mma Ramotswe alluma Radio Botswana juste à temps pour entendre le chœur entonner l'hymne national signalant le début des programmes, puis l'enregistrement des cloches de bétail avec lequel la station entamait la journée. C'était là une constante dans son existence, un rituel qui remontait à son enfance, quand elle entendait la radio couchée sur la natte où elle dormait, pendant que la femme qui s'occupait d'elle allumait le feu et préparait le petit déjeuner pour Precious et son père, Obed Ramotswe. C'était l'un des moments chéris de sa jeunesse que ce souvenir, tout comme les images mentales qu'elle conservait du Mochudi d'alors : la vue que l'on avait de l'École nationale, perchée sur la colline, les sentiers qui serpentaient de-ci, de-là, à travers le bush et dont la destination n'était connue que des seuls animaux qui les foulaient de leurs pattes minuscules. Ces choses-là resteraient imprimées en elle à jamais, pensait-elle, elles seraient toujours présentes, quelles que fussent l'agitation et la frénésie qui s'étaient désormais emparées de Gaborone. Elles constituaient l'âme de son pays : là-bas, dans cette région où la terre était rouge, où poussaient les acacias et où résonnaient les cloches du bétail, résidait l'âme de son pays.

Elle posa la bouilloire sur la cuisinière et regarda par la fenêtre. Au sortir de la saison froide, même si l'on avait encore droit à des matins frileux comme celui-ci, il y avait au moins un peu plus de lumière. À l'est, le ciel s'était éclairci et les premiers rayons du soleil effleuraient

déjà les cimes des arbres du jardin. Un petit souïmanga – Mma Ramotswe était convaincue que c'était toujours le même – quitta la branche d'un mopipi proche de la grille pour fondre sur un aloès en fleur. Ailleurs, un lézard engourdi par le froid peinait à escalader un rocher, en quête de la chaleur qui l'aiderait à démarrer sa journée. Exactement comme nous, songea Mma Ramotswe.

Une fois l'eau bouillante, elle se prépara du thé rouge et, sa tasse à la main, sortit dans le jardin. Elle prit une longue inspiration et lorsqu'elle expira, son souffle resta un instant suspendu en un fin nuage blanc qui s'estompa vite. L'air avait une légère odeur de bois brûlé. Quelqu'un avait fait du feu non loin, sans doute le vieux gardien des bâtiments gouvernementaux tout proches. Il entretenait son brasier en permanence, à peine quelques braises incandescentes qui suffisaient à lui réchauffer les mains durant la froide veille de la nuit. Mma Ramotswe lui parlait parfois lorsque, rentrant du travail, il passait devant chez elle. Il avait son logis quelque part à Old Naledi, savait-elle, et elle l'imaginait dormant toute la journée sous un toit brûlant de tôle ondulée. Ce n'était pas un véritable emploi qu'il occupait et sans doute le payait-on très peu, aussi Mma Ramotswe lui glissait-elle, à l'occasion, un billet de vingt pula en guise de cadeau. Mais au moins, il travaillait et disposait d'un lieu où poser sa tête pour dormir, si bien qu'il pouvait s'estimer heureux par rapport à d'autres, qui avaient encore moins.

Elle longea le mur de la maison pour aller inspecter les étroites plates-bandes où Mr. J.L.B. Matekoni faisait germer ses haricots un peu plus tard dans l'année. Elle l'avait vu travailler dans le jardin ces derniers jours, grattant la terre pour creuser des sillons, édifiant la structure branlante de bâtons et de cordes le long desquels s'enrouleraient les tiges de haricots. Tout était sec pour le moment, malgré une ou deux averses inattendues qui avaient fixé la poussière, mais il en serait différemment si les pluies étaient bonnes. Si les pluies étaient bonnes...

Sirotant son thé, elle gagna l'arrière de la maison. Il n'y avait rien à voir à cet endroit, en dehors de deux barils vides que Mr. J.L.B. Matekoni avait rapportés du garage pour une raison qui restait à élucider. Mr. J.L.B. Matekoni avait une sérieuse tendance au désordre et ces barils ne seraient tolérés que quelques semaines. Ensuite, Mma Ramotswe organiserait en catimini leur départ. Le vieux gardien, Mr. Nthata, se révélait très utile pour ce genre de mission : il ne demandait pas mieux que d'emporter les objets que Mr. J.L.B. Matekoni laissait traîner dans le jardin. Mr. J.L.B. Matekoni oubliait assez vite leur existence et remarquait rarement leur disparition.

C'était la même chose pour ses pantalons. Mma Ramotswe surveillait de près les pantalons kaki à la coupe généreuse que portait

son mari sous ses bleus de travail ; au bout d'un certain temps, quand le bas commençait à s'élimer, elle les sortait discrètement de la machine à laver au terme d'une ultime lessive et les donnait à la dame de la cathédrale anglicane, qui leur trouvait un bon foyer. En général, Mr. J.L.B. Matekoni ne s'apercevait pas qu'il était en train d'enfiler un pantalon neuf, surtout quand Mma Ramotswe prenait soin de distraire son attention en lui faisant part d'une nouvelle ou d'un bruit qui courait en ville. C'était nécessaire, elle en avait la conviction, dans la mesure où il n'était jamais disposé à se dépouiller de ses vieux vêtements, auxquels, comme beaucoup de ses semblables, il se sentait excessivement attaché. Si on laissait les hommes livrés à eux-mêmes, estimait Mma Ramotswe, ils sortiraient sans doute en haillons. Son propre père n'avait-il pas refusé d'abandonner son chapeau, même lorsque celui-ci était devenu si vieux que le bord se détachait presque du fond ? Elle se souvenait de l'envie qui la démangeait alors de le remplacer par l'un de ces beaux chapeaux très chic qu'elle voyait sur l'étagère du haut de l'épicerie Small Upright General Dealer, à Mochudi, mais elle avait compris que son père ne renoncerait jamais au sien, qu'il considérerait comme une sorte de talisman, de totem. On avait d'ailleurs enterré le chapeau avec lui, en le plaçant affectueusement dans le cercueil de bois brut, que l'on avait ensuite fait descendre dans les profondeurs de cette terre qu'il avait tant aimée et dont il était si fier. C'était déjà un vieux souvenir et, à présent, elle se tenait là, femme mariée, propriétaire d'une agence et personnalité connue de la ville. Elle se tenait là, à l'arrière de sa maison, une tasse de thé vide à la main, avec devant elle une nouvelle journée de responsabilités qui l'attendait.

Elle rentra. Leurs deux enfants adoptifs, Puso et Motholeli, savaient se réveiller seuls et ils se levaient sans que Mma Ramotswe eût à les tirer du lit. Motholeli était déjà à la cuisine, assise à la table dans son fauteuil roulant, déjeunant d'une épaisse tartine de confiture. Elle entendit Puso claquer la porte de la salle de bains.

— Il ne sait pas fermer les portes doucement, celui-là ! s'exclama Motholeli en se bouchant les oreilles.

— C'est un garçon, expliqua Mma Ramotswe. Les garçons sont comme ça.

— Alors, je suis contente d'être une fille, conclut Motholeli.

Mma Ramotswe sourit.

— Les hommes et les garçons sont convaincus que nous aimerions être comme eux, dit-elle. Je ne pense pas qu'ils sachent à quel point nous sommes heureuses d'être des femmes !

Motholeli médita cette remarque.

— Est-ce que tu aimerais être quelqu'un d'autre, Mma ? interrogea-t-elle. Y a-t-il quelqu'un que tu voudrais être ?

Mma Ramotswe réfléchit. C'était le genre de questions auxquelles elle éprouvait de la difficulté à répondre, tout comme elle se sentait incapable de dire à quelle époque elle aurait aimé vivre si elle ne vivait pas maintenant. Cette question-là se révélait particulièrement embarrassante. Certains affirmaient qu'ils auraient voulu naître avant l'ère coloniale, avant la venue de l'Europe, qui avait défiguré l'Afrique. Ce devait être, disaient-ils, une belle période, quand l'Afrique gérait seule ses affaires, sans subir d'humiliations. Oui, il était vrai que l'Europe avait dévoré l'Afrique comme un affamé lors d'un festin – un affamé que nul n'avait invité –, mais avant cela, tout n'était pas parfait. Que se passait-il, par exemple, quand on avait pour voisins des Zoulous, réputés pour leur féroce bellicisme ? Que se passait-il quand on était quelqu'un de faible et que l'on vivait entouré de forts ? Les Batswana avaient toujours constitué un peuple pacifique, mais on ne pouvait en dire autant de tout le monde. Sans parler de la médecine et des hôpitaux : qui souhaiterait vivre à une époque où la moindre égratignure, en s'infectant, risquait de provoquer la mort ? Ou avant les anesthésiques dentaires ? Personne, estimait Mma Ramotswe. Et cependant, le rythme de vie d'alors était bien plus humain, les gens se contentaient de beaucoup moins. Peut-être eût-il tout de même été bon de vivre à cette époque, sans soucis d'argent, pour la bonne raison que l'argent n'existait pas ? Ou sans avoir besoin de se tourmenter à l'idée d'être en retard, puisque les montres n'avaient pas encore été inventées ? Il y avait certes de bons côtés dans cette vie-là. Il y avait de bons côtés dans ce passé où l'on ne se souciait que du bétail et des récoltes.

Quant à savoir quelle personne elle aurait aimé être, c'était une question à laquelle elle ne pouvait répondre. Son assistante, Mma Makutsi ? Quel effet cela ferait-il d'être une femme venue de Bobonong, porteuse de grosses lunettes rondes et titulaire d'un diplôme de l'Institut de secrétariat du Botswana – décroché avec la note de 97 sur 100 –, une femme assistante-détective ? Mma Ramotswe avait-elle envie d'échanger sa quarantaine bien sonnée contre les trente ans de Mma Makutsi ? Son mariage avec Mr. J.L.B. Matekoni contre des fiançailles avec Phuti Radiphuti, propriétaire du Magasin des Meubles Double Confort et d'un cheptel considérable ? Non, pensa-t-elle. Aussi nombreux pussent être les mérites de Phuti Radiphuti, ils n'équivaudraient jamais à ceux de Mr. J.L.B. Matekoni et, même s'il était bon de n'avoir que trente ans, on trouvait des compensations à avoir passé la quarantaine. Par exemple... Mma Ramotswe s'arrêta : Par exemple, quoi ?

Motholeli interrompit cette réflexion qu'elle avait déclenchée. Il n'y aurait donc pas d'énumération des avantages que présentait l'âge de quarante ans.

— Alors, Mma ? la pressa-t-elle. Qui voudrais-tu être ? La ministre de la Santé ?

Cette femme, épouse du grand homme qu'était le professeur Thomas Tlou, était récemment venue visiter l'école de Motholeli à l'occasion de la distribution des prix et elle avait adressé aux élèves un discours plein de fougue. Motholeli en avait été impressionnée et elle en avait beaucoup parlé à la maison.

— Cette ministre est quelqu'un de très bien, commenta Mma Ramotswe, et elle porte de très jolies coiffures. Cela ne me déplairait pas d'être Sheila Tlou... s'il fallait absolument être quelqu'un d'autre. En fait, cela me convient très bien d'être Mma Ramotswe, tu sais. Il n'y a rien à redire à cela, si ?

Elle marqua un léger temps d'arrêt, avant de reprendre :

— Et toi, tu es contente d'être toi-même, non ?

Elle avait posé cette question sans réfléchir et la regretta aussitôt. Il existait certaines raisons pour lesquelles Motholeli aurait pu préférer être quelqu'un d'autre. Cela paraissait évident, aussi Mma Ramotswe se troubla-t-elle et chercha-t-elle à changer de sujet. Elle consulta sa montre.

— Hé ! Tu as vu l'heure ? Il faut se dépêcher, Motholeli. On ne peut pas rester là, à parler de la pluie et du beau temps, même si cela me fait très plaisir...

Motholeli suça la confiture sur ses doigts et releva la tête vers Mma Ramotswe.

— Oui, je suis contente. Très contente, même. Je ne crois pas que j'aurais envie d'être quelqu'un d'autre. Non...

Mma Ramotswe poussa un soupir de soulagement.

— C'est bien. Maintenant, je pense que...

— À part toi, peut-être, poursuivit Motholeli. J'aimerais bien être toi, Mma Ramotswe.

Mma Ramotswe se mit à rire.

— Je ne suis pas sûre que tu serais heureuse tous les jours. Il y a des moments où moi-même, je souhaiterais être quelqu'un d'autre.

— Ou alors, Mr. J.L.B. Matekoni, reprit Motholeli. J'aimerais en savoir autant que lui sur les voitures. Ce serait vraiment bien.

Et rêver de tambours de freins et de leviers de vitesse ? se demanda Mma Ramotswe. Et avoir à s'occuper des deux apprentis ? Et être maculée de taches d'huile et de cambouis toute la journée ?

Une fois Motholeli et Puso partis pour l'école, Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni se retrouvèrent seuls à la cuisine. Les enfants faisaient toujours du bruit ; à présent, il régnait un silence presque insolite, comme après une tempête ou une nuit de grand vent. Le moment était venu pour les deux adultes de finir leur thé dans un

calme affectueux, ou peut-être d'échanger quelques mots sur la journée qui commençait. Ensuite, une fois les assiettes débarrassées, une fois la casserole de porridge récurée et rangée, ils s'en iraient travailler séparément, Mr. J.L.B. Matekoni dans son camion vert, Mma Ramotswe au volant de sa petite fourgonnette blanche. Leur destination serait la même – l'Agence N° 1 des Dames Détectives partageait les locaux du Tlokweng Road Speedy Motors –, ce qui ne les empêcherait pas d'arriver à des heures différentes. Car Mr. J.L.B. Matekoni gagnait directement le haut de Tlokweng Road en passant devant les immeubles qui s'élevaient à l'extrémité de l'université, tandis que Mma Ramotswe, qui avait un faible pour la partie de la ville qu'on appelait le Village, préférait emprunter les sinueuses Oodi Drive ou Hippopotamus Road et atteignait Tlokweng Road par l'autre côté.

Assis à la table de la cuisine ce matin-là, Mr. J.L.B. Matekoni leva tout à coup la tête et se mit à fixer un point au plafond. Mma Ramotswe comprit qu'une révélation allait suivre : Mr. J.L.B. Matekoni regardait le plafond chaque fois que quelque chose devait être dit. Elle garda le silence et attendit.

— Il y a une chose dont je devais te parler, déclara-t-il d'un ton détaché. J'aurais dû le faire hier, mais j'ai oublié. Tu étais à Molepolole, tu comprends.

Elle hocha la tête.

— Oui, j'étais à Molepolole.

Il garda les yeux rivés au plafond.

— Et Molepolole ? Comment c'était, Molepolole ?

Elle sourit.

— Tu sais bien comment c'est, Molepolole. La ville s'est agrandie un peu, mais elle n'a pas beaucoup changé. Pas vraiment.

— Je ne crois pas que cela me plairait que Molepolole change trop.

Elle attendit qu'il poursuive. Quelque chose d'important finirait par émerger, cela ne faisait aucun doute, mais avec Mr. J.L.B. Matekoni, cela pouvait prendre du temps.

— Quelqu'un est venu te voir à l'agence hier, lança-t-il. Mma Makutsi était sortie.

Ces derniers mots surprirent Mma Ramotswe et, malgré son tempérament égal, l'irritèrent. Mma Makutsi était censée rester à l'agence toute la journée, au cas où un client se manifesterait. Où était-elle allée ?

— Ah bon ? fit-elle. Mma Makutsi est sortie ? A-t-elle dit pourquoi ?

Peut-être une affaire urgente avait-elle surgi, réclamant sa présence ailleurs, mais Mma Ramotswe en doutait. Une explication plus plausible, pensa-t-elle, était une *course* urgente à faire, probablement

dans un magasin de chaussures.

Le regard de Mr. J.L.B. Matekoni déserta le plafond pour se poser sur Mma Ramotswe. Il savait que son épouse était un employeur généreux, mais il ne souhaitait pas attirer des ennuis à Mma Makutsi si elle avait délibérément désobéi aux instructions. Et c'était du shopping qu'elle était partie faire : à son retour, peu avant cinq heures de l'après-midi – un retour purement symbolique, avait-il pensé alors –, elle était chargée de paquets. Elle en avait même ouvert un pour lui montrer la paire de souliers qu'il contenait. Des chaussures très à la mode, lui avait-elle assuré, mais Mr. J.L.B. Matekoni avait eu du mal à se figurer qu'elles étaient bel et bien destinées à des pieds, tant semblaient fins et peu solides les entrecroisements de cuir rouge qui en constituaient la partie supérieure.

— Elle est allée faire du shopping, non ? hasarda Mma Ramotswe, les lèvres pincées.

— Peut-être, acquiesça Mr. J.L.B. Matekoni.

Il avait tendance à prendre la défense de Mma Makutsi, qu'il admirait beaucoup. Il savait ce que c'était que de venir de nulle part, d'arriver sans rien ou presque et de réussir malgré tout dans la vie. Car tel était le cas de la secrétaire, avec son 97 sur 100, son École de dactylographie pour hommes et désormais, bien sûr, son fiancé nanti. Il prendrait donc sa défense.

— C'est qu'il n'y avait vraiment rien à faire, affirma-t-il. Je suis sûr qu'elle avait terminé tout son travail.

— Certes, n'empêche qu'il s'est passé quelque chose, souligna Mma Ramotswe. Une personne est venue me voir. Tu viens de me le dire...

Mr. J.L.B. Matekoni joua avec un bouton de sa chemise, embarrassé.

— Il faut croire, oui... Mais j'étais là, moi. J'ai parlé à cette personne.

— Et alors ? interrogea Mma Ramotswe.

Mr. J.L.B. Matekoni hésita.

— J'ai fait face à la situation, répondit-il. Et j'ai tout noté pour te montrer.

Il glissa la main dans sa poche et en sortit une feuille de papier, qu'il tendit à Mma Ramotswe.

Elle la déplia et lut les notes prises au crayon noir. L'écriture de Mr. J.L.B. Matekoni était anguleuse et soigneuse, celle d'un individu qui avait appris la calligraphie à l'école, de nombreuses années plus tôt, et qui s'en souvenait encore. Celle de Mma Ramotswe se révélait moins lisible et tendait à empirer avec le temps. Ce devait être à cause de ses poignets, pensait-elle, qui devenaient de plus en plus potelés, ce qui affectait l'angle de la main sur le papier. Mma Makutsi lui avait même fait remarquer que cette écriture ressemblait de plus en plus à

de la sténo et qu'elle deviendrait peut-être bientôt indifférenciable du système de traits et d'ondulations au crayon qui couvrait ses carnets à elle.

— Ce sera une première, avait-elle décrété en se penchant sur une note que Mma Ramotswe lui avait laissée. La première fois que quelqu'un se met à écrire en sténo sans avoir jamais appris. On risque même d'en parler dans les journaux !

Mma Ramotswe s'était demandé s'il fallait s'offenser de ces propos, mais elle avait choisi d'en rire.

— Cela me vaudrait-il un 97 sur 100 ? avait-elle lancé.

Mma Makutsi avait aussitôt recouvré son sérieux. Elle n'aimait pas que l'on prenne à la légère sa note à l'examen final de l'Institut de secrétariat du Botswana.

— Non, avait-elle répondu. Je plaisantais, à propos de la sténo. Il faudrait que vous travailliez beaucoup pour obtenir une note comme celle-là à l'Institut de secrétariat du Botswana. Vraiment beaucoup.

Et elle avait gratifié Mma Ramotswe d'un regard qui en disait long sur ses doutes quant aux possibilités pour sa patronne d'obtenir un tel résultat.

À présent, sur le papier qu'elle tenait à la main, Mma Ramotswe déchiffrait les notes prises par Mr. J.L.B. Matekoni :

Heure : 15 h 20. Client : femme. Nom : Faith Botumile. Grief : mari ayant une liaison. Requête : découvrir qui est la maîtresse du mari. Action proposée : éloigner la maîtresse. Faire revenir le mari.

Mma Ramotswe releva la tête vers lui en tentant d'imaginer ce qu'avait été cette rencontre entre Faith Botumile et Mr. J.L.B. Matekoni. L'entretien s'était-il tenu au garage, alors qu'il gardait la tête enfouie dans un quelconque compartiment de moteur ? Ou avait-il conduit la femme à l'agence et l'avait-il interrogée, assis derrière le bureau, en s'essuyant les mains sur un chiffon pendant qu'elle lui racontait son histoire ? Et puis, comment était Mma Botumile ? Quel âge avait-elle ? Quels vêtements portait-elle ? Il existait tant de détails qu'une femme notait tout naturellement et qui fournissaient une base capitale dans le traitement d'une affaire, des détails qu'un homme, en revanche, se révélait incapable de remarquer.

— Cette femme, demanda-t-elle en désignant la feuille de papier, parle-moi d'elle.

Mr. J.L.B. Matekoni haussa les épaules.

— Une femme normale, répondit-il. Rien de particulier.

Mma Ramotswe sourit. Elle s'y attendait. Il faudrait donc soumettre Mma Botumile à un nouvel interrogatoire complet.

— Une femme normale... répéta-t-elle, songeuse.

— Oui.

— Mais tu ne peux pas m'en raconter un peu plus sur elle ? insista Mma Ramotswe. Sur son âge ? Son apparence ?

Mr. J.L.B. Matekoni parut surpris.

— Cela t'intéresse ?

— Cela peut être utile.

— Trente-huit ans.

Mma Ramotswe haussa un sourcil.

— C'est elle qui te l'a dit ?

— Pas directement, non. Mais je l'ai déduit. Elle a dit que son frère tenait le magasin de chaussures près du supermarché. Elle a dit qu'elle était copropriétaire de ce magasin avec lui. Elle a dit qu'il avait deux ans de plus qu'elle. Je connais ce monsieur. Je sais qu'il a récemment fêté ses quarante ans, parce que l'un des clients qui m'apporte sa voiture à réviser m'avait expliqué qu'il allait à cet anniversaire. C'est comme cela que j'ai su...

Les yeux de Mma Ramotswe s'élargirent.

— Et que sais-tu d'autre sur elle ?

Mr. J.L.B. Matekoni releva les yeux vers le plafond.

— Rien, en fait, répondit-il. Sauf, peut-être, qu'elle est diabétique.

Mma Ramotswe garda le silence.

— Je lui ai proposé un biscuit, reprit Mr. J.L.B. Matekoni. Tu sais, ceux au sucre glace que tu as sur ton bureau, dans la boîte en fer-blanc marquée *Crayons*. Je lui en ai proposé un et elle a regardé sa montre, avant de secouer la tête. J'ai vu des diabétiques faire la même chose. Ils doivent parfois consulter leur montre pour savoir combien de temps il leur reste avant le prochain repas.

Il s'interrompit un instant, avant de conclure :

— Ce n'est pas une certitude, bien sûr. C'est juste ce que j'ai déduit.

Mma Ramotswe hocha la tête et regarda sa propre montre. Il était presque l'heure de partir travailler. Cette journée, pensa-t-elle, ne serait pas comme les autres. Une journée où vos présumés se trouvent si brutalement battus en brèche avant huit heures du matin ne peut être qu'une journée à part, une journée où l'on découvre sur le monde des choses très différentes de celles qu'on attendait.

Elle conduisit lentement sur le chemin de l'agence, sans même chercher à suivre l'allure du camion vert de Mr. J.L.B. Matekoni devant elle. Parvenue en haut de Zebra Drive, elle fit traverser la route du nord à la fourgonnette, évitant de justesse une grosse voiture, qui décrivit une embardée et klaxonna furieusement. Quelle impolitesse, songea-t-elle, et pour rien du tout ! Elle poursuivit son chemin, passant devant l'*Hôtel du Soleil* et la place où des femmes crochetaient des jetés de lit et des nappes, qu'elles exposaient ensuite pour que les

passants puissent les admirer et, espéraient-elles, les acheter. Leur travail était habile et minutieux : point après point, boucle après boucle, il était lent et pénible, partant du centre pour former des cercles de fils blancs de plus en plus larges, telle la structure des toiles d'araignée. C'était le travail de femmes qui restaient patiemment assises au soleil, de celles dont les efforts sont souvent oubliés ou négligés dans leur anonymat, mais du travail d'artistes, à n'en pas douter. Mma Ramotswe avait besoin d'un nouveau couvre-lit et elle s'arrêterait, un de ces jours, pour en choisir un ici. Mais pas aujourd'hui, alors qu'elle avait des soucis en tête. Mma Botumile. Mma Botumile. Ce nom la hantait depuis tout à l'heure, parce qu'elle l'avait déjà entendu quelque part, elle ne savait plus où. À présent, le souvenir lui revenait. Quelqu'un lui avait dit un jour : *Mma Botumile, c'est la femme la plus déplaisante de tout le Botswana ! Sans blague !*

CHAPITRE II

La règle de trois

— Et voilà, Mma ! lança Mma Makutsi de son bureau. Une nouvelle journée qui commence !

Il ne s'agissait pas là d'une observation appelant une réponse impérative. Il eût d'ailleurs été difficile de la démentir. Aussi Mma Ramotswe se contenta-t-elle d'un hochement de tête, accompagné d'un bref coup d'œil à sa secrétaire, qui lui permit de remarquer sa robe rouge vif – une robe qu'elle ne lui avait encore jamais vue. Elle était très seyante, estima Mma Ramotswe, quoiqu'un peu trop habillée pour leur modeste bureau : les vêtements neufs, élégants de surcroît, n'ont-ils pas tendance à faire ressortir la vétusté des classeurs de rangement de celui qui les porte ? Au tout début, lorsqu'elle était entrée au service de l'agence, Mma Makutsi ne possédait que quelques robes, dont deux bleues, les autres étant d'une couleur passée, à mi-chemin entre le jaune et le vert. Avec le succès de son école de dactylographie pour hommes, elle avait pu s'en offrir de nouvelles et, depuis qu'elle était fiancée à Phuti Radiphuti, sa garde-robe s'était encore enrichie.

— Vous avez une très jolie robe, Mma, la complimenta Mma Ramotswe. Cette couleur vous va bien. Vous êtes le genre de personne qui peut porter du rouge. Je l'ai toujours pensé.

Mma Makutsi sourit, ravie. Elle n'avait pas l'habitude d'être complimentée sur son apparence : étant donné sa peau difficile et ses lunettes trop grosses, ce genre de commentaires ne se faisaient que trop rares.

— Merci, Mma, répondit-elle. J'en suis très contente.

Elle marqua un temps d'hésitation.

— Vous aussi, vous pourriez porter du rouge, vous savez...

Bien sûr que je pourrais porter du rouge ! s'indigna Mma Ramotswe en son for intérieur. Elle n'en dit rien cependant, se contentant d'un simple :

— Merci, Mma.

Il y eut un silence. Mma Ramotswe se demandait avec quel argent la robe avait été achetée et si son acquisition s'était faite durant l'absence non autorisée. Elle pensait connaître la réponse à la première question : Phuti Radiphuti donnait de toute évidence de

l'argent à Mma Makutsi, ce qui paraissait tout à fait normal puisqu'ils étaient fiancés ; cela faisait d'ailleurs partie des intérêts d'avoir un fiancé. Pour ce qui était de la seconde, elle trouverait bien un moyen de découvrir la vérité. Mma Ramotswe était convaincue que la meilleure façon d'obtenir une information consistait à poser des questions sans ambages. Ce précepte lui avait rendu de grands services au cours d'innombrables enquêtes. En général, les gens ne demandaient qu'à révéler ce qu'ils savaient, pour peu qu'on les en priât, et beaucoup se montraient même prêts à le faire de façon spontanée.

— J'ai toujours un mal fou à me décider quand je dois choisir des vêtements, expliqua Mma Ramotswe. C'est pourquoi le samedi me paraît le jour idéal pour faire mon shopping. On a tout le temps ce jour-là, n'est-ce pas ? Contrairement au reste de la semaine. On n'a pas tellement le temps d'acheter les jours où l'on travaille, n'est-ce pas, Mma Makutsi ?

Si Mma Makutsi hésita, ce ne fut que l'espace d'un instant.

— Non, c'est vrai, répondit-elle. C'est pourquoi je me dis souvent qu'il serait bon de ne pas avoir à travailler. On pourrait aller faire les boutiques autant qu'on voudrait...

Le silence plana de nouveau sur le bureau. Pour Mma Ramotswe, la signification des paroles de son assistante ne faisait aucun doute. Elle avait déjà songé que les fiançailles de Mma Makutsi à un homme riche pourraient signifier son départ de l'agence, mais elle avait vite chassé cette idée de son esprit. C'était une perspective si pénible, si importune, qu'elle en devenait inenvisageable. Même si Mma Makutsi possédait certes ses menus travers, sa valeur en tant qu'amie et collègue restait inestimable. Mma Ramotswe ne pouvait imaginer à quoi ressemblerait la vie en solitaire au bureau, à boire seule ses tasses de thé rouge sans la possibilité d'évoquer les petites manies des clients avec une confidente fiable, de partager ses réflexions dans les affaires difficiles, ou même d'échanger un regard de connivence lorsqu'un des apprentis faisait des siennes. Aussi avait-elle honte, à présent, d'en avoir voulu à Mma Makutsi pour son escapade shopping durant les heures ouvrables. Quelle importance, après tout, si une employée consciencieuse s'éclipsait du bureau à l'occasion ? Mma Ramotswe l'avait fait, pour sa part, à de nombreuses reprises sans en ressentir la moindre culpabilité. Bien sûr, elle était propriétaire de l'agence et n'avait de comptes à rendre qu'à elle-même, mais cela ne suffisait pas à justifier qu'il existât une règle pour elle-même et une autre pour Mma Makutsi.

Mma Ramotswe s'éclaircit la gorge.

— Bien sûr, il est toujours possible de prendre quelques heures dans l'après-midi. Il n'y a rien de mal à cela. Rien du tout. On ne peut

pas travailler sans arrêt, vous savez.

Mma Makutsi écoutait. Si la remarque devait faire figure d'avertissement, elle avait atteint son objectif.

— C'est vrai. D'ailleurs, c'est justement ce que j'ai fait l'autre fois, Mma, répondit l'assistante d'un ton badin. Je savais que cela ne vous dérangerait pas.

Mma Ramotswe fut prompte à l'approuver.

— Bien sûr que non, Mma. Bien sûr que non.

Mma Makutsi sourit. C'était la réaction qu'elle espérait sans trop y croire, car Mma Ramotswe n'était pas femme à se laisser disqualifier si facilement.

— Merci.

Elle jeta un regard par la fenêtre et contempla quelques instants le paysage avant de reprendre :

— Remarquez, ce doit être drôlement agréable de ne pas travailler du tout. On doit se sentir libre comme l'air...

— Vous le pensez vraiment, Mma ? interrogea Mma Ramotswe. Ne croyez-vous pas que l'on finirait vite par s'ennuyer ? Surtout lorsqu'on quitte un métier comme le nôtre, un métier aussi passionnant. Pour ma part, cela me manquerait beaucoup, j'en suis sûre.

Mma Makutsi parut méditer ces paroles.

— Peut-être, répondit-elle sans conviction, avant d'ajouter, comme pour insister sur le scepticisme que lui inspirait l'affirmation : Sans doute...

Les choses en restèrent là. Mma Makutsi avait fait passer son message : elle était devenue une femme qui n'avait pas besoin de l'emploi qu'elle occupait et qui pouvait donc aller faire ses courses quand bon lui semblait. Quant à Mma Ramotswe, elle venait de comprendre qu'un subtil changement s'était opéré dans l'équilibre des pouvoirs, telle une variation du souffle du vent, à peine perceptible, mais réelle. Elle avait toujours été un employeur attentionné, mais la suprématie que lui conféraient son âge et son expérience lui valait une autorité que Mma Makutsi n'avait jamais contestée. Maintenant que les choses semblaient changer, elle se demandait si ce serait désormais Mma Makutsi, et non plus elle-même, qui déciderait de l'heure de la pause-thé. Et les choses s'arrêteraient-elles là ? Il y avait aussi Mr. Polopetsi à prendre en considération. Mr. Polopetsi, cet homme au caractère extrêmement doux, auquel Mma Ramotswe avait offert un emploi (à la définition assez floue) après l'avoir renversé alors qu'il roulait à bicyclette, puis avoir écouté le récit de ses infortunes. Il avait manifesté le plus grand zèle, se montrant apte à aider Mr. J.L.B. Matekoni au garage tout en rendant par ailleurs de menus services à l'agence. Il était à la fois discret et désireux de bien faire, mais elle avait déjà entendu Mma Makutsi parler de lui comme de son

« assistant » sur un ton de propriétaire, même s'il n'y avait jamais eu le moindre doute sur son propre statut d'assistante détective. Mma Ramotswe se demandait à présent si Mma Makutsi n'allait pas réclamer une promotion et exiger le titre de *codétective*, peut-être, ou même de *détective associée*.

Il existait de nombreuses façons pour les gens de gonfler l'importance de leur poste en introduisant de légers changements dans la dénomination de celui-ci. Mma Ramotswe avait ainsi rencontré un « professeur associé » de l'université, un client de Mr. J.L.B. Matekoni qui faisait réparer sa voiture au garage. Elle avait réfléchi à cet intitulé, imaginant qu'il pourrait convenir à une personne autorisée à s'associer avec des professeurs, sans être toutefois habilitée à en être un elle-même. Lorsque les professeurs prenaient le thé, les professeurs associés devaient-ils se tenir au bord de leur cercle, voire un peu en retrait ? Cette pensée l'avait fait sourire : comme les gens étaient bêtes, avec leurs distinctions chimériques ! Et pourtant, voilà qu'elle se mettait à songer à la façon de faire monter Mma Makutsi en grade, mais sans la promouvoir excessivement. Ce serait, bien sûr, un moyen de la retenir à l'agence. Il se révélerait assez simple de lui accorder une promotion symbolique, surtout si celle-ci ne s'accompagnait pas d'une hausse de salaire. Ce serait là un exercice de poudre aux yeux, une politique de pure forme. Mais non, elle le ferait aussi parce que Mma Makutsi le méritait bel et bien. Si celle-ci devait passer détective associée, avec tout ce que ce titre impliquait – quoi que ce fût –, c'était parce qu'elle le méritait.

— Mma Makutsi, commença-t-elle. Je pense qu'il est temps de procéder à un bilan. Toute cette discussion sur le métier, le temps libre et ce genre de choses, m'a fait comprendre que le moment est venu de revoir un peu...

Elle n'en dit pas davantage. Mma Makutsi, qui regardait de nouveau par la fenêtre, venait de repérer une voiture venue se garer sous l'acacia.

— Un client ! s'écria-t-elle.

— Dans ce cas, préparez du thé, je vous prie, répondit Mma Ramotswe.

Tandis que Mma Makutsi se levait pour s'exécuter, Mma Ramotswe poussa un discret soupir de soulagement. Son autorité, semblait-il, restait encore intacte.

— Nous sommes donc cousins ! s'exclama Mma Ramotswe, hésitant entre enthousiasme et circonspection.

Il importait de rester prudent en matière de cousins, car ces derniers avaient tendance à surgir en période de difficultés – des difficultés pour eux-mêmes – en évoquant les liens familiaux qui vous

unissaient à eux. Et la morale botswanaise ancestrale, dont Mma Ramotswe demeurait un ardent défenseur, exigeait que l'on vienne en aide à tout membre de sa famille dans le besoin, même éloigné. Il n'y avait rien à redire à cela, estimait Mma Ramotswe, mais par moments, on constatait des abus. Tout dépendait, semblait-il, du cousin en question.

Elle détailla discrètement l'homme qui lui faisait face, celui que Mma Makutsi avait vu arriver et introduit dans l'agence. Il était élégamment vêtu, en costume et cravate, et les lacets de ses souliers, remarqua-t-elle, étaient noués avec soin. Cela dénotait une dignité personnelle qui, alliée à ses manières ouvertes et à son élocution assurée, signifiait qu'il ne s'agissait pas d'un cousin lointain venu pour lui soutirer quelque chose. Mma Ramotswe se détendit. Même si le visiteur s'apprêtait à lui demander une faveur, il ne s'agirait pas d'argent. Elle en fut soulagée, car l'agence avait fonctionné au ralenti ce dernier mois. L'espace d'un instant, elle s'autorisa même à songer qu'il envisageait peut-être de lui confier une enquête rémunérée, et que son appartenance à la famille ne changerait rien lorsqu'on parlerait règlement. Toutefois, se reprit-elle, c'était peu probable. On ne pouvait pas faire payer un cousin.

L'homme lui sourit.

— Oui, Mma. Nous sommes cousins. Cousins éloignés, bien sûr, mais cousins tout de même.

Mma Ramotswe lui adressa un geste de bienvenue.

— Cela fait toujours plaisir de rencontrer un nouveau cousin. Mais j'étais en train de me demander...

— De quelle façon nous sommes liés ? coupa l'homme. Je vais vous l'expliquer, ce n'est pas compliqué. Votre père était le défunt Obed Ramotswe, n'est-ce pas ?

Mma Ramotswe hocha la tête : Obed Ramotswe – son Papa adoré –, l'homme qui l'avait élevée après la mort de sa mère, dont elle n'avait conservé aucun souvenir ; Obed Ramotswe, qui avait économisé chaque *thebe* pendant toutes ces rudes années passées dans l'obscurité des mines afin de se constituer un cheptel de bétail dont quiconque eût été fier. Pas un jour ne passait, pas un seul, sans qu'elle pensât à lui.

— C'était quelqu'un de très bien, m'a-t-on dit, poursuivit le visiteur. Je l'ai rencontré une fois, quand j'étais très jeune, mais nous avons quitté Mochudi, vous comprenez, et nous étions installés à Lobatse. C'est pourquoi nous ne nous connaissons pas, vous et moi, bien que nous soyons cousins.

Mma Ramotswe l'encouragea à poursuivre. Elle avait décidé qu'elle aimait bien cet homme et elle s'en voulait un peu de l'avoir soupçonné au départ. Il importe de se montrer prudent, disaient certains. Il le

faut, parce que le monde est devenu ce qu'il est, affirmaient-ils. Ces individus prétendaient que l'on ne devait plus se fier à personne, parce qu'on ne savait jamais d'où venaient les gens ni qui ils étaient vraiment. Et si l'on ignorait cela, comment leur faire confiance ? Mma Ramotswe comprenait bien les fondements d'une telle opinion, mais elle refusait de se ranger à ce point de vue cynique. Chacun venait nécessairement de quelque part, chacun avait une famille. Il était simplement devenu plus difficile qu'autrefois de se renseigner sur celle-ci, voilà tout. Et ce n'était pas une raison pour ne plus faire confiance à personne.

Le visiteur prit une profonde inspiration.

— Votre défunt père était le fils de Boamogetswe Ramotswe, n'est-ce pas ? Boamogetswe était votre grand-père, défunt lui aussi ?

— C'est exact.

Elle n'avait pas connu ce dernier et il n'existait aucune photographie de lui, comme c'était souvent le cas pour cette génération. Personne ne savait plus à quoi ses aïeux ressemblaient, comment ils s'habillaient. Tout cela était désormais perdu.

— Et il avait une sœur dont je ne me rappelle plus le nom, continua l'homme. Cette sœur a épousé un certain Gotweng Dintwa, qui travaillait dans les chemins de fer du temps du Protectorat. Il avait la charge d'un château d'eau pour les trains à vapeur.

— Je me souviens de ces châteaux d'eau ! s'exclama Mma Ramotswe. Avec ces longs tuyaux qui en descendaient et qui ressemblaient à des trompes d'éléphants.

L'homme se mit à rire.

— C'est vrai que cela y ressemblait !

Il se pencha en avant pour enchaîner :

— Il a eu une fille, qui a épousé un homme nommé Monyena. Monyena était de la génération de votre père et ils se connaissaient, tous les deux. Pas très bien, mais ils se connaissaient. Ensuite, ce Monyena est parti pour Johannesburg, où on l'a jeté en prison parce qu'il n'avait pas de papiers en règle. Quand il est revenu auprès de sa femme, il s'est installé à côté de Mochudi. C'est là que j'entre en scène : je suis le fils de cet homme. Je m'appelle Tati Monyena.

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un ton de profonde fierté, comme un conteur qui, au terme de son récit, dévoile enfin la véritable identité du héros. Tandis qu'elle digérait l'information, Mma Ramotswe quitta son interlocuteur du regard pour se tourner vers la fenêtre. Il ne se passait rien de particulier à l'extérieur, mais on ne pouvait jamais savoir. Même si l'acacia restait immobile, sans un souffle de brise pour faire remuer ses branches épineuses, qui se détachaient sur fond de ciel bleu pâle, des oiseaux le choisissaient parfois comme poste d'observation et s'y posaient un instant avant de

repartir vivre leur vie. Elle songeait à ce qu'elle venait d'apprendre, à cette histoire condensée d'une famille qui partageait avec elle des racines communes. Quelques mots suffisaient à résumer une existence entière ; quelques autres pouvaient englober une succession de générations, voire des dynasties, avec, çà et là, un menu détail – comme ce château d'eau – qui conférait aux choses une humanité, un caractère concret. Le lien de parenté se révélait lointain : elle était aussi proche de cet homme que de centaines, peut-être de milliers d'autres. En fin de compte, dans un pays comme le Botswana, à la population aussi clairsemée, chacun était lié, d'une manière ou d'une autre, avec à peu près tout le monde. Quelque part, dans les arbres généalogiques aux branches innombrables, on trouvait une place pour chacun. Nul n'était seul.

Mma Makutsi, qui avait suivi la conversation de son bureau, intervint soudain :

— Des cousins, ce n'est pas ce qui manque ! lança-t-elle.

Tati Monyena se retourna pour la considérer avec étonnement.

— C'est vrai, acquiesça-t-il. Il y en a beaucoup.

— Moi, reprit Mma Makutsi, j'en ai tellement que je n'arrive plus à les compter. Dans le Nord, à Bobonong. Des cousins, des cousins, et encore des cousins...

— C'est très bien, Mma, hasarda Tati Monyena.

Mma Makutsi eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Quelquefois, Rra. Quelquefois, en effet, c'est bien. Le problème, c'est qu'il y a beaucoup de cousins que je vois seulement quand ils ont besoin de quelque chose. Vous savez ce que c'est.

Tati Monyena se raidit sur sa chaise.

— Mais ce n'est pas toujours comme ça ! se récria-t-il. Moi, je ne fais pas partie de ces gens qui...

Mma Ramotswe jeta un coup d'œil à son assistante. Même fiancée à Phuti Radiphuti, elle n'avait pas le droit de s'adresser ainsi à un client. Il faudrait lui en parler ; sans s'énervier, certes, mais en mettant les points sur les *i*.

— Vous êtes le bienvenu, Rra, s'empressa-t-elle de déclarer. Je suis heureuse que vous soyez venu me voir.

Tati Monyena leva les yeux vers elle. La gratitude se lisait sur son visage.

— Je ne suis pas ici pour vous demander de faveur, Mma, affirma-t-il. J'ai l'intention de payer pour vos services.

Mma Ramotswe s'efforça de dissimuler sa surprise, mais sans grand succès, de sorte que Tati Monyena se fit un devoir de la rassurer davantage.

— Si, si, je vais payer, Mma. Je ne viens pas pour moi, vous comprenez, mais pour l'hôpital.

— Ne vous faites pas de souci, Rra, répondit Mma Ramotswe. Mais de quel hôpital s'agit-il ?

— De celui de Mochudi, Mma.

À ces mots, une multitude de souvenirs remontèrent à la mémoire de Mma Ramotswe : l'ancien hôpital hollandais de la Mission réformée, devenu un hôpital public, près du *kgotla*, la place où se tenaient les réunions ; cet hôpital où tant de gens qu'elle connaissait étaient nés et s'étaient éteints ; cet hôpital dont les larges avant-toits avaient été témoins de tant de souffrances humaines, et de toute la bonté venue accompagner ces souffrances. Elle y songeait à présent avec une infinie tendresse. Puis elle se tourna vers Tati Monyena et l'interrogea :

— L'hôpital, Rra ? Pourquoi l'hôpital ?

La fierté marqua de nouveau les traits de son interlocuteur.

— C'est là que je travaille, Mma. Je n'en suis pas tout à fait l'administrateur, mais presque.

Les mots sautèrent aussitôt à l'esprit de Mma Ramotswe.

— L'administrateur associé, alors ?

— Exactement, répondit Tati Monyena.

Cette dénomination lui faisait apparemment plaisir et il la savoura quelques instants, avant de poursuivre :

— Vous connaissez cet hôpital, Mma, n'est-ce pas ? Bien sûr que vous le connaissez.

Mma Ramotswe songea à la dernière fois qu'elle s'y était rendue, mais s'empressa de chasser ce souvenir. Tant de gens avaient péri de la terrible maladie avant l'arrivée des remèdes qui avaient stoppé l'avancée de cette immense détresse, du moins pour beaucoup d'entre eux. Trop tard, toutefois, pour son amie d'enfance, qu'elle était allée voir par cette journée étouffante. Elle s'était sentie si impuissante, alors, devant la chétive silhouette étendue sur le lit ! Et puis, une infirmière lui avait expliqué que tenir une main, simplement la tenir, pouvait aider. Et c'était vrai, avait pensé Mma Ramotswe par la suite. Quitter ce monde en tenant la main de quelqu'un était bien préférable à s'en aller tout seul.

— Que devient l'hôpital ? demanda-t-elle. J'ai appris que vous avez reçu beaucoup de matériel. Des lits neufs, des appareils de radiologie...

— C'est vrai, nous avons eu tout cela, acquiesça Tati Monyena. Le gouvernement s'est montré très généreux envers nous.

— D'un autre côté, c'est votre argent ! lâcha Mma Makutsi depuis l'extrémité de la pièce. Quand on dit que le gouvernement nous donne ceci ou cela, on oublie souvent qu'il ne fait que nous donner ce qui nous appartient déjà. Tout le monde sait ça, conclut-elle après un temps d'arrêt.

Dans le silence qui suivit ces paroles, un petit gecko blanc, de ces créatures albinos qui s'accrochent aux murs et aux plafonds, défiant la gravité grâce à leurs minuscules pattes-ventouses, traversa en un éclair une partie du plafond de bois. Deux mouches, posées sur cette même section, s'éloignèrent, mais sans se presser, pour échapper au danger. Le regard de Mma Ramotswe suivit le gecko, avant de retomber sur Mma Makutsi, assise au-dessous, l'air provocateur. Ce qu'elle disait était sans doute juste – c'était même évident –, mais elle n'avait pas à employer ce ton méprisant, comme si Tati Monyena était un petit garçon à qui il convenait d'expliquer le fonctionnement des finances publiques.

— Rra Monyena sait tout cela, Mma, assura Mma Ramotswe d'un ton calme.

L'intéressé lança un regard nerveux par-dessus son épaule, en direction de Mma Makutsi.

— Elle a raison, déclara-t-il. C'est notre argent.

— Seulement, il y a des dirigeants qui ont l'air de l'oublier... insista Mma Makutsi.

Mma Ramotswe décida de reprendre la conversation en main pour l'empêcher de glisser sur un terrain trop politique.

— Donc, l'hôpital voudrait que je fasse quelque chose pour lui, déclara-t-elle. Je serai ravie de l'aider. Mais, il faut que vous m'expliquiez quel est le problème.

— C'est comme ça que parlent les médecins, intervint encore Mma Makutsi. Quand on va les voir, ils nous demandent : Quel semble être le problème ? Et ensuite, ils...

— Merci beaucoup, Mma ! coupa Mma Ramotswe d'un ton ferme. À présent, Rra, exposez-moi le problème que rencontre l'hôpital.

Tati Monyena soupira.

— J'aimerais bien qu'il n'y en ait qu'un, commença-t-il. En réalité, nous en avons énormément. Tous les hôpitaux en ont : manque d'argent, manque d'infirmières, risques de contamination... Si je devais vous citer tous les problèmes de l'hôpital, la liste serait longue. Toutefois, il y en a un en particulier pour lequel nous avons décidé de nous adresser à vous. Un très gros problème.

— Qui est ?

— Des gens sont morts à l'hôpital.

Mma Ramotswe croisa le regard de Mma Makutsi. Elle ne tolérerait pas de nouvelles remarques de ce côté-là, aussi afficha-t-elle une expression sévère. Elle imaginait sans peine les mots qui brûlaient les lèvres de la secrétaire : il y a toujours des gens qui meurent dans les hôpitaux et ce n'est certainement pas une raison pour se plaindre quand cela se produit, les hôpitaux étant pleins de gens malades, et les gens malades mourant si leur traitement ne fonctionne pas.

— Je suis désolée, fit Mma Ramotswe. Je veux bien croire que les hôpitaux n'aiment pas que leurs patients décèdent. Mais d'un autre côté, ils...

— Oh, nous savons bien que nous devons nous attendre à perdre un certain nombre de patients ! l'interrompit Tati Monyena. Ce sont des choses que l'on ne peut pas éviter.

— Alors, pourquoi feriez-vous appel à mes services ? interrogea Mma Ramotswe.

Tati Monyena hésita avant de répondre.

— Cela ne sortira pas d'ici ? s'enquit-il.

— Il s'agit d'une consultation confidentielle, le rassura Mma Ramotswe. C'est juste entre vous et moi. Personne d'autre.

Tati Monyena risqua un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule et croisa le regard de Mma Makutsi, qui le considérait à travers ses grosses lunettes rondes. Il s'empressa de se retourner.

— Mon assistante est elle aussi liée par le secret professionnel, affirma Mma Ramotswe. Nous ne parlons pas des affaires de nos clients à l'extérieur.

— Sauf quand... commença Mma Makutsi, mais Mma Ramotswe ne la laissa pas achever.

— Sauf jamais, déclara-t-elle d'un ton sans appel. Sauf jamais.

Cette manifestation de désaccord parut indisposer Tati Monyena, qui hésita un moment. Il finit toutefois par reprendre :

— Les gens meurent à l'hôpital pour toutes sortes de raisons. Vous seriez surprise, Mma Ramotswe, de voir combien de patients décèdent, une fois arrivés chez nous, qu'il est temps pour eux de partir...

Du doigt, il désigna le plafond.

— ... de monter là-haut. Et puis, il y a ceux qui tombent de leur lit, et aussi ceux qui réagissent mal à un traitement, et ainsi de suite... Bref, beaucoup d'incidents malheureux peuvent se produire à l'hôpital.

« Mais il y a aussi ces cas où nous ne comprenons pas à quoi le patient a succombé. Nous ne comprenons pas. C'est assez rare, mais cela arrive. Parfois, je pense que c'est à cause d'un cœur brisé. C'est une chose qu'il n'est pas possible de voir, vous comprenez. Le pathologiste fait une autopsie et, de l'extérieur, le cœur a l'air en parfait état. Pourtant il est cassé à l'intérieur, à cause d'un chagrin. Parce que la personne est loin de chez elle, peut-être, et qu'elle pense ne jamais revoir sa famille et son bétail. Ce genre de chose peut briser un cœur...

Mma Ramotswe hocha la tête en signe d'assentiment. Elle savait tout des cœurs brisés et comprenait le phénomène. Son père lui en avait parlé de nombreuses années auparavant : il lui avait raconté que certains hommes partis travailler dans les mines d'Afrique du Sud

mouraient sans raison, du moins sans raison apparente. Quelques semaines après leur arrivée à Johannesburg, ils s'éteignaient purement et simplement, peut-être parce qu'ils étaient loin du Botswana et que cela leur brisait le cœur. Elle s'en souvenait à présent.

— Un cœur brisé, répéta Tati Monyena, pensif. Mais pour avoir le cœur brisé, il faut être réveillé, Mma. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Mma Ramotswe afficha sa surprise.

— Réveillé ?

— Oui. Je vais vous expliquer ce qui s'est passé et vous comprendrez ce que je veux dire. Je ne sais pas si vous connaissez bien les hôpitaux, mais vous devez avoir entendu parler de ces salles réservées à ce qu'on appelle les soins intensifs. Elles sont destinées aux gens très malades et des infirmières y sont présentes vingt-quatre heures sur vingt-quatre ou presque. Parfois, les malades sont dans le coma, avec des respirateurs, parce qu'ils n'arrivent pas à respirer seuls. Vous avez entendu parler de ce genre de machines, Mma ?

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Donc, poursuivit Tati Monyena, nous avons une salle comme celles-ci à l'hôpital. Et, bien sûr, quand des gens y décèdent, cela n'étonne personne. Les malades qui entrent là sont très faibles et tous ne sont pas assurés d'en ressortir. Seulement... enchaîna-t-il, levant l'index devant lui pour appuyer ses paroles. Seulement, quand on a trois morts en six mois et que toutes les trois ont lieu dans le même lit, on commence à se poser des questions.

— Coïncidence, marmonna Mma Makutsi. Il y a beaucoup de coïncidences.

Cette fois, Tati Monyena ne daigna pas se retourner et adressa sa réponse à Mma Ramotswe.

— Oh, je sais qu'il peut y avoir des coïncidences ! concéda-t-il. Et en effet, cela pourrait en être une. Je le sais bien. Mais si je vous dis que ces trois décès ont eu lieu à la même heure, un vendredi ? Tous les trois ?

Il tendit trois doigts devant lui.

— Vendredi.

Un premier doigt fut abaissé.

— Vendredi.

Un deuxième doigt.

— Vendredi. Le troisième.

CHAPITRE III

Je t'ai trouvé

Quand Mma Makutsi arriva chez elle ce soir-là, elle songeait encore au récit de Tati Monyena. En règle générale, elle chassait le travail de son esprit une fois qu'elle quittait l'agence – une nécessité maintes fois soulignée par l'Institut de secrétariat du Botswana : « Lorsque vous rentrez chez vous, ne continuez pas à dactylographier des lettres et des lettres dans votre tête, disait l'instructrice. Il faut laisser les problèmes du bureau là où ils ont leur place : au bureau. »

Elle avait presque toujours respecté cette recommandation, mais cela devenait moins facile s'il se produisait quelque chose d'aussi inhabituel – et d'aussi choquant. Même lorsqu'elle s'efforçait de reléguer au second plan le récit des trois morts étranges de l'hôpital, l'image de Tati Monyena tendant ses trois doigts pour les faire disparaître l'un après l'autre s'imposait à elle. Elle y pensait encore en ouvrant la porte de sa maison et en actionnant le commutateur : allumé, éteint... comme les vies humaines...

Mma Makutsi n'avait pas aimé cette journée. Elle n'avait pas souhaité l'altercation avec Mma Ramotswe – si l'on pouvait parler d'altercation –, qui lui avait laissé une sensation de malaise. C'est la faute de Mma Ramotswe, décida-t-elle. Elle n'avait pas à faire ces remarques sur le shopping pendant les heures de travail. L'on pouvait bien sûr exiger d'un employé subalterne qu'il respecte les horaires de bureau, mais dès lors que la personne occupait un grade plus élevé, comme elle-même, une certaine liberté devait être accordée. C'était normal. Il suffisait de fréquenter les magasins l'après-midi pour y découvrir une multitude de gens, haut placés dans leur hiérarchie, qui prenaient sur leur temps de travail pour faire leurs emplettes. L'on ne pouvait demander à ces personnes-là – et elle s'incluait dans cette catégorie – de se débrouiller pour tout régler le samedi matin, au moment où la ville entière tentait d'en faire autant. Si Mma Ramotswe n'était pas capable de comprendre cela, se dit-elle, il faudrait qu'elle emploie quelqu'un d'autre.

Elle s'immobilisa. Elle se tenait au centre de son salon au moment où cette pensée lui avait effleuré l'esprit et elle s'aperçut que c'était la première fois qu'elle envisageait sérieusement de quitter son travail.

Et maintenant qu'elle avait évoqué cette éventualité, ne fût-ce que pour elle-même, elle se sentait coupable. Mma Ramotswe lui avait offert son premier emploi à une époque où elle se voyait écartée de toutes les places qu'elle convoitait, au profit de ces filles incompetentes de l'Institut de secrétariat du Botswana, qui ne pensaient qu'à leur physique et qui avaient décroché à grand-peine un minable 50 sur 100 à l'examen final. Mma Ramotswe avait cru en elle et l'avait embauchée, puis gardée, même quand l'agence ne gagnait pas de quoi lui verser son salaire. Cela faisait partie des nombreux actes de bonté de Mma Ramotswe, et il y en avait eu d'autres. Il y avait eu la promotion. Il y avait eu le soutien apporté à la mort de son frère Richard, quand Mma Ramotswe lui avait accordé trois semaines de congé et avait payé les funérailles. Elle n'avait réclamé aucun remerciement, n'en avait pas accepté, agissant par générosité d'âme, et voilà qu'elle, Mma Makutsi, songeait à s'en aller sous prétexte que sa situation s'était améliorée et qu'elle se trouvait en position de le faire ! Elle sentit la honte enflammer son visage. Elle s'excuserait auprès de Mma Ramotswe dès le lendemain et proposerait d'effectuer gratuitement des heures supplémentaires... ou peut-être pas, tout de même, mais elle ferait un geste.

Mma Makutsi posa son sac sur la table et entreprit de déballer ses provisions. Elle avait fait des courses en revenant du travail et acheté les ingrédients nécessaires au repas de Phuti Radiphuti. Il venait dîner chez elle certains soirs de la semaine – les autres jours, il continuait à se rendre chez son père ou sa tante – et elle prenait plaisir à lui mitonner des plats soignés. Bien sûr, elle savait ce qu'il aimait : la viande, du bon bœuf engraisé à l'herbe sèche et sucrée du Botswana, accompagnée de riz, d'une sauce épaisse et de gros haricots. Si Mma Ramotswe avait l'habitude d'allier le bœuf au potiron bouilli, Mma Makutsi, pour sa part, préférait les haricots, tout comme Phuti Radiphuti. C'était très bien, pensait-elle, qu'ils aient les mêmes goûts, tous les deux, à table comme ailleurs ; c'était de bon augure pour le mariage, quand celui-ci aurait enfin lieu. Un point qu'elle avait d'ailleurs l'intention d'aborder avec Phuti, mais sans paraître ni trop pressée ni trop anxieuse. Elle songeait souvent aux fiançailles interminables de Mma Ramotswe avec Mr. J.L.B. Matekoni, qui n'avaient fini par se marier que grâce à l'intervention d'un personnage non moins considérable que Mma Potokwane. Celle-ci avait manœuvré de façon à placer le fiancé au pied du mur. Mma Makutsi ne voulait pas voir ses propres fiançailles durer aussi longtemps, et elle demanderait à Phuti Radiphuti de fixer avec elle une date pour le mariage. Il lui en avait déjà parlé lui-même sans manifester ces signes de réticence, ou plus précisément d'indécision, qui avaient retenu Mr. J.L.B. Matekoni de se jeter à l'eau.

La journée d'hiver mourut avec la rapidité propre à ces latitudes. Le soleil couvrit de rouge le ciel de l'ouest durant ce qui apparut comme quelques instants à peine, puis ce fut fini. La nuit serait froide, claire et froide, avec les étoiles suspendues au firmament comme des cristaux. Mma Makutsi observa les maisons environnantes. Grâce aux lumières allumées, elle distinguait ses voisins d'en face installés autour du feu, qu'ils alimentaient en permanence à l'intérieur les mois d'hiver, en souvenir peut-être de ces longues gardes d'autrefois, assis près du feu dans les postes de bétail. Mma Makutsi n'avait pas de cheminée chez elle, mais elle en aurait une, se dit-elle, lorsqu'elle s'installerait dans la maison de Phuti, qui en comptait plusieurs. Certaines possédaient même des chambranles, sur lesquels elle pourrait poser les décorations qu'elle conservait jusque-là dans une boîte, derrière son canapé. Il y aurait tant de place dans sa nouvelle vie ! De la place pour toutes les choses qu'elle n'avait pas pu faire parce qu'elle était trop pauvre. Et si elle n'avait plus besoin de travailler – cette pensée resurgit à l'improviste –, elle aurait du temps pour les accomplir. Et elle pourrait aussi rester au lit, si elle le souhaitait, jusqu'à huit heures du matin ! Quel rêve ! Ne plus avoir à courir pour attraper le minibus, ne plus devoir voyager serrée entre deux personnes assises avec elle sur un banc prévu pour deux, alors que si souvent, semblait-il, il s'agissait de dames de constitution traditionnelle, dont chacune aurait pu recouvrir le banc entier à elle seule...

Elle prépara le ragoût pour Phuti Radiphuti et mesura soigneusement la quantité de haricots qui l'accompagnerait. Puis elle mit la table en choisissant les assiettes qu'il affectionnait, celles aux cercles bleus et rouges, ainsi que la tasse qu'elle lui réservait pour le thé, une grande avec un motif bleu, achetée dans une vente de charité de la cathédrale anglicane.

— Cette tasse, avait affirmé Mma Ramotswe, a appartenu au dernier doyen. Un excellent homme. Je l'ai vu boire dedans.

— Eh bien, elle est à moi maintenant ! avait répliqué Mma Makutsi.

Tout comme Mma Ramotswe, Phuti Radiphuti buvait du thé rouge, qu'il estimait meilleur pour la santé. Cependant, il n'en avait jamais réclamé à Mma Makutsi, se contentant de boire celui qu'elle lui servait. Il envisageait de lui avouer tôt ou tard la vérité, mais le moment ne s'était pas présenté, et à chaque tasse de thé ordinaire qu'elle lui tendait, il devenait plus difficile pour lui de demander autre chose. Mma Makutsi avait connu le même dilemme, qu'elle avait résolu le jour où, prenant son courage à deux mains, elle avait indiqué à Mma Ramotswe qu'elle aimerait boire du thé de Ceylan, et qu'elle aurait d'ailleurs préféré cela depuis le début.

Il existait une ou deux autres questions que Phuti Radiphuti eût aimé évoquer avec sa fiancée, mais qu'il n'avait pas encore pu se résoudre à aborder. Il s'agissait de petits détails, bien sûr, mais qui se révélaient importants lorsqu'on s'apprêtait à vivre ensemble. Par exemple, il n'arrivait pas à s'habituer à la couleur des rideaux : il avait horreur du jaune. Pour lui, la meilleure couleur, pour des rideaux, était indiscutablement le bleu ciel, le bleu du drapeau national. Ce n'était pas une question de patriotisme, même s'il existait des gens qui peignaient leur porte d'entrée dans ce bleu pour des raisons de fierté nationale. Et pourquoi pas, dans la mesure où il y avait tant de motifs d'être fiers ? Non, c'était plutôt une question de quiétude. Le bleu était une teinte paisible, pensait Phuti Radiphuti. Le jaune, au contraire, avait quelque chose d'énergique, d'instable. C'était une couleur qui donnait envie de se tenir sur ses gardes, presque aussi agressive que le rouge. Une couleur qui mettait mal à l'aise.

Toutefois, lorsqu'il se présenta chez elle ce soir-là, il n'avait pas l'intention d'évoquer les couleurs de rideaux. Tout à coup, Phuti Radiphuti avait éprouvé une reconnaissance infinie, un soulagement à l'idée que, parmi tous les hommes qu'elle avait dû rencontrer dans sa vie, Mma Makutsi l'avait choisi, lui. Elle l'avait choisi en dépit de son bégaiement et de son inaptitude à la danse. Elle avait su passer outre et travaillé avec succès pour l'aider à surmonter l'un et l'autre de ces handicaps. Voilà pourquoi il se sentait heureux, si heureux, même, que cela en devenait presque douloureux. Car les choses auraient très bien pu se présenter sous un jour totalement différent : Mma Makutsi aurait pu se moquer de lui, ou détourner la tête avec embarras en entendant sa langue peu coopérative emmêler les syllabes liquides du setswana. Elle n'en avait rien fait, parce qu'elle était d'une nature bienveillante, et voilà qu'elle allait devenir sa femme.

— Nous devons fixer un jour pour le mariage, déclara-t-il en prenant place à table. Nous ne pouvons pas rester dans le...

Devant la gravité de ce qu'il avait résolu de dire, la suite resta collée à sa bouche. Elle ne sortirait pas.

— Dans le flou, s'empressa d'achever Mma Makutsi.

— Oui, dit-il. Oui. Nous devons partager... partager notre... notre...

L'espace d'un instant, Mma Makutsi crut que le mot qu'il cherchait était *couverture*, et elle faillit le prononcer, car il s'agissait d'une métaphore courante en setswana : partager une couverture. Après réflexion toutefois, elle songea que jamais Phuti Radiphuti ne se montrerait aussi direct et elle se retint à temps.

— ... notre point de vue là-dessus, acheva Phuti Radiphuti.

— Bien sûr. Nous devons partager notre point de vue là-dessus.

Soulagé d'avoir réussi à lancer le débat, Phuti Radiphuti

poursuivit, s'attachant à régler les détails. Les mots lui venaient facilement à présent, sans le moindre vestige de ce bégaiement qui le torturait jadis quand il avait des choses importantes à communiquer.

— Je pense que nous devrions nous marier en janvier, annonça-t-il. En janvier, les gens ne savent jamais quoi faire. Un mariage est un bon moyen de les occuper. Tu sais, les vieilles tantes, et les personnes comme ça...

Mma Makutsi éclata de rire. Il fallait penser à tant de détails – tant de détails excitants –, mais cette référence aux vieilles tantes lui donnait une raison de s'esclaffer. En réalité, derrière cette hilarité, il y avait ce fait grisant, enivrant : il l'avait dit ! Il n'avait certes pas cité de jour précis, mais au moins, il avait évoqué un mois ! Dès lors, leur mariage cessait d'être une sorte de vague possibilité pour l'avenir : il était devenu un moment déterminé, aussi défini, aussi gravé dans la pierre que les dates du calendrier de l'Imprimerie de la Bonne Impression que l'on avait à l'agence – 30 septembre : Indépendance du Botswana ; 1^{er} juillet : Anniversaire de Sir Seretse Khama. Elle se souvenait de ces dates, comme tout le monde, parce qu'il s'agissait de jours fériés. Mma Ramotswe en retenait quelques autres – 21 avril : Anniversaire de la reine Élisabeth II ; 4 juillet : Indépendance des États-Unis d'Amérique. D'autres dates que l'Imprimerie de la Bonne Impression estimait important de mettre en valeur échappaient à l'attention de l'Agence N° 1 des Dames Détectives. D'autres fêtes nationales, comme le 1^{er} octobre : fête nationale du Nigeria, signalée sur le calendrier, mais dont Mma Ramotswe ne faisait aucun cas. Lorsque Mma Makutsi avait attiré son attention sur la signification de cette journée, il y avait eu un silence.

— C'est possible, Mma, avait fini par répondre Mma Ramotswe. Et je suis heureuse pour eux. Seulement, nous ne pouvons pas observer les fêtes nationales de tout le monde, n'est-ce pas ? La vie ne serait qu'une célébration permanente.

Les apprentis, qui passaient à proximité, avaient surpris cette conversation. Charlie, le plus âgé, avait alors ouvert la bouche pour lancer : « Et alors, où serait le problème ? », mais il s'était ravisé, préférant hocher la tête avec une conviction exagérée.

Mma Makutsi demeurait immobile, les yeux baissés sur son assiette.

— Oui, dit-elle. Janvier me semble parfait. Ça laisse aux gens six mois pour se préparer. Ça devrait suffire.

Phuti acquiesça. Il avait toujours trouvé bizarre que l'on se donne tant de mal pour organiser les mariages, avec deux fêtes – une pour chaque famille – et une infinité d'allées et venues pour toute personne liée, de près ou de loin, au jeune couple. Six mois semblaient constituer une durée raisonnable, qui n'encouragerait pas cette

agitation inutile. Si on laissait toute une année, les gens trouveraient des choses à faire pendant toute une année.

— Tu as un oncle... commença-t-il.

C'était, il le savait, la partie délicate du processus. Il lui faudrait payer pour Mma Makutsi et il y aurait sans doute un oncle qui négocierait son prix. Cet oncle parlerait à son père à lui, ainsi qu'aux frères de son père, et ensemble ils tomberaient d'accord sur un chiffre, exprimé en têtes de bétail.

Il regarda sa fiancée à la dérobée. Une femme de son éducation et de son talent pouvait s'attendre à une dot conséquente – peut-être neuf vaches –, même si ses origines n'en auraient pas justifié plus de sept ou huit. Mais son oncle, s'il existait, n'allait-il pas tenter de grossir le prix lorsqu'il découvrirait le Magasin des Meubles Double Confort, ainsi que tout le bétail que possédaient les Radiphuti ? Phuti Radiphuti savait par expérience que, dans ce genre de situation, les oncles faisaient bien leur travail.

— Oui, répondit Mma Makutsi. J'ai un oncle. C'est l'aîné de mes oncles et je pense qu'il voudra discuter de ces choses-là.

C'était subtilement exprimé et cela permit à Phuti Radiphuti de passer de ce sujet assez malaisé à celui, plus confortable, du repas de noces.

— Je connais un excellent traiteur, dit-il. C'est une femme, elle a un camion réfrigéré et elle est très douée pour ce genre de chose.

— Elle me paraît bien, répondit Mma Makutsi.

— Et pour faire asseoir les invités, je peux me procurer des chaises, poursuivit Phuti Radiphuti.

Bien sûr, pensa Mma Makutsi. On ne pouvait en attendre moins du Magasin des Meubles Double Confort. Il n'existait rien de pire qu'un mariage où l'on manquait de chaises et où les gens se retrouvaient contraints de poser leur assiette en équilibre sur toutes sortes de choses, y compris sur des fourmilières, et salissaient leurs beaux vêtements. Elle se jura que cela n'arriverait pas à son mariage à elle, et cette pensée l'emplit de fierté. *Mon mariage. Mes invités. Les chaises.* Comme le temps avait passé depuis ces jours de privations où, élève à l'Institut de secrétariat du Botswana, elle devait limiter ses rations de nourriture et se débrouiller avec ce qu'elle avait, quand elle avait quelque chose !... Ce temps-là appartenait au passé.

Et Phuti Radiphuti, de son côté, songeait : Le temps de la solitude est révolu. L'époque où l'on se moquait de moi à cause de ma façon de parler et parce que aucune femme ne me regardait jamais... tout cela est terminé maintenant. Tout cela est terminé.

Il tendit le bras pour venir toucher la main de Mma Makutsi. Celle-ci lui sourit.

— J'ai beaucoup de chance de t'avoir trouvée, lui dit-il.

— Non, c'est moi qui ai de la chance. C'est moi.

Il trouva cela peu probable, mais se sentit profondément ébranlé à l'idée qu'une personne pût estimer avoir de la chance de l'avoir rencontré, lui. Celui que l'on n'a jamais aimé a parfois peine à croire qu'il compte désormais pour quelqu'un. C'est un tel miracle, pense-t-il. Un tel miracle...

Tandis que Mma Makutsi et Phuti Radiphuti se félicitaient ainsi de leur bonne fortune, Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni, qui avaient déjà médité sur leur propre chance en de multiples occasions, étaient engagés dans une conversation d'une nature totalement différente. Ils avaient fini de dîner et expédié les enfants au lit. Tous deux étaient fatigués – lui, parce qu'il avait démonté un moteur entier cet après-midi-là, tâche qui réclamait un effort physique considérable, elle, parce qu'elle s'était réveillée la nuit précédente, ce qui lui avait valu une ou deux heures de sommeil en moins. La pendule de la cuisine, qui avançait de dix minutes, affichait huit heures et demie, soit huit heures vingt après rectification. On ne pouvait décemment se mettre au lit avant huit heures et demie, estimait Mma Ramotswe, aussi s'adossa-t-elle à sa chaise et entreprit-elle d'évoquer les événements de la journée avec son mari. N'étant pas particulièrement passionnée par le démontage du moteur, elle en suivit le récit d'une oreille distraite. Cependant, ce que déclara tout à coup Mr. J.L.B. Matekoni retint toute l'attention de la détective qu'elle était.

— Cette femme à qui j'ai parlé, dit-il. Cette Mma je-ne-sais-plus-quoi. Celle avec le mari...

— Mma Botumile, précisa Mma Ramotswe d'un ton prudent.

— Oui, elle. J'ai pensé que peut-être... comme j'ai été le premier à la voir...

Il laissa la phrase en suspens. Mma Ramotswe ne le quittait pas du regard et cela le déconcertait.

Mma Ramotswe réfléchit avant de prendre la parole. Dans une telle situation, il importait de procéder avec précaution.

— As-tu envie de t'impliquer dans cette enquête ? interrogea-t-elle.

— Je le suis déjà, répondit-il.

Elle hésita.

— Oui, dans un sens...

Mr. J.L.B. Matekoni reprit confiance en lui.

— Être garagiste, c'est bien, déclara-t-il. Mais c'est toujours la même chose. Une voiture arrive, j'écoute ce que son moteur a à dire, je pose mon diagnostic, et puis je la répare. C'est tout ce que je fais.

Il n'y avait rien à redire à cela, songea Mma Ramotswe. Le métier de garagiste était, de son point de vue, une grande vocation, certainement plus utile que beaucoup d'emplois de cols blancs que

l'on prétendait prestigieux. Un pays n'avait jamais trop de mécaniciens, alors qu'il pouvait fort bien compter trop de ces fonctionnaires qui envoyaient à Mma Ramotswe des lettres obscures rédigées dans un langage compliqué au sujet de ses impôts ou de divers formulaires qu'ils estimaient nécessaire de lui faire remplir.

Que Mr. J.L.B. Matekoni pût trouver son travail répétitif l'ennuyait. Tout métier était répétitif, si l'on y réfléchissait, et même dans un bureau comme celui de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, une certaine monotonie caractérisait parfois les enquêtes que Mma Makutsi et elle-même avaient à mener. Untel était-il infidèle ? Tel employé à l'expédition de marchandises rédigeait-il de fausses commandes, pour prétendre ensuite que les factures avaient disparu ? Le curriculum vitae impressionnant de telle personne, accompagné de lettres de recommandation, était-il inventé de toutes pièces ? Les mêmes histoires revenaient régulièrement, même si, dans certains cas, leurs caractéristiques les rendaient amusantes. Comme cette lettre de recommandation, par exemple, qu'on lui avait demandé d'authentifier quelques mois plus tôt, rédigée d'une écriture quasi illisible et dont la dernière phrase disait : *Je n'ai jamais entendu cette personne dire des grossièretés, même quand elle est seule*. Pouvait-on réellement se figurer qu'une vraie lettre de recommandation comporterait une telle affirmation ? De toute évidence, il existait au moins une personne qui le pensait. Et elle-même, qu'écrirait-elle – dans un style similaire – si elle devait recommander Mma Makutsi ? *Elle partage les beignets du bureau avec une totale impartialité*. Ce serait une excellente recommandation, songea-t-elle. La façon dont une personne partageait un beignet commun représentait un test d'intégrité très efficace. Quelqu'un de bien le ferait en deux parts égales. Un égoïste ou un sournois diviserait le beignet en deux morceaux, dont l'un plus gros, qu'il se réserverait. Elle avait vu des gens agir ainsi.

Non, tout métier possédait ses aspects répétitifs et la plupart des individus, sans doute, le reconnaissaient. Elle jeta un coup d'œil à Mr. J.L.B. Matekoni. À son âge, elle le savait, de nombreux hommes commençaient à se sentir piégés et à se demander si c'était là tout ce que la vie avait à leur offrir. C'était compréhensible. N'importe qui pouvait éprouver cela, et pas seulement les hommes, quoique ceux-ci le ressentent parfois de manière particulièrement aiguë, parce qu'ils s'affaiblissent et s'aperçoivent soudain qu'ils ont cessé d'être jeunes. Les femmes, elles, s'en sortent mieux, estimait Mma Ramotswe, tant qu'elles ne sont pas d'une nature anxieuse. Mais quand on est de constitution traditionnelle et peu encline à se faire du souci... Quand on boit beaucoup de thé rouge...

— Tu sais, fit-elle remarquer à Mr. J.L.B. Matekoni, tous les métiers comportent des tâches répétitives. Moi aussi, je retrouve

souvent les mêmes choses dans mon travail. Je crois qu'on ne peut pas y échapper.

Mr. J.L.B. Matekoni n'était pas homme à argumenter, mais tout à coup le côté têtue que dissimulait son caractère se manifesta.

— Non, protesta-t-il. Je pense que nous pouvons lutter contre ça. Nous pouvons essayer quelque chose de différent.

Mma Ramotswe garda le silence et saisit sa tasse de thé. Celui-ci était froid. Elle releva les yeux vers son mari. Il semblait inconcevable que Mr. J.L.B. Matekoni pût être autre chose que garagiste. C'était un très grand mécanicien, un homme qui comprenait les moteurs, qui connaissait leurs humeurs. Elle tenta de se le représenter dans la tenue d'une profession différente, en costume de banquier, par exemple, ou en blouse blanche de médecin, mais ni l'un ni l'autre de ces accoutrements ne lui parut adéquat. Elle le revit alors dans sa salopette de mécanicien, avec ses vieilles boots de daim couvertes de cambouis, et cela sonna juste : c'était la tenue qui lui convenait.

Mr. J.L.B. Matekoni brisa le silence.

— Je n'envisage pas d'arrêter d'être garagiste, bien sûr, précisa-t-il. Certainement pas. Je sais que je dois le rester pour pouvoir poser du pain sur notre table.

Mma Ramotswe ne put dissimuler son soulagement, de sorte que Mr. J.L.B. Matekoni eut un sourire rassurant.

— C'est juste que j'aimerais travailler un peu comme détective. Pas beaucoup. Juste un peu.

Cela, pensa-t-elle, semblait compréhensible. Elle-même n'éprouvait pas l'envie de réparer des moteurs, mais elle ne voyait aucun mal à ce qu'il connaisse un peu mieux la profession qu'elle exerçait.

— Juste pour voir comment c'est ? Pour te changer les idées ? interrogea-t-elle en souriant.

La plupart des hommes fantasmaient avec le désir de faire quelque chose de vraiment excitant, d'être soldat, par exemple, ou agent secret, ou même don Juan. Ils étaient comme ça. C'était normal.

Mr. J.L.B. Matekoni fronça les sourcils.

— Ne te moque pas de moi, s'il te plaît, Mma Ramotswe.

Elle se pencha en avant pour poser la main sur son avant-bras.

— Je ne me moque pas de toi, Mr. J.L.B. Matekoni. Jamais je ne ferais cela. Bien sûr que tu peux te charger d'une enquête. Si tu prenais l'affaire de Mma Botumile ? Cela te plairait ?

— C'est justement celle-là dont je voulais me charger, répondit-il. Celle-là même.

— Dans ce cas, à toi de jouer...

Tout en parlant, elle ne put s'empêcher de nourrir des doutes, qu'elle se garda d'exprimer. La réputation de Mma Botumile l'ennuyait et elle n'était pas sûre d'avoir envie de fourrer Mr. J.L.B. Matekoni

entre les griffes d'une femme comme celle-là. Toutefois, il était trop tard pour revenir en arrière, aussi regarda-t-elle sa montre, avant de se lever. Elle ne devait plus y penser, sinon, elle aurait des difficultés à trouver le sommeil.

CHAPITRE IV

Mma Ramotswe va à Mochudi avec Mr. Polopetsi dans la petite fourgonnette blanche

Mma Ramotswe partit pour Mochudi le lendemain. Elle avait décidé d'emmener Mr. Polopetsi : celui-ci n'avait rien à faire au garage et il avait déjà demandé à trois reprises à Mma Makutsi s'il pouvait l'aider à l'agence. Mma Makutsi avait tenté de lui trouver une tâche à accomplir, mais sans succès, de sorte que Mma Ramotswe lui avait proposé d'aller avec elle à Mochudi. Elle appréciait sa compagnie et il serait agréable d'avoir quelqu'un avec qui bavarder. Savoir s'il contribuerait d'une façon ou d'une autre à l'enquête était une autre histoire : jamais, hélas, Mr. Polopetsi ne se distinguerait dans un rôle de détective, car il avait tendance à tirer des conclusions trop hâtives et à agir avec impétuosité. Toutefois, il possédait un côté attendrissant qui faisait qu'on le lui pardonnait, une ardeur associée à une sorte de vulnérabilité qui donnait aux gens, et en particulier aux femmes, l'envie de le protéger. Même Mma Makutsi, qui, on le savait, s'emportait facilement avec les deux apprentis et tendait à traiter les hommes comme de petits garçons, avait été conquise par Mr. Polopetsi.

— Il y a beaucoup d'hommes dont on se demande ce qu'ils font sur cette terre, avait-elle déclaré un jour à Mma Ramotswe. Or je n'ai pas cette impression avec Mr. Polopetsi. Même quand il est là à ne rien faire, je ne me dis jamais ça.

C'était là une remarque assez curieuse, mais Mma Makutsi surprenait souvent Mma Ramotswe et celle-ci s'était habituée à ce genre de commentaire. Cependant, ce qui rendait ces propos particulièrement étonnants était la présence de Mr. Polopetsi dans la pièce au moment où elle les avait tenus. Celui-ci se préparait du thé et son arrivée dans le bureau, un peu plus tôt, n'avait pu échapper à Mma Makutsi. Toutefois, la secrétaire avait dû oublier qu'il était là et elle avait parlé à Mma Ramotswe sans réfléchir. Dans l'esprit de Mma Ramotswe, il ne faisait aucun doute que Mr. Polopetsi l'avait entendue, car il avait cessé quelques instants de remuer son thé, comme figé sur place, puis il s'était remis à tourner la cuillère dans la théière avec une vigueur décuplée. Mma Ramotswe en avait conçu un

profond embarras, mais elle s'était raisonnée en songeant que la remarque n'avait rien de désobligeant, même si Mr. Polopetsi s'était empressé de quitter la pièce, sa tasse à la main, en évitant soigneusement de regarder l'auteur de ces paroles. Quant à Mma Makutsi, elle avait levé un sourcil en le voyant franchir la porte, puis haussé les épaules, comme si cela faisait partie des incidents inévitables de la vie au bureau.

Ils empruntèrent l'ancienne route, parce que Mma Ramotswe l'avait toujours prise pour gagner Mochudi et qu'elle était moins fréquentée. Il faisait très beau et l'air était tiède. Ce n'était pas la touffeur qui viendrait dans un peu plus d'un mois et s'installerait jusqu'à la fin de l'année, mais l'agréable sensation d'un soleil léger sur la peau. Tandis qu'ils laissaient Gaborone derrière eux, les maisons et leurs petits carrés de jardins firent peu à peu place au bush, à ces étendues d'herbe sèche ponctuées d'acacias et d'épineux chétifs, à mi-chemin entre arbustes et buissons. Ça et là apparaissait le lit d'un cours d'eau à sec, cicatrice de sable qui resterait desséchée jusqu'à la saison des pluies ; ensuite, il se couvrirait d'une onde brunâtre qui coulerait en flots rapides pour former une vraie rivière plusieurs jours durant, jusqu'au moment où celle-ci serait absorbée et où le lit ferait croûte, puis se craquellerait sous le soleil.

Le silence régna tout d'abord dans la petite fourgonnette blanche. Mma Ramotswe regardait par la vitre, savourant la perspective de se rendre dans un lieu où elle avait toujours plaisir à aller. Car elle se sentait chez elle à Mochudi, c'était de là qu'elle venait et là où elle savait qu'elle retournerait un jour pour de bon.

Mr. Polopetsi gardait les yeux fixés droit devant lui, ne quittant pas la route du regard, perdu dans des pensées qui n'appartenaient qu'à lui. Il attendait des éclaircissements quant au motif de cette escapade. En partant, Mma Ramotswe lui avait simplement dit qu'elle avait besoin d'aller là-bas et qu'elle lui expliquerait en chemin tout ce qu'il devait savoir.

Il finit par lui jeter un coup d'œil.

— Cette enquête...

Mma Ramotswe songeait à tout à fait autre chose, à cette route et au trajet qu'elle avait parcouru un jour en bus, malheureuse jusqu'aux tréfonds de son être. C'était bien des années auparavant, de nombreuses années. Elle fit glisser ses mains sur le volant.

— Nous n'avons pas l'habitude de nous occuper d'affaires où il y a mort d'homme, Rra, déclara-t-elle. Nous sommes certes des détectives, mais pas ce genre de détectives-là.

Mr. Polopetsi retint son souffle. Depuis qu'il avait rejoint l'équipe de l'Agence N° 1 des Dames Détectives – dans un rôle d'assistant assez mal défini –, il espérait un événement comme celui-là. Les détectives

étaient censés enquêter sur des homicides, non ? Voilà qu'enfin ils se trouvaient embarqués dans une affaire sérieuse.

— Des meurtres ? souffla-t-il. Il s'agit de meurtres ?

Mma Ramotswe fut tentée de rire à cette suggestion.

— Oh, non... commença-t-elle.

Elle s'interrompit net. La pensée qu'il ne s'agissait peut-être pas d'autre chose venait de lui traverser l'esprit. Tati Monyena avait présenté ces décès comme de simples incidents, évoquant la possibilité, dans le pire des cas, d'une forme de négligence inexplicable. Il n'avait pas parlé de crime délibéré. Et pourtant, ne s'agissait-il pas là d'une éventualité à prendre en compte ? Elle se souvint qu'elle avait lu des histoires survenues dans des hôpitaux, où des patients avaient été assassinés par des médecins ou des infirmières. Elle se concentra, sondant le fin fond de sa mémoire, et cela lui revint. Oui, il y avait eu un docteur de ce genre au Zimbabwe, à Bulawayo, et elle avait lu un article sur lui. Il avait commencé à empoisonner des malades alors qu'il étudiait la médecine en Amérique et avait continué ensuite pendant des années. Était-il possible qu'un individu de ce type se soit introduit au Botswana ? À moins que ce ne fût une infirmière ? Elles le faisaient aussi, parfois, lui semblait-il. Cela leur donnait du pouvoir, affirmait-on. Alors, elles se sentaient toutes-puissantes.

Elle se tourna à demi vers Mr. Polopetsi.

— J'espère que non, lui répondit-elle. Mais il faut garder l'esprit ouvert, Rra. C'est possible, je suppose.

Mochudi était encore à quinze kilomètres et Mma Ramotswe passa le reste du trajet à relater ce que lui avait dit Tati Monyena : trois vendredis, trois décès inexplicables, tous dans le même lit.

— Cela ne peut pas être une coïncidence, décréta Mr. Polopetsi en secouant la tête. Ce genre de choses n'arrive pas.

Il marqua un léger temps d'arrêt.

— Savez-vous que j'ai travaillé dans cet hôpital, Mma Ramotswe ? Est-ce que je vous l'ai dit ?

Mma Ramotswe n'ignorait pas que Mr. Polopetsi avait été assistant à la pharmacie de l'hôpital Princess Marina de Gaborone et elle connaissait tout de l'injustice dont il avait été victime là-bas, une injustice qui lui avait valu un long séjour en prison. En revanche, elle ne savait pas qu'il avait été employé à Mochudi.

— Oui, expliqua Mr. Polopetsi. J'y suis resté huit mois parce qu'ils manquaient de personnel. C'était il y a quatre ans. Je travaillais à la pharmacie.

Il avait baissé la voix à la mention de la pharmacie, par honte, estima-t-elle. Ce métier qu'il exerçait jadis s'était mué en un souvenir pénible, à cause d'un faux témoignage qui lui avait fait porter le

blâme. Il s'agissait d'une injustice pure et simple, mais elle en avait beaucoup parlé avec lui, à de nombreuses reprises, et elle savait – ils savaient l'un comme l'autre – qu'on ne pouvait y remédier.

— Vous êtes innocent dans votre cœur, lui avait-elle affirmé. C'est le principal.

Il avait médité quelques instants ses paroles, avant de secouer la tête.

— J'aimerais que ce soit vrai, Mma, mais ce n'est pas le cas. Le principal, c'est ce que les gens pensent. C'est ça, le principal.

À présent, alors qu'ils atteignaient les abords de Mochudi, qu'ils longeaient l'enfilade de petits salons de coiffure aux somptueuses pancartes peintes à la main, qu'ils prenaient l'embranchement pour passer devant les belles maisons de ceux qui avaient réussi à Gaborone et étaient revenus dans leur village, qu'ils dépassaient la poste et les épiceries, il lança d'un ton détaché, comme pour lui-même :

— Je n'aimerais pas être l'un de ses patients...

— L'un des patients de qui ?

— Quand j'étais là-bas, expliqua-t-il, il y avait un docteur qui ne me plaisait pas du tout. Personne ne l'aimait, d'ailleurs. Et je me souviens d'avoir pensé : J'aurais très peur si je me retrouvais entre les mains de ce médecin. Très peur.

Elle ralentit. Un âne s'était avancé jusqu'au milieu de la route pour se figer juste sur la trajectoire de la petite fourgonnette blanche. Il avait l'air abattu, misérable, et semblait regarder directement le soleil.

— Cet âne est aveugle, assura Mr. Polopetsi. Regardez-le.

Elle manœuvra la fourgonnette afin de contourner l'animal immobile.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Pourquoi il s'est arrêté au milieu de la route ? Mais parce qu'ils font tous ça ! Ils font tous ça, voilà tout !

— Non, dit-elle. Ce n'était pas ma question. Je me demandais pour quelle raison vous aviez si peur de cet homme.

Il réfléchit un moment avant de répondre :

— Il arrive qu'on ait une impression, parfois. Juste une impression. Il s'interrompt.

— Peut-être que nous le verrons, reprit-il.

— Il travaille encore là-bas, Rra ?

Mr. Polopetsi haussa les épaules.

— Il y était encore l'an dernier. Un ami m'a parlé de lui. Il est peut-être parti depuis, je ne sais pas, mais il était marié à une femme de Mochudi, alors il doit toujours travailler là. Il est sud-africain. De mère xhosa et de père boer.

Mma Ramotswe demeura pensive.

— Connaissez-vous beaucoup d'autres personnes qui travaillent à

l'hôpital ? Des gens de cette époque ?

— Oui, beaucoup, répondit Mr. Polopetsi.

Mma Ramotswe hocha la tête. Cela avait été une bonne idée, en fin de compte, de l'emmener avec elle. Clovis Andersen, l'auteur des *Principes de l'investigation privée*, expliquait dans l'un de ses chapitres qu'il n'y avait rien de comparable à la connaissance du terrain. *Cela fait économiser des heures, voire des journées entières dans une enquête*, écrivait-il. *La connaissance du terrain vaut de l'or*.

Mma Ramotswe considéra son modeste assistant à la dérobée. Il semblait difficile d'associer Mr. Polopetsi à ce précieux métal. Cet homme était si doux et si timoré ! Cependant, Clovis Andersen se trompait rarement, aussi Mma Ramotswe murmura-t-elle *de l'or* dans un souffle.

— Quoi ? demanda Mr. Polopetsi.

— Nous sommes arrivés, annonça Mma Ramotswe.

À l'évidence, Tati Monyena était fier de son bureau. D'une propreté méticuleuse, celui-ci sentait bon l'encaustique. Au centre de la pièce trônait une large table de travail, avec un téléphone, trois porte-lettres empilés et un petit écriteau en bois, orienté vers les visiteurs, sur lequel on pouvait lire : Mr. T. Monyena. Adossées à l'un des murs se trouvaient deux armoires de classement métalliques considérablement plus modernes que celles de l'agence de Mma Ramotswe et, en face d'elles, juste derrière le fauteuil de Tati Monyena, était accroché un large portrait encadré de Son Excellence, le Président de la République du Botswana.

Mma Ramotswe et Mr. Polopetsi prirent place sur les fauteuils à haut dossier placés devant le bureau. Celui de Mma Ramotswe se révélait un peu étroit pour elle, car les accoudoirs enserraient ses hanches traditionnelles. Mr. Polopetsi, qui, en revanche, ne remplissait pas son siège, se percha nerveusement au bord de celui-ci, les mains sur les genoux.

— C'est très gentil à vous d'être venus si vite, dit Tati Monyena. Nous sommes à votre disposition.

Il s'interrompt. Après cette entrée en matière magnanime, il se demandait de quelle façon aider Mma Ramotswe. Sans doute souhaiterait-elle s'entretenir avec les employés du service, imaginait-il, bien qu'il ait lui-même discuté à maintes reprises avec les infirmières et eu plusieurs conversations avec les médecins concernés, ici, dans son propre bureau. Des conversations durant lesquelles ces médecins successifs s'asseyaient dans le fauteuil même qu'occupait à présent Mma Ramotswe et répétaient, sur la défensive, qu'ils n'avaient aucune idée du motif du décès des trois patients.

— J'aimerais m'entretenir avec les infirmières, déclara Mma

Ramotswe. Et je voudrais aussi voir la salle des malades en question, si c'est possible.

La main de Tati Monyena se posa sur le téléphone.

— Je vais vous organiser tout cela, Mma. Je vous ferai moi-même visiter la salle, puis nous convoquerons les infirmières dans mon bureau pour que vous puissiez les interroger. Elles étaient trois sur place à l'heure des décès.

Mma Ramotswe fronça les sourcils. Elle répugnait à faire preuve d'impolitesse, mais l'idée de rencontrer les infirmières en présence de Tati Monyena ne lui plaisait pas.

— Il serait peut-être préférable que je les voie seule, objecta-t-elle. Enfin, juste Mr. Polopetsi, qui est là, et moi-même. Je ne veux pas insinuer par là que...

Tati Monyena leva la main pour l'arrêter.

— Bien sûr, Mma ! Bien sûr. Quel manque de tact de ma part ! Vous pourrez tout à fait leur parler en privé. Cependant, je ne pense pas qu'elles vous révéleront quoi que ce soit. Quand il y a un problème, les gens deviennent très prudents. Ils oublient ce qu'ils ont vu. Ils n'ont rien vu, il ne s'est rien passé. C'est toujours la même chose.

— C'est une réaction parfaitement humaine, intervint Mr. Polopetsi.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait, aussi les deux autres le dévisagèrent-ils avec intensité.

— Bien sûr, répondit Tati Monyena. Il est naturel de chercher à se protéger. Nous ne sommes pas différents des animaux sur ce plan-là.

— Seulement, les animaux ne mentent pas, eux, fit encore remarquer Mr. Polopetsi.

Tati Monyena se mit à rire.

— C'est vrai. Mais c'est juste parce qu'ils ne parlent pas. Je suis sûr que s'ils avaient cette capacité, ils mentiraient eux aussi. Un chien passerait-il aux aveux si un morceau de viande avait été volé ? Dirait-il : *C'est moi qui ai mangé la viande* ? Je ne le crois pas.

Mma Ramotswe hésita à se mêler à cette conversation toute spéculative, puis y renonça et s'enfonça dans son fauteuil en attendant que les deux autres aient terminé. Toutefois, Tati Monyena se leva à cet instant et désigna la porte d'un geste.

— Je vais vous montrer la salle des malades, déclara-t-il. Vous verrez le lit où ces événements se sont produits.

Ils quittèrent le bureau et s'engagèrent dans un couloir peint en vert. Une odeur d'hôpital flottait dans l'air, mélange d'humanité et de désinfectant, avec, en arrière-plan, les bruits qui allaient si bien avec elle : des voix qui se répondaient, les pleurs d'un enfant, le grincement des roues d'un chariot sur le sol irrégulier, le bourdonnement léger des

machines. Plusieurs affiches étaient accrochées aux murs : des avertissements sur la prudence toujours nécessaire ; la photographie d'une tache de sang. Notre vie, en fin de compte, n'est faite que de cela, songea Mma Ramotswe, et les hôpitaux sont là pour nous le rappeler : la biologie, les besoins humains, la souffrance...

Ils croisèrent une infirmière qui tenait une cuvette recouverte d'un linge taché. Elle leur sourit et s'arrêta pour les laisser passer. Évitant soigneusement de baisser les yeux sur la cuvette, Mma Ramotswe fixa son visage. La femme avait une expression bienveillante ; c'était le genre d'individu à qui l'on avait envie de faire confiance, à l'inverse, imagina-t-elle, de ce médecin dont lui avait parlé Mr. Polopetsi.

— Ces lieux ont beaucoup changé depuis le temps où votre père était là, affirma Tati Monyena. À l'époque, il fallait se débrouiller avec très peu. Aujourd'hui, nous avons beaucoup plus.

— Mais il n'y a jamais assez, n'est-ce pas ? souigna Mr. Polopetsi. On reçoit de quoi traiter une maladie et sitôt après, un nouveau mal se déclare. Ou alors, une autre forme de la même maladie. Le même Satan sous de nouveaux habits ! Prenez la tuberculose...

— C'est vrai, soupira Tati Monyena. L'autre jour, je discutais justement avec un médecin, qui me disait : « Nous pensions avoir trouvé le remède. Nous le pensions vraiment. Et maintenant... »

Mais, au moins, nous pouvons essayer, songea Mma Ramotswe. C'est le seul pouvoir dont nous disposons : celui de tenter. Et c'était là, évidemment, ce que faisaient les médecins. Ils ne levaient pas les bras au ciel, ils n'abandonnaient pas : ils essayaient.

Ils bifurquèrent au bout du couloir. Un petit garçon de trois ou quatre ans, portant un gilet pour tout vêtement, le ventre protubérant et le regard immense, se tenait au milieu du passage. L'hôpital était plein de ces enfants, progéniture de patients hospitalisés ou patients eux-mêmes, aussi Tati Monyena ne le remarqua-t-il même pas. Toutefois, le petit garçon fixa Mma Ramotswe et s'avança vers elle pour lui prendre la main, comme font les enfants, surtout en Afrique, où ils continuent de venir vers nous. Mma Ramotswe se pencha et le prit dans ses bras. Il la dévisagea quelques instants avant de poser la tête sur sa poitrine.

— La mère de ce petit vient de mourir, expliqua Tati Monyena d'un ton neutre. Nous sommes en train de réfléchir à ce que nous allons faire de lui. En attendant, les infirmières s'en occupent.

L'enfant releva la tête vers Mma Ramotswe. Aucune lumière ne brillait dans son regard vide. Sa peau, sentit-elle, était sèche.

Tati Monyena attendit de la voir reposer le petit garçon au sol, puis il indiqua un nouveau couloir qui partait sur la droite.

— C'est par là.

Les portes de la salle des malades étaient ouvertes. C'était une

pièce tout en longueur, avec six lits de chaque côté. À l'extrémité, une infirmière était assise derrière un bureau entouré d'armoires. Elle consultait un document apporté par une collègue, qui restait penchée sur son épaule. Au milieu de la salle, deux autres s'affairaient autour d'un patient dont elles refaisaient le lit et qu'elles redressaient contre une montagne d'oreillers. Un chariot de médicaments était abandonné sans surveillance au pied d'un autre lit, avec une rangée de boîtes métalliques sur son plateau supérieur.

Dès qu'elle les aperçut, la femme assise au bureau se leva et vint à leur rencontre. Après un bref signe de tête à Mma Ramotswe et à Mr. Polopetsi, elle tourna un visage interrogateur vers Tati Monyena.

— Cette dame s'occupe des... de notre affaire, déclara ce dernier en désignant du menton le premier lit sur sa gauche. Je vous ai parlé d'elle.

Il se tourna vers Mma Ramotswe pour ajouter :

— Je vous présente sœur Batshegi.

Mma Ramotswe étudia l'expression de l'infirmière. Elle savait que les premiers instants étaient significatifs : les gens révélaient beaucoup de choses avant d'avoir eu le temps de réfléchir et de se composer une physionomie. Elle vit sœur Batshegi baisser les yeux, évitant son regard, puis relever la tête. Cela voulait-il dire quelque chose ? Mma Ramotswe estima que la femme n'était pas particulièrement heureuse de la voir. Toutefois, on ne pouvait tirer de véritable conclusion : lorsqu'on est absorbé dans une tâche particulière – et tel était clairement le cas de sœur Batshegi –, l'on n'apprécie guère d'être dérangé.

— Je suis heureuse de vous voir, Mma, déclara sœur Batshegi.

Mma Ramotswe répondit à cette salutation, puis se tourna vers Tati Monyena.

— C'est ce lit, Rra ?

— Oui, répondit-il, avant d'interroger sœur Batshegi : Avez-vous eu d'autres patients à cette place ces derniers jours ?

L'infirmière secoua la tête.

— Non, personne. Le dernier était l'homme de la semaine dernière, celui qui a eu l'accident de moto près de Pilane. Il s'est remis rapidement.

Elle se tourna vers Mma Ramotswe.

— Chaque fois que je vois une moto, Mma, je pense à un jeune homme que nous avons eu ici... confia-t-elle, avant de hausser les épaules. Seulement, les gens ne réfléchissent jamais à cela, n'est-ce pas ? Ils n'y pensent pas.

— Souvent, les jeunes gens ne réfléchissent pas, répondit Mma Ramotswe. Ce n'est pas leur faute. Ils sont comme ça.

Elle songea aux apprentis, illustration parfaite de ce qu'elle venait

d'affirmer. Toutefois, ils finiraient bien par changer, songea-t-elle. Même Charlie. Elle regarda le lit, recouvert d'un drap blanc. Malgré sa propreté manifeste, celui-ci conservait quelques traces brunâtres, taches de sang que l'hôpital n'était pas parvenu à éliminer. À la tête du lit, sur le côté, elle aperçut une machine équipée de cadrans et de plusieurs tubes.

— C'est un respirateur, expliqua Tati Monyena. Cela aide les malades à respirer. Les trois patients...

Il s'interrompit, adressant un regard à sœur Batshegi comme pour obtenir confirmation.

— Les trois patients en bénéficiaient quand c'est arrivé. Mais la machine a été vérifiée et elle fonctionne parfaitement.

Sœur Batshegi hocha la tête.

— La machine fonctionnait. Et nous avons également vérifié l'alarme. Elle est munie d'une batterie, qui marchait très bien. S'il y avait eu un problème, nous aurions été averties.

— Nous pouvons donc écarter l'hypothèse d'une déficience du respirateur, conclut Tati Monyena. Il n'est pas en cause dans ce qui est arrivé.

Sœur Batshegi partageait son avis.

— Non. Il n'est pas en cause. Ce n'est pas ça.

Mma Ramotswe regarda autour d'elle. De l'extrémité de la salle, un malade appelait d'une voix cassée et malheureuse. Une infirmière accourut à son chevet.

— Il faut que je retourne travailler, dit sœur Batshegi. Vous pouvez regarder autour de vous, Mma, mais vous ne trouverez rien. Il n'y a rien à voir dans cette salle. C'est une salle de malades, c'est tout.

Mma Ramotswe et Mr. Polopetsi s'entretenaient de nouveau avec sœur Batshegi, puis avec les deux autres infirmières, dans le bureau de Tati Monyena. Celui-ci, comme promis, les avait laissés seuls, mais ils le voyaient, par la fenêtre, arpenter nerveusement la cour au-dehors, consultant sa montre et jouant avec une rangée de stylos accrochés à la poche poitrine de sa chemise. Sœur Batshegi n'ajouta pas grand-chose aux propos qu'elle leur avait tenus dans la salle des malades et les deux autres infirmières, de service au moment des incidents, parurent très peu disposées à parler. Ces décès avaient été une complète surprise, affirmèrent-elles, quoiqu'il arrivât souvent que l'on perde des patients très sérieusement atteints. Ni l'une ni l'autre ne se trouvait à proximité du lit au moment des décès, expliquèrent-elles, tout en s'empressant de souligner qu'elles surveillaient néanmoins les patients en question.

— S'il s'était passé quelque chose, nous l'aurions remarqué, indiqua l'une d'elles. Nous n'y sommes pour rien, vous comprenez, Mma. Ce n'est vraiment pas notre faute.

L'entretien avec les trois infirmières s'acheva vite, puis Mma Ramotswe et Mr. Polopetsi se retrouvèrent seuls dans le bureau en attendant le retour de Tati Monyena.

— Ces infirmières avaient peur, décréta Mr. Polopetsi. Avez-vous remarqué leur comportement ? Et leurs voix ?

Mma Ramotswe ne put qu'acquiescer.

— Mais de quoi ? interrogea-t-elle.

Mr. Polopetsi réfléchit quelques instants...

— De quelqu'un, affirma-t-il. D'une mystérieuse personne.

— Ce pourrait être sœur Batshegi ?

— Non. Pas elle.

— Alors, qui d'autre y a-t-il ? Tati Monyena ?

Mr. Polopetsi en doutait.

— Il me semble qu'il est plutôt homme à protéger son personnel qu'à le punir, fit-il remarquer. C'est quelqu'un de gentil.

— Je ne sais que penser, déclara Mma Ramotswe. Mais il est temps de partir, de toute façon. Je ne crois pas que nous puissions faire grand-chose de plus ici.

Ils retournèrent à Gaborone. Tout au long du trajet, ils bavardèrent ensemble, mais sans plus évoquer leur visite à l'hôpital, car l'un comme l'autre n'avaient rien à en dire. Mr. Polopetsi parla à Mma Ramotswe de l'un de ses fils, qui se révélait très doué pour le calcul mental.

— On dirait une calculatrice, poursuivit-il. Il est déjà capable de faire des opérations que je n'arrive pas à faire moi-même, alors qu'il n'a que huit ans.

— Vous devez être très fier de lui, commenta Mma Ramotswe.

Le visage de Mr. Polopetsi s'illumina.

— Oh, oui, Mma, je le suis ! Ce fils est le bien le plus précieux que j'aie en ce monde.

Il parut sur le point d'ajouter quelque chose, mais se ravisa en lançant un regard hésitant à Mma Ramotswe. Elle comprit qu'il s'apprêtait à lui adresser une demande. De l'argent, sans doute. Il fallait payer les frais de scolarité, ou une paire de chaussures pour ce garçon, ou encore une couverture... Les enfants avaient besoin de toutes ces choses, sans cesse...

— Il lui faudrait une marraine, déclara enfin Mr. Polopetsi. Il en avait une, mais elle est décédée. Il lui en faudrait une nouvelle.

— D'accord, acquiesça Mma Ramotswe. Je ferai cela, Rra.

Dorénavant, il y aurait des anniversaires, ainsi que des chaussures à offrir, des frais de scolarité et beaucoup d'autres factures à payer. Toutefois, l'on ne choisissait pas toujours quelles vies allaient se trouver mêlées à la nôtre. Ce genre de choses nous arrivaient, elles venaient alors qu'on ne les attendait pas et Mma Ramotswe le

comprenait fort bien. D'ailleurs, tout comme elle n'avait pas choisi le fils de Mr. Polopetsi, songea-t-elle, le garçon, de son côté, ne l'avait pas choisie non plus.

CHAPITRE V

Les chaussures de démission

Le lendemain matin, Mma Makutsi brûlait de savoir ce qui s'était passé à Mochudi. Elle aurait préféré accompagner elle-même Mma Ramotswe là-bas à la place de Mr. Polopetsi qui, estimait-elle, n'avait pas dû apporter grand-chose à l'enquête. Toutefois, il fallait veiller à ne pas offenser Mma Ramotswe après les malentendus de la veille, aussi garda-t-elle ses sentiments pour elle. Elle alla même plus loin en affirmant que cela avait été une idée formidable d'emmener Mr. Polopetsi.

— Quand on est une femme, il y a des gens qui ne vous prennent pas au sérieux, ajouta-t-elle. C'est là qu'il est utile d'avoir un homme sous la main.

Mma Ramotswe ne commenta pas cette opinion. Les hommes commençaient à apprendre, estimait-elle, et les choses avaient beaucoup évolué. Mma Makutsi menait peut-être des batailles déjà remportées haut la main, du moins dans les villes. La situation différait bien sûr dans les campagnes, où les hommes se croyaient encore autorisés à n'en faire qu'à leur tête. Cependant, un autre sujet préoccupait Mma Ramotswe : elle réfléchissait au dossier qu'elle avait confié à Mr. J.L.B. Matekoni et se demandait s'il ne fallait pas suggérer – avec délicatesse – que Mma Makutsi vienne l'assister. Elle pouvait tenter de le faire, bien sûr, mais elle doutait qu'il accueillerait cette proposition avec le sourire ; en réalité, elle était même persuadée du contraire. Mr. J.L.B. Matekoni n'était certes pas le plus affirmé des hommes, mais de temps à autre, certaines susceptibilités faisaient malgré tout surface chez lui.

— Peut-être bien... répondit-elle à Mma Makutsi alors qu'elles commençaient à dépouiller le courrier du matin. En fait, nous n'avons pas découvert grand-chose à l'hôpital. J'ai vu la salle où cela s'est passé. J'ai parlé avec les infirmières, qui ne m'ont pratiquement rien dit. Et c'est tout.

Mma Makutsi médita quelques instants ces paroles.

— Alors, que pouvez-vous faire maintenant ? demanda-t-elle.

C'était là une question difficile. Mma Ramotswe abandonnait très rarement une affaire, car les solutions avaient coutume de surgir

d'elles-mêmes, à condition que l'on se montrât patient. Il était impossible de déterminer, à un moment donné, ce qui allait se passer ensuite.

— Je vais attendre, soupira-t-elle. Il n'y a pas d'urgence, Mma. Je vais attendre et voir ce qui vient.

— Je ne vois pas ce qui pourrait venir, objecta Mma Makutsi. Ces choses-là ne se résolvent pas d'elles-mêmes, vous savez...

Mma Ramotswe se mordit la lèvre et se plongea dans la lecture de la lettre qu'elle venait d'ouvrir. Il s'agissait d'un message de remerciements émanant des parents dont elle était parvenue à localiser le fils à Francistown. Il y avait eu une dispute familiale et le jeune homme était parti sans laisser d'adresse. Mma Ramotswe avait découvert l'existence d'une petite amie, dont les parents ignoraient tout ; celle-ci avait fini par révéler qu'il était allé à Francistown, mais qu'elle ne savait pas où il se trouvait précisément. Mma Ramotswe l'avait interrogée sur les centres d'intérêt du garçon ; parmi eux figurait le jazz. Dès lors, il n'avait pas été très complexe de se renseigner sur le seul lieu de la ville où l'on jouait du jazz. Oui, on le connaissait. Et oui, il devait se produire le lendemain soir. Aimait-elle venir le voir ? Non, mais les parents du jeune homme en seraient ravis. C'est ainsi qu'ils avaient retrouvé leur fils. Celui-ci avait souhaité reprendre contact avec eux, mais son amour-propre l'en avait empêché. Avec le long voyage que firent ses parents pour venir le rejoindre, l'honneur fut sauf. L'on se demanda pardon et l'on repartit d'un pied neuf. C'est de cette façon, songea Mma Ramotswe, que devraient se régler les problèmes du monde. Il faudrait se pardonner les uns les autres et tout recommencer à zéro. Mais si ceux qui avaient besoin d'être pardonnés se cramponnaient à ce qu'ils avaient acquis de la mauvaise façon ? Que convenait-il de faire alors ? C'était là, résolument, une question qui réclamait une réflexion complémentaire.

— Il est si facile de dire merci, commenta Mma Ramotswe en tendant la lettre à son assistante. Pourtant, la plupart des gens ne s'en donnent pas la peine. Ils ne remercient pas celui ou celle qui leur a rendu service. Ils estiment que c'est normal.

Mma Makutsi regarda par la fenêtre. Mma Ramotswe lui avait accordé de multiples faveurs par le passé et jamais elle ne lui avait écrit pour la remercier. Se pouvait-il que la remarque lui fût destinée ? Que Mma Ramotswe lui en ait gardé rancune, comme le font certaines personnes, parfois pendant des années et des années ? Elle observa son employeur et conclut que c'était peu probable. Mma Ramotswe n'était pas femme à nourrir de rancœur : elle se mettrait plutôt à rire, offrirait une tasse de thé à l'objet de son ressentiment ou indiquerait, par un geste quelconque, que la rancune n'était pas réelle.

Mma Makutsi lut la lettre.

— Où dois-je l'archiver, Mma ? interrogea-t-elle. Nous n'avons pas de dossier pour les remerciements. Mais nous en avons un pour les plaintes, bien sûr. Dois-je la ranger dedans ?

Cette idée déplut à Mma Ramotswe. En revanche, on pourrait créer un nouveau dossier, mais les armoires étaient déjà pleines. Était-il judicieux d'y ajouter un classeur qui ne contiendrait peut-être jamais d'autres lettres que celle-là ?

— Nous n'avons qu'à la jeter tout de suite, répondit-elle.

Mma Makutsi fronça les sourcils.

— À l'Institut de secrétariat du Botswana, on nous a appris à toujours attendre une semaine au moins avant de jeter quoi que ce soit, objecta-t-elle. Il peut y avoir une suite, on ne sait jamais.

— Il n'y aura aucune suite à une lettre de remerciements, riposta Mma Ramotswe. C'est terminé. Il n'y aura rien de plus. Ce dossier est clos.

Prenant soin d'afficher sa désapprobation, Mma Makutsi tint un instant la lettre au-dessus de la corbeille à papier, puis la lâcha. Au même moment, la porte s'ouvrit et Charlie, le plus âgé des apprentis, pénétra dans le bureau. Il avait ôté sa combinaison de travail et portait un jean et un tee-shirt. Celui-ci, remarqua Mma Ramotswe, arborait un dessin de fusée, accompagné du slogan inscrit en gros caractères : *Je suis un fonceur*.

Mma Makutsi fronça les sourcils.

— On termine en avance aujourd'hui ? lança-t-elle. À dix heures du matin ? Tu travailles vite, Charlie !

Ignorant le commentaire, le jeune homme s'approcha d'un pas nonchalant du bureau de Mma Ramotswe.

— Mma Ramotswe, lui dit-il, vous avez toujours été gentille avec moi.

Il s'arrêta pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, vers Mma Makutsi.

— Je suis venu vous dire au revoir. J'arrête de travailler ici. Je m'en vais. Je suis venu vous dire au revoir.

Mma Ramotswe le couvrit d'un regard stupéfait.

— Mais tu n'as pas terminé ton... ton...

— Son apprentissage ! compléta Mma Makutsi depuis l'autre côté de la pièce. Espèce d'imbécile ! Tu ne peux pas partir avant d'avoir fini !

Charlie ne réagit pas et continua de fixer Mma Ramotswe.

— Je sais bien que je n'ai pas terminé mon apprentissage, déclara-t-il. Mais c'est quand on veut devenir mécanicien qu'on est obligé d'aller jusqu'au bout. Qui a dit que j'avais envie de devenir mécanicien ?

— Mais toi-même, pauvre idiot ! s'exclama Mma Makutsi. Quand

tu as signé ton contrat de stage, tu as dit que tu voulais être mécanicien. C'est ce qui est écrit en général dans ce genre de contrat, tu ne le savais pas ?

Mma Ramotswe leva la main en un geste apaisant.

— Ce n'est pas la peine de crier, Mma, objecta-t-elle avec calme. Il va nous expliquer, n'est-ce pas, Charlie ?

— Je ne suis pas sourd, vous savez, renchérit Charlie en se tournant à demi. Et puis, de toute façon, ce n'était pas à vous que je parlais. Il y a deux dames dans cette pièce : Mma Ramotswe et... et une autre. Moi, je parlais à Mma Ramotswe.

Il refit face à l'intéressée.

— Je vais changer de métier, Mma, expliqua-t-il. Je vais monter une affaire.

— Monter une affaire ! s'esclaffa Mma Makutsi. Alors, tu auras bientôt besoin d'une secrétaire.

— Et ce n'est pas la peine de vous proposer pour le poste, Mma ! rétorqua Charlie, cinglant. 79 sur 100 ou pas, ne comptez pas sur moi pour vous embaucher ! Je ne suis pas fou, figurez-vous !

— 97 sur 100 ! rectifia Mma Makutsi avec violence. Non mais, regardez-moi ça ! Il n'est même pas capable d'ordonner les chiffres correctement ! Je me demande comment il compte réaliser des bénéfices !

— S'il vous plaît, arrêtez de crier, tous les deux ! intervint Mma Ramotswe. Cela ne mène nulle part ! Ça ne fait que donner mal à la gorge à celui qui crie et à mettre en colère celui sur qui l'on crie. C'est tout !

— Mais je n'ai jamais crié, moi ! protesta Charlie. C'est quelqu'un d'autre qui faisait tout ce tapage. Une personne avec de grosses lunettes rondes. Pas moi.

Mma Ramotswe soupira. Le ressentiment qui opposait ces deux-là, Mma Makutsi en était seule responsable. Étant la plus âgée, elle aurait dû fermer les yeux sur les petits travers du garçon. Elle aurait dû l'encourager à devenir meilleur qu'il n'était, comprendre que les jeunes gens étaient comme ça et qu'il fallait se montrer tolérant vis-à-vis d'eux.

— Explique-moi ce que tu comptes faire, Charlie, dit-elle, bienveillante. De quel genre d'affaire s'agit-il ?

Charlie s'installa sur le siège en face d'elle, posa les coudes sur le bureau et se pencha en avant.

— Mr. J.L.B. Matekoni m'a vendu une voiture, commença-t-il à mi-voix, pour ne pas être entendu de Mma Makutsi. C'est une vieille Mercedes-Benz. Une E-220. Son propriétaire vient de s'en acheter une neuve, une Classe-C, et comme celle-là a déjà beaucoup roulé, il l'a laissée au patron pour presque rien. Vingt mille pula. Et ensuite, le

patron me l'a revendue, à moi.

— Et alors ? l'encouragea Mma Ramotswe.

Elle avait remarqué la Mercedes, restée garée plus de deux semaines à l'angle du garage, et s'était dit que l'on attendait sans doute une pièce en provenance d'Afrique du Sud. À présent, elle comprenait que l'on avait eu d'autres projets pour le véhicule.

— Alors, je vais me lancer dans le taxi, révéla Charlie. Je vais lancer une société qui s'appellera : le Service N° 1 des Dames en Taxi.

Une exclamation retentit à l'autre bout de la pièce.

— Tu n'as pas le droit de faire ça ! Ce nom-là appartient à Mma Ramotswe.

Prise au dépourvu, Mma Ramotswe ne put que contempler Charlie sans rien dire. La dénomination qu'il avait choisie était bien évidemment inspirée de celle de l'agence, mais, après tout, quel mal y avait-il à cela ? Dans un sens, il était même flatteur de voir un nom que l'on avait inventé repris par une tierce personne. Cela ne posait problème que si l'on s'en servait pour une affaire similaire – une autre agence de détectives visant à dérober la clientèle de la première. Mais une compagnie de taxis et une agence de détectives étaient deux entités très différentes, entre lesquelles il ne pouvait être question de concurrence. Mma Ramotswe reprit ses esprits.

— Cela ne me dérange pas, assura-t-elle à Charlie. Mais dis-moi : pourquoi as-tu choisi ce nom ? C'est toi qui conduiras le taxi : pourquoi parles-tu de dames ?

Charlie, que l'assaut de Mma Makutsi avait mis mal à l'aise, se détendit tout à coup.

— Les dames, elles seront à l'arrière...

Mma Ramotswe haussa un sourcil.

— Et puis... ?

— Et puis, moi, je serai à l'avant, assis au volant, expliqua-t-il. L'argument de vente, c'est que ce sera un taxi très sûr pour les dames. Elles pourront monter à bord sans avoir peur de tomber sur un chauffeur qui leur cause des problèmes, sur un type avec qui elles ne se sentent pas en sécurité. Il y a des chauffeurs de taxi comme ça, Mma.

Pendant plus d'une minute, le silence régna dans l'agence. Mma Ramotswe entendait la respiration de Charlie, qui était courte, sous le coup de l'excitation. Il faut se souvenir, songeait-elle, de ce que c'est que d'être jeune et enthousiaste, d'avoir des projets, des rêves. On courait toujours le risque, en avançant dans la vie, d'oublier cela ; la prudence, et parfois même la peur, remplaçaient l'optimisme et le courage. Quand on était jeune, comme Charlie, on se croyait capable de tout faire et, dans certaines circonstances tout au moins, tel était bel et bien le cas.

Pourquoi l'entreprise de taxis de Charlie ne connaîtrait-elle pas le succès ? Elle se souvint d'une conversation avec son ami, Bernard Ditau, un ancien directeur de banque. « Tant de gens pourraient s'installer à leur compte, lui avait-il confié, mais se laissent dissuader par les autres, par des pessimistes qui leur disent que cela ne pourra jamais fonctionner. Du coup, ils abandonnent leur idée avant même d'avoir essayé ! »

Bernard l'avait ainsi encouragée à ouvrir l'Agence N° 1 des Dames Détectives, tandis que beaucoup se contentaient de s'esclaffer en affirmant que ce serait la façon la plus rapide de perdre tout l'argent laissé par Obed Ramotswe.

— Ton papa a travaillé dur pendant des années et des années ; toi, il te suffira de deux ou trois mois pour perdre tout ce qu'il a accumulé ! avait pronostiqué l'un d'eux.

Cette remarque avait bien failli la faire renoncer, mais Bernard avait insisté.

— Imagine que ton papa n'ait jamais acheté toutes ces belles bêtes... lui avait-il dit. Imagine qu'il ait été trop timoré pour le faire et qu'il ait laissé son argent s'entasser et prendre la poussière !

À présent, elle se trouvait, dans un certain sens, à la place de Bernard. Il ne faisait guère de doute que Mma Makutsi, de son côté, se montrerait prompte à décourager Charlie, mais elle décida qu'elle-même ne jouerait pas un tel rôle.

— Je dirai à toutes mes amies de prendre ton taxi, lança-t-elle. Je suis sûre que tu auras beaucoup de travail.

Charlie sourit, enchanté.

— Je leur ferai un prix, promit-il. Dix pour cent pour toutes celles qui connaissent Mma Ramotswe !

Mma Ramotswe eut un large sourire.

— C'est très gentil de ta part, Charlie. Mais ce n'est pas comme cela que tu vas faire des affaires. Tu auras besoin de chaque pula que tu gagneras.

— À supposer que tu en gagnes, évidemment... marmonna Mma Makutsi.

Mma Ramotswe lui jeta un regard réprobateur.

— Je suis sûre qu'il se débrouillera très bien, affirma-t-elle. J'en suis persuadée.

Lorsque Charlie eut quitté le bureau, Mma Ramotswe fureta quelques instants dans une petite pile de documents posés sur sa table. Puis elle lança un coup d'œil à Mma Makutsi, qui évitait avec soin de regarder dans sa direction et étudiait le contenu de son bloc-notes, comme si celui-ci renfermait quelque secret capital.

— Mma Makutsi, déclara-t-elle, il faut vraiment que je vous parle.

L'intéressée continua à feuilleter son bloc-notes.

— Je suis là, répondit-elle. J'écoute, Mma.

Mma Ramotswe sentit son cœur battre dans sa poitrine. Je ne suis pas très douée pour ce genre de conversation, se dit-elle.

— Ce jeune homme, commença-t-elle, est comme tous les jeunes gens. Il a des rêves, comme nous en avons nous-mêmes à son âge. Comme vous en aviez vous aussi, Mma Makutsi. Vous aussi. Vous êtes allée à l'Institut de secrétariat du Botswana ; vous avez fait d'immenses sacrifices pour ça et votre famille, à Bobonong, en a fait aussi. Vous vouliez devenir quelqu'un, et vous y êtes parvenue.

Elle s'arrêta. Mma Makutsi avait cessé de tourner les pages de son carnet et reposé celui-ci sur son bureau. Elle se tenait à présent immobile.

— Maintenant, les choses ont bien évolué pour vous, poursuivit Mma Ramotswe. Vous avez une maison. Vous avez un fiancé. Vous aurez de l'argent quand vous l'aurez épousé. Mais n'oubliez pas qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas encore tout ce dont vous disposez aujourd'hui. Ne l'oubliez pas.

— Je ne vois vraiment pas le rapport ! lâcha Mma Makutsi. Je n'ai fait que mettre le doigt sur une évidence, Mma : l'affaire de ce garçon ne va pas marcher parce qu'il n'est pas à la hauteur. N'importe qui peut se rendre compte qu'il n'est pas à la hauteur.

— Non ! protesta Mma Ramotswe avec fermeté. Vous ne pouvez pas dire qu'il n'est pas à la hauteur. Vous ne pouvez pas dire cela.

— Si, je peux ! rétorqua l'assistante. Je peux le dire, parce que c'est la vérité, Mma. Votre problème, c'est...

Elle s'interrompit, un peu hésitante.

— Votre problème, reprit-elle, c'est que vous êtes trop gentille. Vous passez tout à ces deux garçons parce que vous êtes trop gentille. Eh bien, moi, je suis réaliste. Je vois les choses telles qu'elles sont.

— Ah bon... murmura Mma Ramotswe.

Elle garda un moment le silence, puis répéta :

— Ah bon...

— Oui, enchaîna Mma Makutsi. Et d'ailleurs, Mma, je vais démissionner. Je ne suis pas obligée de travailler ici et j'ai décidé que le moment était venu de m'en aller. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. J'espère que vous trouverez mon système de classement facile d'utilisation. Quand je ne serai plus là, vous pourrez constater que chaque chose est bien à sa place.

Sur ces paroles, elle se leva et se dirigea vers la porte. Puis elle s'arrêta, revint vers son bureau, ouvrit un tiroir et commença à en inspecter le contenu. Mma Ramotswe s'aperçut qu'elle portait des chaussures neuves en daim bordeaux, dont le bout s'ornait d'une boucle. Ce n'étaient pas les chaussures d'une personne modeste, songea-t-elle. C'étaient... Elle réfléchit un instant, cherchant une

dénomination adéquate, qui ne tarda pas à lui sauter à l'esprit :
c'étaient des chaussures de démission.

CHAPITRE VI

Allez bien ; demeurez bien

Mr. J.L.B. Matekoni avait déjà connu des crises. En général, elles concernaient des problèmes mécaniques : des clients affolés, désespérés parce que la voiture dont ils avaient besoin pour telle ou telle occasion importante n'était pas prête, des pièces qui n'arrivaient pas, d'autres qui finissaient par arriver, mais n'étaient pas les bonnes... Il existait mille et un motifs susceptibles de provoquer des crises au garage. Toutefois, Mr. J.L.B. Matekoni s'était rendu compte que, dans tous les cas, la réaction à adopter était la même : s'asseoir et étudier la situation. Non seulement cela aidait à découvrir de possibles solutions au problème, mais cela donnait aussi l'occasion de se rappeler que les choses ne se présentaient pas sous un jour aussi mauvais qu'il y paraissait. Ce n'était qu'une question de perspective. S'arrêter quelques minutes et regarder le ciel – non pas un point particulier de celui-ci, mais le ciel en général –, regarder le ciel vaste, éblouissant et vide du Botswana remettait les choses à leur juste place. Bien sûr, il n'était pas possible de déterminer ce qu'il y avait dans ce ciel, du moins durant la journée, mais la nuit, il se révélait à nous comme un océan infini d'étoiles : devant cette immensité, nos problèmes, même les plus ennuyeux, devenaient peu de chose. Malheureusement, nous n'avons pas l'habitude de le regarder de cette façon-là, pensait Mr. J.L.B. Matekoni, de sorte que nous nous imaginons qu'un blocage dans l'alimentation en carburant est un désastre.

Il n'avait pas souhaité voir Charlie présenter sa démission, mais quand l'apprenti lui avait demandé la possibilité d'utiliser la Mercedes-Benz comme taxi, il avait pris soin de résister à la tentation de lui opposer un refus sans appel. Cela aurait certes résolu le problème à court terme. L'apprenti se serait vu freiné dans son projet immédiat, mais cela n'aurait pas porté atteinte à son espoir de lancer un service de taxi. Aussi Mr. J.L.B. Matekoni avait-il accepté et vu le visage de Charlie s'illuminer. Il éprouvait pourtant quelques réserves quant à la faisabilité du projet : on ne réalisait guère de profits en tant que chauffeur de taxi, à moins de prendre trop cher la course – ce que faisaient certains – ou de rouler trop vite – ce qu'ils faisaient tous.

Charlie possédait son permis de conduire, mais Mr. J.L.B. Matekoni avait très peu confiance en ses compétences dans ce domaine. Un jour qu'ils étaient partis ensemble chercher des pièces détachées et qu'il s'était laissé convaincre de donner le volant à Charlie, il l'avait vite contraint à arrêter le camion pour passer lui-même sur le siège conducteur.

— Nous ne sommes pas pressés, lui avait-il fait remarquer. Ces pièces ne vont pas se sauver. Et puis, il n'y a aucune jeune fille à impressionner ici.

L'apprenti s'était assis sur le siège passager sans rien dire, boudeur.

— Je suis désolé de devoir faire ça, avait commenté Mr. J.L.B. Matekoni, mais c'est mon rôle. Je suis là pour te guider. Un maître de stage est fait pour ça.

Cette conversation lui revenait à présent à l'esprit. S'il avait été vraiment consciencieux, il aurait mis Charlie en garde contre la folie de ne pas mener son apprentissage à terme. Il lui aurait énuméré les risques que comportait le démarrage d'une activité indépendante. Il lui aurait exposé les problèmes de trésorerie et la difficulté de trouver des crédits. Ensuite, il lui aurait parlé des mauvais payeurs, auxquels tout chauffeur de taxi avait affaire à un moment ou à un autre, à ces clients qui descendaient de voiture sans payer ou qui, à la fin d'une course, avouaient ne pas avoir assez d'argent et demandaient si cinq pula pouvaient suffire.

Pourtant, il n'avait rien fait de tout cela, songea-t-il. Il n'avait rien dit du tout. Après tout, ce manquement et le départ de Charlie n'étaient pas la fin du monde. Si l'affaire de taxi ne marchait pas, Charlie pourrait toujours revenir, comme il l'avait déjà fait. C'était à l'époque où il était parti avec la femme mariée, pour revenir plus tard, un peu piteux, parce que son aventure, comme on pouvait s'y attendre, était parvenue à son terme. Cela montrait bien comment fonctionnaient les jeunes gens, pensa Mr. J.L.B. Matekoni. Ils se remettaient très vite.

Le départ de Mma Makutsi, en revanche, semblait plus grave. La secrétaire avait démissionné peu avant l'heure du thé et, quand Mr. Polopetsi et lui-même avaient pénétré dans le bureau, munis de leur tasse, certains de trouver le thé déjà prêt, ils avaient découvert Mma Ramotswe assise à son bureau, le visage entre les mains, et Mma Makutsi occupée à glisser tout le contenu d'un tiroir dans un grand sac en plastique. Mma Makutsi avait levé la tête en les voyant entrer.

— Je n'ai pas préparé le thé, annonça-t-elle. Il va falloir que vous mettiez vous-mêmes la bouilloire en marche.

Mr. Polopetsi jeta un coup d'œil à Mr. J.L.B. Matekoni. Mma Makutsi lui faisait un peu peur et il s'inquiétait de ses changements d'humeur.

— C'est une personne versatile, avait-il expliqué un jour à sa femme. Très intelligente, mais versatile. À un moment, elle est comme ci, et juste après, elle est comme ça. Il faut faire très attention avec elle.

Mr. J.L.B. Matekoni se tourna vers Mma Ramotswe, qui, relevant la tête, se contenta de désigner la bouilloire du menton.

Mma Makutsi continuait à s'activer à vider le tiroir.

— Si je n'ai pas mis la bouilloire en marche, c'est parce que j'ai démissionné.

Mr. Polopetsi sursauta.

— Vous arrêtez de préparer le thé ?

— J'arrête tout, rétorqua Mma Makutsi. J'imagine que vous allez faire davantage de travail d'investigation, Rra, maintenant que je m'en vais. J'espère que Mr. J.L.B. Matekoni pourra alléger un peu votre charge au garage.

L'effet de cette remarque sur Mr. Polopetsi fut immédiat. S'il avait souhaité dissimuler le plaisir que lui procurait l'idée de remplacer Mma Makutsi à son poste, ce désir était annihilé par sa joie immense et évidente d'exercer le métier de détective. Et Mma Makutsi, sensible à sa réaction, décida d'enfoncer le clou.

— D'ailleurs, suggéra-t-elle en refermant violemment le tiroir, pourquoi ne prendriez-vous pas mon bureau tout de suite ? Là, essayez la chaise ! Regardez. Elle est parfaite pour les gens petits comme vous, Rra.

Mr. Polopetsi posa sa tasse sur le bureau de Mma Makutsi et s'avança pour observer le siège.

— Ce sera parfait, en effet, acquiesça-t-il. Je peux la régler. On dirait qu'elle a besoin d'un peu d'huile, mais nous n'en manquons pas au garage, n'est-ce pas, Mr. J.L.B. Matekoni ?

Ces derniers mots étaient censés être drôles, aussi Mr. J.L.B. Matekoni se força-t-il à esquisser un sourire. Puis le garagiste regarda de nouveau Mma Ramotswe, qui couvrait à présent son assistante d'un regard noir. Il sembla à Mr. J.L.B. Matekoni qu'agir avec tact consistait à quitter le bureau, aussi lança-t-il à Mr. Polopetsi :

— Je pense qu'il vaut mieux revenir prendre le thé plus tard, Rra. Ces dames sont occupées.

— Mais Mma Makutsi... commença Mr. Polopetsi.

Un regard de Mr. J.L.B. Matekoni le réduisit au silence. Déjà, ce dernier se dirigeait vers la porte. Reprenant sa tasse, Mr. Polopetsi lui emboîta le pas et tous deux regagnèrent le garage.

Mma Ramotswe attendit que la porte de l'agence se referme.

— Je suis désolée, déclara-t-elle alors. Je suis désolée si je vous ai offensée, Mma Makutsi. Vous savez que j'ai beaucoup de respect pour vous. Vous le savez, n'est-ce pas ? Jamais je ne vous ferais de la peine

délibérément. Je suis sincère.

Mma Makutsi saisit son sac en plastique, se redressa et hésita quelques instants avant de parler. On eût dit qu'elle cherchait les mots justes.

— Je le sais, Mma, dit-elle avec lenteur. Je le sais très bien. Et c'est moi qui vous ai fait de la peine. Mais j'ai pris ma décision. J'ai décidé que j'en avais assez d'être le numéro deux. J'ai toujours été le numéro deux, pendant toute ma vie. J'ai toujours été l'assistante. Désormais, je veux être mon propre patron... Ce n'est pas que vous soyez un mauvais employeur, ajouta-t-elle après un temps d'arrêt. Vous êtes un excellent employeur. Vous êtes très gentille. Vous ne me dites pas sans cesse ce que je dois faire. Mais je veux pouvoir parler comme j'en ai envie. Je n'ai jamais pu le faire, jamais. Toute ma vie, depuis l'époque de Bobonong jusqu'à maintenant, j'ai été celle qui devait surveiller ses paroles et faire attention. J'en ai assez. Pouvez-vous le comprendre, Mma ?

Mma Ramotswe acquiesça.

— Je le vois bien. Vous êtes une femme très intelligente. Il y a d'ailleurs un document qui le prouve.

Du doigt, elle désigna le diplôme encadré, au-dessus du bureau de Mma Makutsi, avec les mots *quatre-vingt-dix-sept sur cent* clairement discernables, même de loin.

— N'oubliez pas de le prendre, Mma, ajouta-t-elle.

Mma Makutsi leva les yeux vers le cadre.

— Vous n'auriez eu aucune difficulté à obtenir le même, Mma, affirma-t-elle.

— Peut-être, mais toujours est-il que je ne l'ai pas eu. Vous, si.

Le silence plana un long moment.

— Vous voulez que je reste ? interrogea Mma Makutsi d'une voix où perçait l'incertitude.

Mma Ramotswe ouvrit les mains en un geste fataliste.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée pour vous, Mma, répondit-elle. Vous avez besoin de changement. Je serais ravie que vous restiez, mais je pense que vous avez pris votre décision, n'est-ce pas, et que vous avez besoin de changement.

— Peut-être...

— Mais vous reviendrez me voir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! s'exclama Mma Makutsi. Et vous, vous viendrez à mon mariage, hein ? Avec Mr. J.L.B. Matekoni ? Je vous réserverai une place au premier rang, Mma Ramotswe. À côté des tantes.

Il n'y avait plus rien d'autre à accomplir que de décrocher le diplôme encadré. Une fois cela fait, il resta un carré blanc à la place qu'il avait occupée, et les deux femmes le remarquèrent. Mma Makutsi était depuis si longtemps à l'agence ! Elle avait été là dès le départ, en

fait, dès l'humble époque du premier bureau, quand les poules entraient sans y avoir été invitées et picoraient le sol autour des meubles.

Elle prit congé poliment, avec les formules de rigueur, conformes aux coutumes traditionnelles du Botswana. *Tsamayo sentlê*, allez bien. Ce à quoi il convenait de répondre : *Sala sentlê*, demeurez bien. Ce n'étaient que des mots, bien sûr, mais, prononcés avec conviction comme en cet instant, ils acquéraient une force particulière. Mma Ramotswe s'était aperçue que Mma Makutsi regrettait sa décision et qu'elle n'avait plus envie de partir. Il eût été facile pour elle de mettre un terme à la scène : il lui eût suffi de suggérer que, pendant que Mma Makutsi raccrocherait le diplôme à sa place, elle-même, Mma Ramotswe, commencerait à préparer le thé. Mais, étrangement, il semblait qu'il était trop tard pour cela. À certains moments de la vie, l'on comprenait – et c'était à l'évidence le cas de Mma Makutsi – qu'il importait de passer à une autre étape. Lorsque cela se produisait, il ne fallait pas que l'on nous retienne. Aussi laissa-t-elle Mma Makutsi s'en aller, sans rien faire pour l'arrêter, et attendit-elle dix bonnes minutes avant de s'autoriser à pleurer. Elle pleura la perte d'une amie et collègue, mais aussi toutes les autres pertes subies au cours de son existence et dont, contre toute attente, elle se souvenait à présent, car cela affluait à sa mémoire : son père, ce grand homme, Obed Ramotswe, aujourd'hui disparu ; l'enfant qu'elle n'avait connu que durant une très brève, une très précieuse période ; Seretse Khama, qui avait été un père pour le pays entier, dont il avait fait l'un des meilleurs lieux de la terre ; et son enfance... Elle désirait soudain que tout cela revienne, comme cela nous arrive parfois, quand nous nous laissons aller à l'irrationnalité et au regret. Nous voudrions que tout revienne.

CHAPITRE VII

Comment devient-on séduisant ?

Si je suis capable de réparer une voiture, se répétait Mr. J.L.B. Matekoni, je dois bien réussir à faire quelque chose d'aussi simple que découvrir si un homme trompe sa femme. Et pourtant, tandis qu'il s'apprêtait à entamer son enquête, il se demandait si les choses se révéleraient aussi faciles qu'il se l'était imaginé. Certes, il aurait pu prendre conseil auprès de Mma Ramotswe, mais celle-ci était préoccupée par les conséquences du départ de Mma Makutsi et il répugnait à alourdir ses soucis. Du côté du garage, Charlie devait encore assurer une semaine de présence en guise de préavis – on lui avait épargné une durée plus longue, bien que l'on eût été autorisé à exiger de lui tout un mois de travail. Par chance, c'était une période assez calme – celle des vacances scolaires, où les gens trouvaient généralement moins de défauts à leur véhicule et où l'on reportait les révisions de routine à plus tard. Il serait donc aisé pour Mr. J.L.B. Matekoni de se ménager chaque jour quelques heures de liberté au besoin. Le plus jeune des apprentis se révélait un peu plus fiable que Charlie et apte à assurer de nombreuses opérations classiques. Quant à Mr. Polopetsi, il possédait un don inné pour la mécanique. Bien sûr, il avait certaines vues sur le poste de Mma Makutsi, mais Mr. J.L.B. Matekoni doutait que ses ambitions pussent être satisfaites. Mma Makutsi accomplissait beaucoup de dactylographie et de classement et il ne voyait pas Mr. Polopetsi s'atteler à ce genre de tâches.

Mr. Polopetsi voulait sortir, aller sur le terrain, examiner les indices, et ce qu'avait dit Mma Ramotswe sur ses talents dans ce domaine suggérait qu'elle ne serait peut-être pas disposée à lui confier des missions de ce type.

C'était bien joli d'avoir confiance en soi, mais lorsqu'on montait les marches de l'escalier extérieur de l'*Hôtel Président* pour aller rencontrer une cliente et avoir avec elle le premier véritable entretien, l'on ressentait tout de même une certaine appréhension. Cela ressemblait un peu à l'impression que l'on avait la première fois que, jeune apprenti, l'on démontait pièce par pièce un moteur, qu'on le décalaminait et que l'on remplaçait les parties du piston. Les pièces retrouveraient-elles leur juste place ? L'ensemble fonctionnerait-il ? Il

se retourna pour regarder le terre-plein qui s'étendait au pied du bâtiment. Toutes sortes de petits vendeurs y avaient installé leur étal, qui n'était souvent rien d'autre qu'une boîte en carton retournée ou un court tapis posé à même le sol de ciment, et ils proposaient leur marchandise aux passants : des peignes, des préparations capillaires, des babioles, de petites sculptures pour touristes. Dans un coin de la place, plusieurs personnes étaient agglutinées autour d'un vendeur de remèdes traditionnels ; chacun écoutait avec attention l'herboriste nouveau vanter les mérites des écorces et des racines disposées devant lui. Cet homme-là sait de quoi il parle, songea Mr. J.L.B. Matekoni. Lui, au moins, fait ce qu'il a toujours fait, et il le fait bien, contrairement à ces gens qui décrètent tout à coup, au beau milieu de leur vie, qu'ils vont devenir détectives privés...

Il atteignit le haut de l'escalier et s'engagea sous la voûte fraîche de la véranda de l'hôtel. Là, il regarda autour de lui : seules quelques tables étaient occupées et il repéra très vite Mma Botumile, installée à l'extrémité, une tasse de café devant elle. Il s'immobilisa et prit une grande inspiration. À cet instant, la femme leva les yeux, l'aperçut et lui fit signe de venir s'asseoir près d'elle.

— Je vous ai attendu, Rra, déclara-t-elle en regardant l'heure à son poignet. Vous aviez dit...

Mr. J.L.B. Matekoni consulta sa propre montre. Il avait mis un point d'honneur à arriver à l'heure et ne s'attendait pas à être critiqué pour un retard. Elle avait dit onze heures, non ? Il sentit la morsure du doute.

— Dix heures quarante-cinq, assura-t-elle. Vous aviez dit dix heures quarante-cinq.

— Je pensais avoir fixé onze heures, répondit-il, mal à l'aise. Je suis désolé, Mma, je croyais...

Elle l'arrêta d'un geste négligent.

— Cela n'a pas d'importance, conclut-elle. Où est Mma Ramotswe ?

— À l'agence, répondit-il. Elle m'a désigné pour traiter votre affaire.

Mma Botumile, qui, un instant plus tôt, levait sa tasse pour la porter à ses lèvres, la reposa avec brutalité. Une légère éclaboussure de café se répandit sur la table.

— Pourquoi ne s'en charge-t-elle pas personnellement ? interrogea-t-elle d'un ton tranchant. Je ne suis pas assez importante pour elle, c'est ça ? Eh bien, il y a d'autres détectives, je vous signale...

— Non, objecta Mr. J.L.B. Matekoni avec courtoisie. L'Agence N° 1 des Dames Détectives est la seule agence de détectives. Il n'en existe pas d'autre à ma connaissance.

Mma Botumile digéra l'information. Elle leva les yeux vers

Mr. J.L.B. Matekoni, puis les rabaissa.

— Je croyais que vous étiez mécanicien, lança-t-elle.

— Je le suis, acquiesça-t-il. Mais je mène aussi des enquêtes.

Il s'interrompit pour réfléchir un instant.

— Il est très utile d'avoir un métier ordinaire à côté de son travail de détective, assura-t-il.

Il ignorait totalement pourquoi il devait en être ainsi, mais il lui semblait que c'était là une chose raisonnable à affirmer.

Mma Botumile souleva de nouveau sa tasse de café.

— Vous connaissez mon mari ? interrogea-t-elle.

Mr. J.L.B. Matekoni secoua la tête.

— Vous devez me parler de lui. C'est pour cela que je voulais vous rencontrer aujourd'hui. J'ai besoin d'en savoir un peu plus sur lui si je veux découvrir ce qui se passe.

Une serveuse s'approcha de la table et adressa un regard interrogateur à Mr. J.L.B. Matekoni. Ce dernier n'avait pas réfléchi à ce qu'il prendrait, mais il lui sembla que, par une matinée comme celle-ci, où il commençait à faire chaud, un thé serait parfait. Il s'appêtait à passer commande lorsque Mma Botumile renvoya la serveuse.

— Nous n'avons besoin de rien, affirma-t-elle avec un geste impatient.

Avec un intense étonnement, Mr. J.L.B. Matekoni regarda la jeune femme s'éloigner.

— J'aurais bien... commença-t-il.

— Pas le temps, coupa Mma Botumile. Nous travaillons, je vous rappelle. Je vous paie pour le temps que vous passez avec moi, j'imagine. Deux cents pula de l'heure, c'est ça ?

Mr. J.L.B. Matekoni ne sut que répondre. Il y aurait des honoraires, bien sûr, mais il n'avait pas songé à leur montant. Il était habitué à facturer les travaux du garage et il se dit que chaque affaire devait avoir son équivalent mécanique. Faire toute la vérité sur un mari infidèle devait correspondre, peut-être, à une révision complète de véhicule, avec vidange et graissage. Une enquête plus complexe pouvait coûter le prix d'un remplacement de la chaîne d'allumage. Il n'avait encore rien fixé avec précision, mais il était clair qu'il ne facturerait pas deux cents pula de l'heure pour bavarder sous la véranda de l'*Hôtel Président*.

Mr. J.L.B. Matekoni était un homme tolérant, peu enclin à l'animosité, mais tandis qu'il considérait Mma Botumile, il s'aperçut que cette femme lui inspirait une antipathie de plus en plus nette. Il savait aussi que cela présentait un danger : en tant que professionnel, il devait faire abstraction de ses sentiments personnels. Mma Ramotswe lui avait parlé de ce problème par le passé et il l'avait

approuvée. On ne devait pas laisser les émotions influencer le jugement. C'était exactement la même chose avec les voitures, d'ailleurs : l'émotion ne devait pas interférer dans les décisions quant à l'avenir d'un véhicule, quels que fussent les liens existant entre ce dernier et son propriétaire. Mais alors, il y avait la petite fourgonnette blanche de Mma Ramotswe ; s'il existait un cas pour lequel on ne devait à aucun prix laisser l'émotion voiler la vision que l'on avait d'un véhicule, c'était bien celui-là. Mr. J.L.B. Matekoni avait soigné et cajolé cette fourgonnette alors que le bon sens suggérait qu'il serait prudent de la remplacer par quelque chose de plus moderne, car Mma Ramotswe n'avait rien voulu entendre.

— Je ne me vois pas dans une autre voiture, avait-elle affirmé. Je suis faite pour conduire cette petite fourgonnette blanche. Et c'est elle que je veux.

Il baissa les yeux. Mma Botumile le fixait et il se sentait mal à l'aise.

— Il faut que vous me parliez de votre mari, reprit-il. Je dois savoir quel genre de choses il aime faire.

Mma Botumile s'adossa à son siège.

— Mon mari n'a pas une personnalité très forte, répondit-elle. Il fait partie de ces hommes qui ne savent pas vraiment ce qu'ils veulent. Moi, je le sais, bien sûr, mais lui, non.

Elle dévisagea Mr. J.L.B. Matekoni, attendant peut-être de l'entendre remettre ces paroles en cause. Ne voyant rien venir, elle poursuivit :

— Nous sommes mariés depuis vingt ans, ce qui fait beaucoup. Nous nous sommes rencontrés quand nous étions tous les deux étudiants à l'université du Botswana. Je suis licenciée en communication, voyez-vous. Lui, il travaille comme comptable pour une compagnie minière.

« Nous nous sommes fait construire une maison près du *Grand Hôtel du Palmier*, à Gaborone Ouest. Elle est magnifique, vous l'avez peut-être aperçue de la route, Rra. Elle a une très grande grille d'entrée – le genre de grille qui convient à une maison comme celle-là, en fait. Vous connaissez l'endroit ?

Mr. J.L.B. Matekoni hocha la tête ; il s'était souvent demandé qui pouvait désirer une grille aussi monumentale. À présent, il savait.

Il attendit, espérant que sa cliente poursuivrait, mais elle garda le silence, se contentant de l'observer par-dessus le bord de sa tasse.

— Et ce mariage a-t-il été heureux ? finit-il par interroger.

La question avait franchi ses lèvres sous cette forme sans qu'il eût à y réfléchir. D'où lui venait-elle ? Soudain, il se souvint : bien des années plus tôt, il s'était retrouvé au palais de justice de Lobatse, où il attendait pour témoigner au sujet d'un accident de la route, et il s'était

glissé dans l'une des salles d'audience en vue de suivre un procès. Il se souvenait de l'avocat de la défense, debout derrière sa table, face à une femme installée dans le box des témoins, en larmes. L'avocat avait pris la parole pour demander : « Et ce mariage a-t-il été heureux ? » Les pleurs de la dame avaient alors redoublé. Quelle question ridicule ! s'était dit Mr. J.L.B. Matekoni. Quelle question ridicule à poser à une femme qui sanglote ! Bien sûr que le mariage n'avait pas été heureux ! Toutefois, la question en elle-même avait eu des accents si impressionnants qu'il s'en était souvenu et que, des années plus tard, il avait été capable de la poser exactement dans les mêmes termes.

À l'inverse de la femme témoin, Mma Botumile n'éclata pas en sanglots.

— Bien sûr qu'il a été heureux ! s'exclama-t-elle. Et il l'est toujours. Ou plutôt, il pourrait l'être si mon mari cessait de voir cette femme.

— Lui en avez-vous parlé ? questionna encore Mr. J.L.B. Matekoni. Mma Botumile se fit dédaigneuse.

— Bien sûr que non ! Que voulez-vous que je lui dise ? Je ne sais rien d'elle, je ne sais pas qui c'est. C'est à vous de me le révéler.

Mr. J.L.B. Matekoni réfléchit.

— Mais vous savez qu'il voit quelqu'un, n'est-ce pas ?

— Ça, j'en suis sûre. Nous autres les femmes, nous sentons ces choses-là.

L'intuition, songea Mr. J.L.B. Matekoni. Ce don que les femmes affirmaient posséder, contrairement aux hommes, qui, selon elles, n'en avaient pas, ou très peu. L'intuition. Il s'était souvent demandé comment on pouvait savoir une chose sans en avoir entendu parler, sans l'avoir vue, sans l'avoir sentie, même. Si l'on ne tenait pas la connaissance de ses sens, de quelle façon pouvait-on l'acquérir ? Il eût aimé poser cette question à Mma Botumile, mais il préféra s'en garder. Ce n'était pas le genre de femme, estima-t-il, qui accepterait d'être remise en cause.

— Je vois, déclara-t-il d'un ton léger. Toutefois, pourriez-vous m'expliquer comment font les femmes pour deviner ces choses ? Je suis convaincu qu'elles en sont capables, mais d'où leur vient cette connaissance ?

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Mma Botumile sourit.

— Il est plus facile de parler de ces choses-là de femme à femme, répondit-elle. Mais sachant que Mma Ramotswe est très occupée, j'imagine qu'il va falloir que je vous en fasse part à vous, Rra.

Mr. J.L.B. Matekoni attendit.

Mma Botumile baissa la voix.

— Voyez-vous, les hommes demandent certaines choses à leur

épouse, expliqua-t-elle. Quand ces demandes cessent, c'est un signe qui ne trompe pas. N'importe quelle femme sait cela.

Mr. J.L.B. Matekoni retint son souffle.

Une lueur d'amusement brillait dans l'œil de Mma Botumile.

— Oui, reprit-elle. C'est toujours le signe que le mari a une petite amie.

Mr. J.L.B. Matekoni ne savait plus que dire. Il regarda la table, puis le sol. Quelqu'un avait renversé du sucre par terre, fine ligne de petits grains blancs, et il vit qu'une armée de fourmis, ordonnées avec une précision militaire, était arrivée pour en prendre possession, minuscules porteurs chancelants sous le poids de leurs trophées.

— Donc, enchaîna Mma Botumile, tout en faisant signe à la serveuse de lui apporter l'addition, c'est cela que je vous demande de trouver. Vous allez le suivre et découvrir qui est cette femme. Je ne peux vous être d'aucun secours : c'est d'ailleurs pourquoi j'ai fait appel à vos services. Et c'est pour cela que vous allez être payé deux cents pula de l'heure.

— Non..., murmura Mr. J.L.B. Matekoni.

Il quitta l'*Hôtel Président* plein d'interrogations. Il n'était plus très sûr de souhaiter mener cette enquête. L'entretien qu'il venait d'avoir ne l'avait pas satisfait du tout. Mma Botumile ne lui avait fourni aucune indication sur l'endroit où il pourrait commencer ses investigations, suggérant seulement que Mr. J.L.B. Matekoni prenne son mari en filature un soir, à la sortie du bureau, pour voir où il se rendait.

— Ce qui est certain, c'est qu'il ne rentre pas directement à la maison, avait-elle ajouté. Il prétend qu'il va voir des clients, mais moi, je ne le crois pas. Qu'en pensez-vous ?

Mr. J.L.B. Matekoni avait marmonné une réponse qui pouvait aussi bien être un oui qu'un non. Il avait horreur qu'on le presse de prendre position, mais, songea-t-il, n'était-ce pas précisément ce que l'on attendait de personnes comme les détectives privés, ou les avocats, en l'occurrence ? Les gens payaient ces professionnels pour les avoir de leur côté, ce qui signifiait que ces derniers devaient croire ce qu'on leur disait. Cette conclusion le mit mal à l'aise. Que se passait-il lorsqu'on était engagé par un individu que l'on détestait, ou dont on découvrait qu'il mentait ? Fallait-il faire mine de le croire – ce qui était impossible, estimait Mr. J.L.B. Matekoni – ou pouvait-on lui répondre que l'on refusait catégoriquement de le suivre dans ses malhonnêtetés ?

Une autre pensée traversa Mr. J.L.B. Matekoni tandis qu'il descendait les marches de l'*Hôtel Président*. Il ne connaissait pas le mari de Mma Botumile et ne savait absolument pas à quoi il

ressemblait. Néanmoins, il était persuadé que, lorsqu'il finirait par le rencontrer – à supposer que cela se produise un jour –, il éprouverait de la pitié pour lui et se prendrait peut-être même d'amitié pour cet homme. Si lui-même avait eu pour épouse Mma Botumile, qu'il considérait comme désagréable et autoritaire, ne serait-il pas tenté d'aller chercher le réconfort ailleurs, dans les bras d'une femme chaleureuse et compatissante – quelqu'un qui ressemblerait, en fait, à Mma Ramotswe ? Bien entendu, Mma Ramotswe, pour sa part, ne s'aviserait jamais de regarder un autre homme, Mr. J.L.B. Matekoni le savait.

Il se figea. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que Mma Ramotswe pût s'éprendre d'un autre que lui, mais parmi les infortunés qui se trouvaient délaissés de cette façon par leur femme, beaucoup étaient persuadés qu'une telle chose ne pouvait leur arriver. Et néanmoins... En somme, un grand nombre de gens se berçaient d'illusions...

C'était là une pensée très importune et Mr. J.L.B. Matekoni sentit une bouffée de chaleur le gagner tandis qu'il chancelait devant l'*Hôtel Président*, à penser l'impensable. Il s'imagina rentrant un soir chez lui et découvrant une cravate d'homme, peut-être, posée sur le dossier d'une chaise. Il se vit saisir l'objet, l'examiner, puis le balancer sous les yeux de Mma Ramotswe en demandant : *Comment as-tu pu, Mma Ramotswe ? Comment as-tu pu ?* Alors, elle détournait le regard et expliquait : *Eh bien, Mr. J.L.B. Matekoni, ce n'est pas comme si tu étais un mari très excitant, tu comprends ?*

C'était ridicule. Mma Ramotswe ne dirait pas une chose pareille. Il avait fait de son mieux pour être un bon mari. Il n'était jamais sorti du droit chemin, il aidait à la maison comme un mari moderne devait le faire. En vérité, il avait toujours fait de son mieux pour être quelqu'un de moderne, même quand cela n'était pas particulièrement facile.

Soudain, Mr. J.L.B. Matekoni éprouva une tristesse immense. Un homme pouvait s'efforcer d'être moderne – et y parvenir, dans une certaine mesure –, mais être excitant, en revanche, se révélait très difficile. Désormais, les femmes disposaient de magazines qui leur montraient des hommes séduisants – des messieurs au regard brillant, qui posaient au bras de femmes souriantes, dans des lieux où tout le monde semblait s'amuser énormément. Parfois, ces hommes tenaient des clés de voiture à la main, ou s'appuyaient contre de luxueux véhicules de fabrication allemande, et les femmes riaient à quelque chose que l'homme séduisant avait dit, quelque chose d'excitant. Bien sûr, Mma Ramotswe ne pouvait se laisser abuser par tant de superficialité, et pourtant, il était établi qu'elle lisait ces magazines que lui passait Mma Makutsi. Elle affectait d'en rire, mais si elle les trouvait si ridicules que cela, prendrait-elle la peine de les feuilleter ?

Mr. J.L.B. Matekoni se tenait sur le bord de la place, observant les

étals des vendeurs ambulants, plongé dans ses pensées. Alors, il se posa une question qui, pour simple qu'elle fût, appelait une réponse nettement plus complexe : comment un mari doit-il s'y prendre pour devenir plus excitant ?

CHAPITRE VIII

Une étrange conversation

Ce soir-là, Mr. J.L.B. Matekoni se rendit à l'adresse fournie par Mma Botumile lors de leur entretien sous la véranda de l'*Hôtel Président* ; un entretien sans thé, pour ce qui le concernait, puisque son interlocutrice avait égoïstement chassé la serveuse. C'était un modeste immeuble de bureaux à deux étages, situé dans Kudumatse Drive et flanqué, de part et d'autre, de bâtiments tout aussi banals, l'un abritant un entrepôt et l'autre, un atelier de réparation de ventilateurs électriques. Il gara son camion le long du trottoir d'en face, de façon à bien voir l'entrée principale des bureaux, mais assez loin pour ne pas paraître suspect aux yeux des personnes qui en émergeraient. Ce n'était qu'un homme dans un camion ; le genre d'homme, et le genre de camion, que l'on croisait sans cesse sur les routes de Gaborone et qui ne présentaient aucun caractère exceptionnel. La plupart de ces hommes et de ces camions étaient occupés à aller quelque part, mais, par moments, ils faisaient halte, comme cet homme-là, et attendaient qu'il se passe quelque chose. Cette vision n'avait donc rien d'inhabituel.

Mr. J.L.B. Matekoni consulta sa montre. Il était presque cinq heures, horaire auquel, selon les dires de Mma Botumile, le mari quittait invariablement son bureau. C'était un homme d'habitudes, avait-elle précisé, même si, ces derniers temps, certaines d'entre elles étaient devenues mauvaises. Si Mr. J.L.B. Matekoni se postait devant le bureau, il le verrait sortir et s'engouffrer dans sa grosse voiture rouge, garée sur le côté du bâtiment. Il était inutile de fournir de lui une description détaillée, avait-elle ajouté, puisque son véhicule suffirait à l'identifier.

— Quelle est la marque de la voiture ? avait poliment interrogé Mr. J.L.B. Matekoni.

Lui-même ne se serait jamais risqué à décrire un véhicule par sa seule couleur et il était toujours étonné d'entendre des gens se contenter de ce détail. Il avait remarqué que Mma Makutsi le faisait souvent, et même Mma Ramotswe, qui aurait dû être plus avisée, évoquait parfois les voitures en termes de coloris, sans aucune référence ni au fabricant ni à la puissance du moteur.

Mma Botumile l'avait toisé d'un regard plein de mépris.

— Mais comment voulez-vous que je le sache ? avait-elle répondu. C'est vous, le mécanicien !

Il s'était mordu la lèvre devant l'incivilité de cette réplique. Au Botswana, pays courtois, il n'était pas courant de se trouver confronté à ce genre d'attitude et, lorsque cela arrivait, on en était extrêmement – et désagréablement – surpris. Il s'était senti perdu face à une telle brutalité. D'après son expérience, les comportements désagréables étaient surtout le fait de personnes mal dans leur peau, d'individus qui avaient quelque chose d'obscur à prouver. Mma Botumile était une femme d'affaires, elle avait réussi et n'avait rien à démontrer à quiconque ; aussi n'avait-elle aucune raison de rabaisser Mr. J.L.B. Matekoni, qui était loin de représenter une menace pour elle. Alors pourquoi faire preuve d'une telle muflerie ? Éprouvait-elle une aversion pour les hommes en général, ou pour lui en particulier ? Et si c'était juste envers lui, qu'y avait-il, dans sa personne, qui la heurtait à ce point ?

Il laissa son regard errer sur le côté du bâtiment et s'aperçut que deux grosses voitures rouges stationnaient l'une derrière l'autre. L'espace d'un instant, le désespoir l'envahit : cette histoire avait été une erreur dès le départ. Puis il réfléchit : il y avait fort peu de chances que deux propriétaires de voitures rouges quittent le bâtiment à cinq heures précises. Il ne faisait donc aucun doute que le premier homme à sortir à ce moment-là serait l'époux de Mma Botumile.

Il regarda de nouveau sa montre. Dans une minute, il serait cinq heures ; Rra Botumile pouvait franchir la porte d'entrée à tout moment. Relevant alors les yeux, il vit deux hommes émerger du bâtiment en bavardant. Deux hommes en chemisette blanche et cravate, la veste jetée sur l'épaule, images parfaites de l'employé de bureau à la fin de sa journée de travail. Mr. J.L.B. Matekoni les regarda tourner à l'angle de l'immeuble et s'approcher des véhicules, s'attarder un moment, puis mettre un terme à leur conversation pour s'engouffrer chacun dans une voiture rouge.

Pendant quelques instants, il n'esquissa pas un geste. Il n'avait aucun moyen de savoir lequel de ces deux hommes était le mari de Mma Botumile, ce qui signifiait que, soit il renonçait et rentrait chez lui, soit il prenait une décision rapide et en suivait un au hasard. Il serait assez commode de baisser les bras et d'abandonner l'enquête, mais cela impliquait qu'il faudrait aller voir Mma Ramotswe et lui expliquer qu'il avait échoué dans sa tentative de réaliser ce qui, à ce qu'il savait, représentait la plus simple, la plus élémentaire des procédures de la profession qu'elle exerçait. Il n'avait pas lu les *Principes de l'investigation privée* de Clovis Andersen, bien sûr, et il se demanda si le *vade mecum* cher à Mma Ramotswe fournissait des

instructions sur la conduite à adopter en de telles circonstances. Sans doute Mr. Andersen soulignait-il l'importance de disposer au moins d'une description de la personne qui vous intéressait, ce que, bien entendu, lui-même n'avait pas obtenu.

Mr. J.L.B. Matekoni prit une décision instantanée. Il suivrait la voiture qui quitterait sa place de stationnement la première. Il ne pouvait se fonder sur rien pour déterminer s'il s'agirait ou non de Mr. Botumile, mais il fallait bien choisir et... À moins qu'il ne suive la seconde ? Il y avait quelque chose, dans la seconde, qui paraissait suspect. De toute évidence, partir vite était un signe de confiance et de résolution. Cela indiquait une conscience nette, tandis que le second conducteur, songeant à la dissimulation dont il se rendait coupable et au rendez-vous clandestin qui l'attendait, manifesterait des hésitations liées à une conscience lourde. C'était là une hypothèse qui reposait sur un bien maigre fil conducteur, mais à laquelle Mr. J.L.B. Matekoni se raccrocha, faute de mieux. Cela impressionnerait Clovis Andersen – et Mma Ramotswe –, pensa-t-il : une résolution fondée sur une parfaite compréhension de la psychologie humaine et émanant, de surcroît, d'un simple garagiste !

La décision initiale, prise de façon si confiante et si catégorique, se trouva ainsi inversée et Mr. J.L.B. Matekoni attendit de voir l'une des deux automobiles rouges gagner la route principale et s'éloigner. À cinq heures de l'après-midi, il fallait compter avec une circulation assez dense, car les gens, pressés de rentrer chez eux, se dirigeaient tous vers Gaborone ouest et la route de Lobatse. Ils prenaient le chemin de leur demeure légitime, bien sûr, contrairement au second conducteur, qui semblait hésiter encore. Il avait mis son moteur en marche – il suffisait à un garagiste d'un coup d'œil pour remarquer ces choses-là, même à distance –, mais, pour une raison ou pour une autre, il ne bougeait pas. Mr. J.L.B. Matekoni se demanda pourquoi il attendait ainsi et résolut qu'il s'agissait là d'un indice supplémentaire à l'appui de sa culpabilité. Il attendait que la première voiture rouge se soit suffisamment éloignée, car il ne souhaitait pas être vu partant dans la mauvaise direction. C'était, clairement, ce qui se passait. Une fois de plus, Mr. J.L.B. Matekoni fut étonné de l'aisance avec laquelle les déductions lui venaient. Il en conclut que, dès lors que l'on commençait à réfléchir à un problème comme celui-là, tout se mettait en place avec une surprenante netteté, comme dans ces jeux de logique publiés dans les journaux, où tous les chiffres s'additionnaient et où les lettres manquantes sautaient soudain à l'esprit. Il n'avait jamais tenté de résoudre ces énigmes-là, mais sans doute pourrait-il s'y essayer désormais. Il avait lu quelque part que, si l'on habitait son esprit à fonctionner de cette façon, on le conservait plus longtemps en bon état de marche et l'on repoussait à plus tard le moment où l'on se

retrouverait assis au soleil, comme ces très vieilles personnes qui ne savaient plus très bien quel jour on était et qui se demandaient pourquoi le monde n'était plus aussi simple et limpide qu'autrefois. Toutefois, ces gens-là semblaient souvent heureux, se rappela-t-il, peut-être, précisément, parce qu'ils se souciaient peu du jour que l'on était. Et s'ils ne gardaient pas le moindre souvenir du passé récent, ils n'avaient rien oublié de ce qu'ils avaient connu vingt ans plus tôt ; cela non plus ne semblait pas aussi mauvais que le pensaient les gens. Pour beaucoup d'entre nous, songea Mr. J.L.B. Matekoni, les événements vécus vingt ans plus tôt se révélaient plutôt agréables. C'était à mesure que l'on prenait de l'âge que le monde nous échappait peu à peu – certes, c'était vrai –, mais peut-être, en fin de compte, ne fallait-il pas s'y cramponner...

La deuxième voiture rouge finit par démarrer et s'engagea dans Kudumatse Drive, suivie de Mr. J.L.B. Matekoni, pour prendre ensuite la route qui conduisait à Kanye. Peu à peu, les édifices se firent plus modestes : les bureaux et petits entrepôts cédèrent la place à d'étroites maisons d'habitation. De chaque côté de la route partaient des chemins qui menaient à des résidences nouvellement bâties, des trois-pièces cuisine qui incarnaient des ambitions, des rêves, du travail acharné, sortis de terre à un endroit où, peu de temps auparavant, l'on ne voyait encore que des épineux et des pâturages pour le bétail. Mr. J.L.B. Matekoni aperçut, garée devant l'une d'elles, une voiture qu'il crut reconnaître, un véhicule sur lequel il avait travaillé quelques semaines plus tôt. Celui-ci appartenait à un professeur du collège de Gaborone, un homme dont tout le monde affirmait qu'il serait un jour directeur. Sa femme allait à l'église anglicane le dimanche matin, lui avait raconté Mma Ramotswe, et entonnait tous les hymnes avec vigueur, quoique en chantant faux. « Mais elle y met tout son cœur », avait précisé Mma Ramotswe.

Soudain, la voiture rouge ralentit. Mr. J.L.B. Matekoni avait veillé à se placer trois véhicules derrière elle, afin de passer inaperçu de Mr. Botumile, et il lui fallait à présent prendre une décision : soit il s'arrêtait lui aussi – ce qui ne manquerait pas de paraître suspect –, soit il doublait, ce que les deux voitures qui le précédaient entreprirent de faire. Mr. J.L.B. Matekoni ne les suivit pas. Se rangeant sur le bord de la route, il observa ce qui se passait. La voiture rouge se mit soudain à accélérer et, sans prévenir, fit demi-tour pour repartir en sens inverse. Mr. J.L.B. Matekoni continua à avancer au pas et il put apercevoir, l'espace d'un instant, le visage du conducteur : un simple visage qui fixait la route devant lui, image trop brève pour être retenue ou pour pouvoir juger. Ensuite, il ne vit plus que l'arrière de la voiture rouge qui repartait vers la ville. Il regarda dans son rétroviseur. La route était déserte, aussi entreprit-il d'opérer lui aussi

un demi-tour, débordant un peu de l'espace goudronné, car son camion ne disposait pas d'un fort rayon de braquage.

Heureusement, la circulation était fluide pour revenir vers la ville, de sorte que Mr. J.L.B. Matekoni se retrouva bientôt derrière la voiture de Mr. Botumile. Il ralentit, mais pas trop, car il avait affaire à une proie imprévisible, semblable à un animal sauvage qui, dans le bush, pouvait à tout moment tourner et partir dans une direction inattendue pour échapper à ses prédateurs. Devant lui, les rayons du soleil couchant se reflétaient dans les fenêtres des bâtiments gouvernementaux de Khama Crescent et lui envoyaient des signaux : Rouge, arrête-toi, Mr. J.L.B. Matekoni. Stop. Retourne à ce que tu sais faire.

Mr. Botumile traversa le centre-ville, passa devant l'hôpital Princess Marina et poursuivit sa route jusqu'à l'*Hôtel du Soleil*. Là, il s'arrêta et se gara devant l'établissement. Mr. J.L.B. Matekoni engagea son camion sur le parking et coupa le moteur. Les deux hommes descendirent ensuite de voiture et pénétrèrent dans l'hôtel, Mr. Botumile en tête, seul, pensait-il, et Mr. J.L.B. Matekoni à sa suite, à une distance discrète, le cœur battant la chamade sous l'effet de l'excitation. C'est mieux, songeait-il, infiniment mieux que d'ajuster des plaquettes de freins ou de remplacer des filtres à huile...

— Mr. Gotso ? s'exclama Mma Ramotswe, incrédule. Mr. Charlie Gotso en personne ?

— Oui, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Je l'ai reconnu au premier coup d'œil, bien sûr. Charlie Gotso était assis là et, quand je l'ai vu, j'ai vite tourné les yeux. Pas parce qu'il risquait de savoir qui j'étais... Toi, il t'aurait reconnue, Mma Ramotswe. Tu as déjà discuté avec lui, n'est-ce pas ? Il y a plusieurs années, quand...

— C'était il y a longtemps, le coupa Mma Ramotswe. Et je n'étais qu'une toute petite personne pour lui. Une personne insignifiante. Les hommes comme lui ne se souviennent pas des gens insignifiants.

— Tu n'es pas insignifiante, Mma, s'entendit protester Mr. J.L.B. Matekoni, avant de s'arrêter net : Mma Ramotswe n'était pas insignifiante.

Elle le considéra avec amusement.

— Non, je ne suis pas insignifiante, Rra. Tu as raison. Mais je voulais juste dire que je ne signifie rien pour un tel personnage.

Mr. J.L.B. Matekoni fut prompt à l'approuver.

— Bien sûr, c'est cela que tu as voulu dire. Je connais ce genre d'individus. Ce sont des arrogants...

— Et il est riche, renchérit Mma Ramotswe. Les gens riches oublient souvent qu'ils sont des êtres humains comme nous tous.

Elle s'interrompit, puis reprit :

— Donc, il y avait là Charlie Gotso, en chair et en os ! Et Mr. Botumile s'est dirigé droit vers lui et s'est assis à sa table !

Mr. J.L.B. Matekoni hocha la tête. Mma Ramotswe et lui étaient installés dans la cuisine de leur maison de Zebra Drive. Derrière eux, sur le fourneau, du potiron coupé en morceaux mijotait dans une marmite, emplissant l'atmosphère de la familière odeur crayeuse de sa chair jaune. Dans le four, une épaule d'agneau rôtissait doucement. Cela ferait un bon repas, que l'on servirait dans une demi-heure environ. On avait donc du temps pour parler et Mr. J.L.B. Matekoni pouvait relater à Mma Ramotswe l'enquête qu'il venait de mener.

— Cela se passait dehors, expliqua-t-il. Tu sais, dans le bar de derrière. Là. Et comme il y avait tout de même beaucoup de monde et que presque toutes les tables étaient occupées, j'ai pu m'installer juste à côté d'eux sans que cela paraisse bizarre.

— Tu as fait ce qu'il fallait, approuva Mma Ramotswe.

Clovis Andersen, dans les *Principes de l'investigation privée*, expliquait qu'il pouvait paraître tout aussi bizarre de ménager une distance peu naturelle entre l'objet de son attention et soi-même que de se poster tout près de lui. *Ni trop près ni trop loin*, écrivait-il. *C'est ce que les Anciens appelaient le juste milieu, et ils avaient raison... Comme toujours !* Elle s'était demandé qui étaient ces Anciens dont il parlait : s'agissait-il des mêmes personnes que l'on appelait ainsi au Botswana, ou d'individus totalement différents ? Peu importait, au fond. Ce qui comptait, c'était que Mr. J.L.B. Matekoni, qui n'avait jamais lu les *Principes de l'investigation privée*, ait agi de la façon adéquate sans posséder aucune connaissance en la matière. Ce qui tendait à prouver, décida-t-elle, que la plupart des conseils donnés dans les *Principes de l'investigation privée* ne tenaient que du bon sens commun, menant à des décisions auxquelles on serait de toute façon arrivé sans aide.

Mr. J.L.B. Matekoni accepta le compliment de bonne grâce.

— Merci, Mma. Donc, je me suis assis à une table, si près de Charlie Gotso que je pouvais voir sur son cou une coupure qu'il s'était faite en se rasant, et sa peau malmenée, Mma, comme un petit champ labouré. Et il y avait des éclaboussures de sang sur son col.

Mma Ramotswe fit la grimace.

— Le pauvre !

Mr. J.L.B. Matekoni leva les yeux vers elle, surpris.

— Cet homme-là n'est pas bon, fit-il remarquer.

— Bien sûr ! se corrigea Mma Ramotswe. Mais je ne souhaiterais à personne d'avoir mal quelque part. Toi, si, Mr. J.L.B. Matekoni ?

Il réfléchit, puis secoua la tête. Non, il n'était pas homme à souhaiter malheur à autrui, décida-t-il, même à des gens qui le méritaient. Mma Ramotswe avait indubitablement raison sur ce point, quoiqu'elle eût toujours tendance à se montrer un peu trop généreuse

dans ses jugements.

— Ils ont commencé à discuter, reprit-il, et de mon côté, j'ai fait mine d'être très intéressé par la lecture de la carte que m'avait apportée le garçon.

Il se mit à rire.

— J'ai lu le prix d'une lager Castel, puis la liste de tous les sandwiches proposés. Ensuite, j'ai repris depuis le début.

« Mais tout en lisant, j'écoutais avec le plus d'attention possible ce qu'ils disaient. Ce n'était pas très facile, parce qu'il y avait quelqu'un, à la table voisine, qui riait comme un âne. Mais j'ai quand même entendu certaines choses.

Mma Ramotswe fronça les sourcils.

— Excuse-moi, Mr. J.L.B. Matekoni, dit-elle, mais pourquoi les écoutais-tu ? Où était la femme ?

— Quelle femme ? s'étonna Mr. J.L.B. Matekoni.

— Celle avec laquelle Mr. Botumile a une liaison ! repartit Mma Ramotswe. Cette femme-là.

Mr. J.L.B. Matekoni regarda le plafond. Au départ, il avait cru que Mr. Botumile allait rejoindre une femme. Quand il l'avait vu s'asseoir avec Charlie Gotso, il s'était dit que celle-ci arriverait sans doute par la suite. Qu'elle et lui connaissent Mr. Gotso. Et quand il était devenu clair qu'aucune femme ne se présenterait plus, Mr. J.L.B. Matekoni était captivé par la rencontre qui se déroulait à la table voisine. C'était bien plus passionnant qu'un adultère, avec des implications plus importantes. Il se voyait déjà révéler à Mma Botumile que son mari baignait dans une affaire nettement plus grave que ce dont elle le soupçonnait. Il fréquentait ce personnage considérable qu'était Mr. Charlie Gotso, le moins recommandable des hommes d'affaires de Gaborone, l'individu qui avait recours à l'intimidation et à la peur comme instruments de persuasion. Un homme mauvais, en un mot. Et Mr. J.L.B. Matekoni n'y allait pas par quatre chemins quand il s'agissait d'appeler un chat un chat, qu'il fût question de voitures ou de personnes. Tout comme il existait de mauvaises voitures – des véhicules qui avaient toujours du mal à démarrer ou qui, invariablement, produisaient des bruits inexplicables que l'on ne parvenait pas à faire disparaître –, il existait de mauvaises personnes. Par chance, ces dernières se révélaient assez rares au Botswana, mais il y en avait tout de même, et Mr. Charlie Gotso en faisait indéniablement partie.

— Elle n'a pas donné signe de vie, concéda-t-il. Peut-être qu'il n'avait pas prévu de la voir ce soir. Il sera toujours temps de la découvrir.

— Je vois, acquiesça Mma Ramotswe. D'accord. Mais de quoi parlaient-ils, en fait ?

— D'exploitation minière, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Mr. Botumile expliquait quelque chose à propos de mauvais résultats. Il disait que la carotte avait été mise au jour et que les résultats n'étaient pas bons.

Mma Ramotswe haussa les épaules.

— Il s'agit de prospection, commenta-t-elle. On prospecte en permanence.

— Ensuite, il a dit : le prix des actions va dégringoler dans deux semaines à Johannesburg. Et Mr. Gotso lui a demandé s'il était sûr de ce qu'il avançait. Et il a répondu que oui.

— Et alors ?

— Alors, Mr. Gotso a dit qu'il était très content.

Mma Ramotswe sursauta.

— Très content ? Pourquoi serait-il content d'apprendre une mauvaise nouvelle ?

Mr. J.L.B. Matekoni réfléchit.

— Peut-être parce que c'est quelqu'un de très désagréable, suggéra-t-il. Il se réjouit de la mauvaise fortune d'autrui. Il y a des gens comme ça.

Certes, songea Mma Ramotswe. Il existait des gens comme ça, mais elle ne pensait pas que Charlie Gotso en fît partie. Il était plutôt homme à se ficher éperdument des infortunes d'autrui. Éperdument. La seule chose qui pût lui faire plaisir, c'était ce qui servait ses intérêts, ce qui lui permettait de s'enrichir, et cela soulevait donc une question très difficile : pourquoi l'échec de prospecteurs à découvrir du minerai apparaissait-il comme une bonne nouvelle pour un homme mauvais ?

Ils mirent fin à leur conversation sur cette note. Mr. J.L.B. Matekoni n'avait plus rien à raconter, et le potiron et l'agneau, à en juger par le fumet qui s'échappait de la marmite et du four, étaient prêts, ou presque. C'était l'heure de dîner.

CHAPITRE IX

Des chaussures averties

Le lendemain matin, Mma Makutsi s'éveilla plus tôt qu'à son habitude. Il avait fait froid cette nuit-là et la chambre, dépourvue de chauffage en dehors d'un petit radiateur électrique à une résistance – resté éteint –, était encore fraîche. Une fois le soleil vraiment levé, la lumière pénétrerait à flots et chaufferait la pièce, mais cela ne se produirait pas avant vingt minutes au moins. Elle consulta sa montre. Si elle se levait tout de suite, elle disposerait d'un petit quart d'heure avant d'aller prendre le minibus qui la menait au travail. Elle pourrait employer ce temps à faire quelque chose de constructif, de la couture, par exemple, avec la nouvelle machine offerte par Phuti Radiphuti. Elle avait commencé à se confectionner une robe et tous les pans de tissu étaient déjà coupés et épinglés ensemble, prêts à être assemblés. Elle n'avait plus besoin que de temps. Elle pourrait s'y atteler quinze minutes ce matin, puis, en rentrant du travail, y consacrer deux heures supplémentaires, ce qui suffirait sans doute à tout terminer.

Cependant, elle n'irait pas au travail ce jour-là, et maintenant que la mémoire lui revenait, elle ouvrait des yeux ronds, étonnée de cette liberté qui l'attendait. Je n'ai pas besoin de me lever, se dit-elle. Je peux rester au lit. Elle referma les yeux et nicha sa tête dans l'oreiller, mais elle ne parvint pas à garder les paupières closes et à se rendormir. Elle était bien réveillée. Par une froide matinée comme celle-ci, quelques minutes de sommeil en plus, arrachées au refus de se soumettre à l'appel du réveil, eussent été irrésistibles. Or, tel n'était pas le cas ; car, c'est un fait, dès lors que nous tenons quelque chose, nous n'en avons plus envie. Elle se redressa dans le lit, frissonna, puis voulut poser les pieds sur le sol de ciment. La maison était certes équipée de l'eau courante et de l'électricité, mais dans les villages et à la campagne on avait encore, ici et là, des sols qui ne vous glaçaient pas les pieds comme cela. Des sols faits de bouse de vache, une bouse à l'odeur très douce, tassée et mélangée à de la boue pour constituer une surface qui se révélait fraîche quand il faisait chaud et tiède au toucher par temps froid. Malgré tout le confort des bâtiments modernes, il restait certaines choses, des choses traditionnelles, que l'on ne parviendrait jamais à surpasser.

Penser aux choses traditionnelles lui rappela Mma Ramotswe et, avec une pointe de regret, elle prit conscience qu'elle ne la verrait pas ce jour-là. Un jour – un jour de semaine, qui plus est – sans Mma Ramotswe... Cela semblait bizarre, voire inquiétant, comme ces moments où l'on a l'impression qu'un événement très sombre va se produire. Elle chassa cette idée. Elle avait démissionné, elle irait de l'avant. L'on s'exprimait ainsi, de nos jours : on allait de l'avant. Eh bien, c'était ce qu'elle avait fait, et de toute évidence on ne regardait pas en arrière quand on allait de l'avant. Elle ne se retournerait donc pas sur son ancienne vie d'assistante détective. Elle regarderait devant elle, envisagerait sa nouvelle existence en tant que Mrs. Phuti Radiphuti, épouse du propriétaire du Magasin des Meubles Double Confort, ex-secrétaire.

Il était étrange de prendre le petit déjeuner sans avoir à se presser. Étrange de manger un toast sans regarder la pendule. Étrange, aussi, de ne pas devoir laisser la seconde tasse de thé à moitié pleine parce qu'il ne restait plus de temps. Le petit déjeuner, ce matin-là, lui parut interminable ; il traîna en longueur. Les dernières miettes du toast furent picorées dans l'assiette, le thé avalé jusqu'à la dernière goutte, puis... Puis plus rien. Assise à la table, Mma Makutsi songea à la journée qui l'attendait. Il y avait la robe qu'elle pourrait sans peine terminer dans la matinée, mais curieusement l'envie avait disparu. Confectionner des vêtements était pour elle un plaisir et elle n'aurait plus de tissu, ensuite, pour en commencer un autre. Si elle terminait la robe, elle aurait une tâche de moins à accomplir et la nouvelle machine à coudre devrait retourner dans le placard. Elle pouvait faire le ménage, bien sûr. Il y avait toujours quelque chose à nettoyer dans une maison, quelle que soit la fréquence à laquelle on balayait et l'on récurait. Toutefois, bien qu'elle mît un point d'honneur à tenir son intérieur impeccable, ce n'était pas là une tâche qui lui plaisait et elle avait déjà passé la majeure partie du week-end précédent à tout astiquer.

Elle regarda autour d'elle. La salle à manger, où elle prenait son petit déjeuner, comptait peu de meubles. Il y avait la table à laquelle elle était assise, une table condamnée par Phuti Radiphuti, qui avait promis de la remplacer, mais ne l'avait pas encore fait. Il y avait le petit canapé d'occasion, acheté grâce à une annonce parue dans le journal, et qui s'ornait à présent des coussins de satin offerts par Phuti Radiphuti. Il y avait une table basse, sur laquelle elle avait placé plusieurs photographies encadrées de sa famille de Bobonong. Il y avait aussi le petit tapis rouge, et c'était tout.

Elle songea qu'elle pourrait entreprendre de décorer la pièce. Toutefois, sachant qu'elle se marierait en janvier et s'en irait alors vivre chez Phuti Radiphuti, cela ne présentait guère d'intérêt. Le

propriétaire serait heureux, sans doute, si elle allait acheter de la peinture pour les murs, mais là encore, c'était ridicule. D'ailleurs, à vrai dire, tout ce qu'elle pouvait envisager d'accomplir semblait ridicule.

À peine fut-elle parvenue à cette conclusion qu'elle constata à quel point elle était absurde. Bien sûr qu'il y avait un intérêt à faire des choses ! Mma Makutsi n'était pas femme à perdre son temps. Il fallait voir la démission comme un défi et entreprendre des activités nouvelles. Oui, elle en tirerait parti et se lancerait dans un projet neuf, excitant. Elle allait... Elle réfléchit. Il devait bien y avoir quelque chose. Elle pouvait chercher un nouveau travail, peut-être. Elle avait lu qu'une agence de recrutement venait d'ouvrir en ville, spécialisée, était-il stipulé, dans le placement de secrétaires de haut niveau. « Cette agence ne s'adresse pas à tout le monde, indiquait l'annonce. Nous ne recrutons que la fine fleur des secrétaires. Nous nous adressons à celles qui veulent aller plus loin... toujours plus loin. »

En lisant cette annonce dans le *Botswana Daily News*, Mma Makutsi avait été frappée par la formulation. Elle aimait les mots *aller plus loin*, qui évoquaient un voyage. Et la vie, pensait-elle, c'était cela : un voyage. Dans son cas, il avait débuté à Bobonong et s'était d'abord fait en bus, jusqu'à Gaborone. Puis il était devenu métaphorique : ce n'en était plus un véritable, mais cela en restait un tout de même. Il y avait eu le voyage jusqu'à l'examen final de l'Institut de secrétariat du Botswana, avec les bornes qui ponctuaient le chemin : 68 sur 100 au premier examen, 74 au deuxième, puis 85, pour finir, au terme d'une envolée à peine crédible, avec le 97 et la gloire qui l'avait accompagné. Oui, il s'était bien agi d'un voyage.

Ensuite était venue la quête du premier emploi : un voyage fait d'impasses désespérantes et de mauvais tournants, lorsqu'elle avait découvert que, dans le recrutement des secrétaires, une forme cruelle de discrimination était à l'œuvre. Elle avait subi entretien après entretien, vêtue de la seule robe correcte qu'elle possédait, pour découvrir, à chaque fois, que les employeurs ne portaient pas le moindre intérêt à ses résultats de l'Institut. Tout ce que l'on demandait aux candidates, c'était d'avoir réussi l'examen et obtenu le diplôme. Rien d'autre. La note qui figurait sur ce dernier ne comptait pas, semblait-il. Ce qui importait, c'était de présenter bien, et Mma Makutsi était assez réaliste pour savoir que tel n'était pas son cas. Elle avait ces grosses lunettes rondes, elle avait cette peau difficile, elle avait ces vêtements qui en disaient long sur les difficultés de son existence. Non, elle ne présentait pas bien.

Cependant, voilà qu'apparaissait une agence où l'on entendait récompenser le travail et la persévérance. Et cette récompense viendrait, c'était certain, sous la forme d'un emploi stimulant et

captivant, dans une grande compagnie, imaginait-elle, avec un bureau climatisé et un restaurant d'entreprise baigné de lumière. Elle évoluerait parmi des gens extrêmement motivés et vêtus avec goût. Elle vivrait dans un univers de mémos, d'objectifs et d'ateliers de travail, à mille lieues de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, de ses vieux classeurs de rangement et de ses deux théières.

Sa résolution prise, elle sentit l'optimisme la gagner. Elle se leva et fit la vaisselle du petit déjeuner. Deux heures plus tard, après avoir réalisé des progrès substantiels dans la confection de sa robe, elle rangea la machine à coudre, ferma la maison et se dirigea vers la ville. La journée était assez fraîche, mais le soleil brillait malgré tout. Un temps idéal, estima-t-elle, pour marcher dans la rue et réfléchir. Les doutes du début de matinée s'étaient envolés et semblaient à présent futiles et dénués de fondement. Mma Ramotswe allait lui manquer, tout comme n'importe quelle amie, mais penser, comme elle l'avait fait, que la vie serait vide sans elle paraissait absurde. Elle aurait des dizaines de nouveaux collègues dès qu'elle aurait débuté dans son emploi et, sans se montrer déloyale envers Mma Ramotswe, elle s'autorisait à penser que beaucoup d'entre eux se révéleraient sans doute plus excitants que son ancienne patronne. C'était bien beau d'être de constitution traditionnelle, de croire aux vieilles valeurs du Botswana et de boire du thé rouge, mais il y avait un autre monde à explorer, un monde rempli de gens modernes et passionnants, d'individus pleins d'esprit qui faisaient l'opinion et donnaient le ton de la mode. C'était dans ce monde-là qu'elle se qualifierait désormais, même si, bien sûr, elle garderait toujours un petit faible pour Mma Ramotswe et l'Agence N° 1 des Dames Détectives. D'ailleurs, même lorsqu'on était moderne, on pouvait éprouver de l'affection pour Mma Ramotswe, de cette façon qu'avaient les gens modernes de préserver dans leur cœur une place privilégiée pour les vieilles tantes demeurées au village, bien qu'ils n'eussent plus rien de commun avec elles.

Elle avait conservé l'exemplaire du journal où était parue la publicité et elle nota l'adresse de la nouvelle agence. Celle-ci n'était pas très éloignée – une demi-heure de marche, tout au plus – et le trajet passa vite, absorbée qu'elle était dans l'anticipation de l'entretien qui l'attendait.

— 97 sur 100 ? demanderait la dame de l'agence. C'est bien ça ?
Ce n'est pas une faute de frappe ?

— Non, Mma. 97 sur 100.

— Ma foi, c'est impressionnant ! Eh bien, nous avons justement un emploi qui me paraît fait pour vous. C'est un poste d'assez haut niveau, remarquez bien. Mais je vois que vous avez travaillé comme...

— Détective associée. J'étais le numéro deux de l'entreprise.

— Je vois. Bon, je pense que vous êtes la personne que nous

recherchons. Le salaire est intéressant, soit dit en passant. Et vous bénéficiez de tous les avantages habituels.

— La climatisation ?

— Naturellement.

La perspective de cet échange était profondément satisfaisante. Captivante, aussi, puisque, plongée dans ses pensées, Mma Makutsi dépassa sa destination et dut revenir sur ses pas. Mais elle y était : l'Agence de recrutement de personnel d'élite, au premier étage d'un immeuble passablement délabré, mais néanmoins prometteur, non loin de l'église catholique. En haut de l'escalier, elle aperçut, sur une porte au fond d'un couloir, une pancarte qui invitait les visiteurs à sonner, puis à entrer. Le couloir était sombre et imprégné d'une odeur désagréable, mais la porte du bureau de l'agence venait d'être repeinte. Et de toute façon, se dit Mma Makutsi, ce n'est pas ici que je travaillerai. Ce bâtiment n'est qu'un tremplin vers un objectif nettement mieux aménagé.

Elle pénétra dans une petite pièce. Installée derrière un bureau qui occupait presque tout l'espace, une jeune femme très mince à la coiffure élaborée s'appliquait à se vernir les ongles. Elle leva vers la nouvelle venue un regard vaguement agacé, mais l'accueillit cependant de façon courtoise, avant d'interroger :

— Vous avez rendez-vous, Mma ?

Mma Makutsi secoua la tête.

— Votre publicité dans le *Daily News* stipulait que ce n'était pas nécessaire.

La réceptionniste esquissa une moue dubitative.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux, Mma. Moi, je me méfie toujours.

— Même quand c'est vous qui avez rédigé l'annonce ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle plongea le pinceau dans le pot, puis étala soigneusement le vernis sur l'ongle de son index droit.

— Vous êtes une secrétaire expérimentée, Mma ? interrogea-t-elle enfin.

— Oui, répondit Mma Makutsi. J'aimerais rencontrer un responsable, s'il vous plaît.

Un nouveau silence s'ensuivit. Puis la réceptionniste saisit son téléphone et parla dans le combiné.

— Elle va vous recevoir bientôt, Mma, déclara-t-elle enfin. Elle est déjà avec quelqu'un en ce moment. Vous pouvez attendre ici.

D'un geste, elle désignait une chaise placée dans l'angle de la pièce, près d'une petite table chargée de magazines.

Mma Makutsi s'assit. Elle avait déjà rencontré des réceptionnistes peu aimables par le passé et elle se demandait pourquoi ce métier attirait les individus antipathiques. Peut-être était-ce parce que les

gens faisaient en général le contraire de ce qui leur plaisait en réalité. On trouvait des soldats et des gardiens de prison bienveillants, des infirmières brutales, des professeurs ignorants et dénués de pédagogie, et aussi des réceptionnistes peu amènes, comme celle-ci.

Elle n'eut pas à patienter longtemps. Au bout de quelques minutes, la porte du bureau s'ouvrit et une jeune femme en sortit. Elle portait une feuille de papier pliée en quatre et souriait. Elle se dirigea vers la réceptionniste, lui glissa quelques mots à l'oreille, et toutes deux éclatèrent de rire.

Lorsqu'elle eut disparu, la réceptionniste jeta un coup d'œil à la porte, fit signe à Mma Makutsi qu'elle pouvait entrer et reprit aussitôt sa pose de vernis. Mma Makutsi se leva, gagna la porte, frappa deux petits coups et, sans attendre d'invitation, pénétra dans la pièce.

Elles se dévisagèrent avec étonnement. Mma Makutsi ne s'attendait pas à cela et la vue de la femme installée derrière le bureau lui ôta toute l'assurance qu'elle s'était composée. Sur ce plan toutefois, elle se trouvait à égalité avec son interlocutrice. Sur d'autres plans aussi, d'ailleurs, puisque celle-ci n'était autre que son ancienne camarade de classe de l'Institut de secrétariat du Botswana, Violet Sephotho.

Violet fut la première à se remettre de sa surprise.

— Ma parole ! lança-t-elle. Grace Makutsi ! D'abord, l'Institut. Ensuite, l'Académie de danse et de mouvement. Et finalement, cet endroit. Nos chemins se croisent sans arrêt, Mma ! Bientôt, nous découvrirons que nous sommes cousines !

— Ça, ce serait une surprise, Mma ! s'exclama Mma Makutsi, sans préciser à quel genre de surprise elle pensait.

— C'était une blague, précisa Violet. Cela m'étonnerait que nous soyons cousines. Mais ce n'est pas le problème. Le problème, c'est que tu es venue ici pour chercher du travail. C'est ça ?

Mma Makutsi ouvrit la bouche pour répondre, mais Violet enchaîna :

— Tu as dû entendre parler de nous. Nous sommes ce qu'on appelle aujourd'hui des chasseurs de têtes. Nous cherchons des gens de haut niveau pour des postes de haut niveau.

— Ça doit être des emplois intéressants, commenta Mma Makutsi. Je me demandais si...

— Très, coupa Violet. Très intéressants.

Elle marqua un temps d'arrêt, posant sur Mma Makutsi un regard perplexe.

— Mais je croyais que tu avais déjà une bonne place, reprit-elle. Tu ne travaillais pas pour la grosse bonne femme qui tient une agence de détectives, à côté de cet horrible garage ? Tu ne travaillais pas pour elle ?

— C'est Mma Ramotswe, rectifia Mma Makutsi. Et le garage est le Tlokweng Road Speedy Motors. Il est tenu par...

Violet l'interrompt :

— Oui, oui, fit-elle avec impatience. Alors tu as perdu ton boulot, c'est ça ?

Mma Makutsi sursauta. Il était scandaleux que cette Violet, cette « 50 sur 100 » (maximum), aille s'imaginer qu'elle avait été renvoyée de l'Agence N° 1 des Dames Détectives.

— Pas du tout ! s'indigna-t-elle. Je n'ai pas perdu mon emploi, Mma ! C'est moi qui suis partie de mon plein gré !

Violet la regarda sans faire mine de s'excuser.

— Évidemment, Mma. Évidemment. Mais quelquefois, les gens s'en vont juste avant qu'on les chasse. Pas toi, bien sûr, mais ça arrive, tu sais.

Mma Makutsi prit une profonde inspiration. Si elle laissait la colère la gagner et si elle s'autorisait à manifester cette colère, elle jouerait le jeu de Violet et se retrouverait à sa merci. Aussi se contenta-t-elle de sourire et de hocher la tête pour approuver le commentaire.

— Oui, Mma. Très souvent, les gens qu'on a renvoyés prétendent qu'ils ont démissionné. Tu dois en voir beaucoup ici. Mais en ce qui me concerne, je suis vraiment partie, parce que j'avais envie de changement. Voilà pourquoi je suis venue ici.

Ce ton soumis parut plaire à Violet. Elle posa sur Mma Makutsi un regard songeur.

— Je vais voir ce que je peux faire, déclara-t-elle avec lenteur. Mais je ne suis pas magicienne. Le problème, c'est... Enfin... Nous allons avoir un problème de *présentation*, Mma. De nos jours, il est très important pour les entreprises d'avoir une bonne image. C'est une question d'impact, tu comprends. Ce qui signifie que le personnel de haut niveau doit bien présenter... doit avoir... une belle apparence... C'est comme ça, de nos jours, dans les affaires. On n'y peut rien...

Elle fourragea dans quelques papiers posés sur son bureau.

— Il y a plusieurs postes de haut niveau à pourvoir en ce moment. Une assistante personnelle pour un chef d'entreprise. Une secrétaire pour un directeur de banque. Des choses comme ça... Seulement, je ne suis pas sûre que tu conviennes pour cette sorte d'emploi, Mma. Peut-être que tu devrais chercher du côté de l'administration. Fonctionnaire quelque part... Ou alors...

Elle marqua un temps d'arrêt.

— As-tu songé à quitter Gaborone ? À chercher quelque chose à Lobatse ou à Francistown, ou dans une ville comme ça ? Il y a beaucoup de gens qui aiment ce genre de coins, tu sais. Il ne s'y passe pas grand-chose, c'est sûr, mais la vie est si paisible en dehors de la capitale...

Mma Makutsi ne quittait pas Violet des yeux. Le visage d'une personne révélait une multitude de choses, comme le lui avait appris Mma Ramotswe. Celle-ci expliquait que la véritable signification de nos paroles était inscrite en grand sur notre physionomie. Et la physionomie de Violet disait tout : cette dernière se livrait à un dénigrement calculé, à une humiliation intentionnelle, peut-être inspirés par la jalousie (Violet connaissait l'existence de Phuti Radiphuti et savait celui-ci très à l'aise financièrement) ou par la fureur liée à leurs performances respectives à l'Institut de secrétariat du Botswana, mais, plus probablement, fruits d'une pure méchanceté qui survenait chez certains sans raison apparente et contre laquelle on ne pouvait se raisonner.

Elle se leva.

— Je ne pense pas que vous ayez quelque chose qui puisse me convenir, déclara-t-elle.

Violet se troubla à ces mots.

— Je n'ai pas dit ça, Mma.

— Je pense que si, Mma, repartit Mma Makutsi. Je pense que tu l'as exprimé très clairement. Parfois, on n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais on le dit néanmoins.

Elle se dirigea vers la porte. Pendant un bref instant, Violet parut sur le point de parler, mais elle n'en fit rien. Mma Makutsi lui accorda un dernier regard, puis sortit, saluant la réceptionniste d'un signe de tête comme le commandait la courtoisie. Mma Ramotswe serait fière de moi, songea-t-elle. Mma Ramotswe avait toujours affirmé que répondre à la grossièreté par la grossièreté était la mauvaise solution, car cela n'enseignait aucune leçon à l'interlocuteur. Et elle avait raison sur ce point, comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs. Mma Ramotswe...

Mma Makutsi se représentait le visage de sa vieille amie, elle entendait sa voix comme si elle se trouvait là, auprès d'elle. Mma Ramotswe aurait ri de Violet. Elle aurait dit de ses insultes : *Des mots dérisoires, Mma, des mots prononcés par une femme malheureuse. Pas de quoi se remettre en question. Rien d'important.*

Mma Makutsi déboucha dans la rue ensoleillée, rassembla ses esprits et prit le chemin du retour. Le soleil était déjà haut dans le ciel, et bien plus chaud à présent. Elle aurait pu prendre un minibus pour rentrer chez elle, mais elle préféra marcher. Elle n'avait parcouru qu'une faible distance lorsque son talon droit se cassa. La chaussure se mit à claquer dans le vide, de sorte qu'elle décida de retirer les deux. Chez elle, à Bobonong, elle marchait souvent pieds nus et cela ne lui coûtait guère, en fait. Toutefois, la matinée n'avait pas été satisfaisante et Mma Makutsi se sentait misérable.

Elle continua de marcher. Près de l'étendue de bush que l'école

utilisait comme terrain de sport, elle se rentra une épine dans le pied droit. Celle-ci fut facile à extraire, mais la douleur resta vive pour une si petite épine. Elle s'assit sur une pierre et se frotta le pied pour le soulager. Puis elle regarda le ciel. S'il y avait des gens là-haut, ils ne devaient pas beaucoup se soucier de ceux d'en bas, pensa-t-elle. Là-haut, il n'y avait ni épines, ni goujaterie, ni talons cassés...

Elle se leva et ramassa ses souliers. À cet instant, un vieux taxi bleu passa dans un bruit de ferraille. Le chauffeur appuyait nonchalamment son bras droit sur le rebord de la vitre. Une pensée traversa l'esprit de Mma Makutsi : C'est dangereux de faire ça. Si une autre voiture passe trop près, c'en sera fini de son bras...

Tout à coup, sur une impulsion, elle leva la main. Le taxi s'immobilisa.

— Tlokweng Road, s'il vous plaît, dit-elle. Vous connaissez le vieux garage ? C'est là que je vais. À l'Agence N° 1 des Dames Détectives.

— Je vous emmène, Mma, acquiesça le chauffeur de taxi.

Il n'était pas impoli, mais très courtois, au contraire, et il lui fit la conversation tout en conduisant.

— Pourquoi allez-vous là-bas, Mma ? interrogea-t-il en s'arrêtant au feu rouge du grand carrefour.

— Parce que c'est là que je travaille, répondit-elle. J'ai pris ma matinée. Maintenant, c'est l'heure d'y retourner.

Elle baissa les yeux vers sa chaussure cassée, qu'elle avait posée sur ses genoux. Elle était si triste à voir, semblable à un corps dont la vie se serait envolée. Elle la contempla, la défiant presque de lui adresser des reproches. Mais la chaussure ne le fit pas, et la seule chose qu'elle entendit, ou crut entendre, fut une voix étranglée qui lui disait : *Vous l'avez échappé belle, patronne ! Vous alliez partir sur une mauvaise voie, vous savez. Nous autres, les chaussures, nous comprenons très bien ces choses-là.*

Si la matinée s'était révélée sinistre pour Mma Makutsi, elle l'avait aussi été dans les locaux de l'Agence N° 1 des Dames Détectives et du Tlokweng Road Speedy Motors. Dans la petite agence de Mma Ramotswe, le bureau auparavant occupé par Mma Makutsi semblait abandonné et triste. Seuls deux crayons à papier et une machine à écrire s'y trouvaient encore. Derrière lui, sur l'armoire métallique où trois tasses étaient d'ordinaire posées avec l'équipement nécessaire pour le thé, à savoir une bouilloire et deux théières, il n'en restait plus que deux : la tasse personnelle de Mma Ramotswe et celle que l'on réservait aux clients. L'absence de celle de Mma Makutsi, petit détail en soi, mais immense par sa signification, semblait seulement conforter Mma Ramotswe dans l'idée que l'agence avait été privée de son cœur même. L'on pourrait prendre des mesures, bien sûr : inviter

par exemple Mr. Polopetsi à laisser sa tasse ici plutôt qu'accrochée au clou où elle pendait actuellement, à côté des outils du garage. Toutefois, ce ne serait pas pareil. En fait, il était impossible d'imaginer Mr. Polopetsi occupant la chaise de Mma Makutsi. Quelle que fût l'affection que Mma Ramotswe lui portait, c'était un homme, et le principe fondateur de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, son génie, reposait sur l'idée que dans cette agence seules les femmes pouvaient occuper le siège conducteur. Non parce que les hommes n'étaient pas aptes à exercer ce métier – ils le pouvaient, pour peu qu'ils soient taillés pour cela, c'est-à-dire observateurs –, mais tout simplement parce que cette agence-là avait toujours été tenue par des femmes, et que c'étaient ces femmes qui lui conféraient son style particulier. Il y avait, dans ce monde, une place pour les choses faites par les hommes et une autre pour celles faites par les femmes, estimait Mma Ramotswe ; parfois, les hommes pouvaient accomplir des choses faites par les femmes, d'autres fois, non. Et vice versa, bien sûr.

Elle se sentait seule. En dépit des sons qui montaient du garage, en dépit du fait que, juste derrière le mur de l'agence, il y avait Mr. J.L.B. Matekoni, son mari et compagnon, elle se sentait seule et démunie. Un jour, une tante de Mochudi lui avait raconté comment, après le décès de son mari, elle voyait celui-ci dans chaque pièce, dans les endroits où il aimait s'asseoir au soleil, sur le chemin par lequel il avait l'habitude de rentrer. Et il ne s'agissait pas là d'illusions formées par la lumière, non, cela venait du chagrin de l'esprit, du douloureux regret. Et à présent, alors que son assistante n'était absente que depuis peu, Mma Ramotswe relevait par moments les yeux en croyant tout à coup l'entendre parler ou voir quelque chose bouger à l'autre extrémité de la pièce. Ce dernier mouvement était bel et bien, pour sa part, un jeu de lumière, mais il lui rappela malgré tout le fait que, désormais, elle était seule.

Et c'était difficile. En règle générale, Mma Ramotswe se satisfaisait très bien de sa propre compagnie. Il lui arrivait souvent de s'asseoir sous sa véranda de Zebra Drive pour boire du thé dans une parfaite solitude, avec pour unique compagnie les oiseaux du jardin ou les minuscules geckos qui escaladaient les colonnes et traversaient le toit ; mais là, c'était différent. Dans un bureau, il fallait pouvoir parler à quelqu'un, ne fût-ce que pour rendre l'environnement plus humain. Les maisons, les vérandas, les jardins étaient humains en eux-mêmes ; les bureaux, non. Un bureau dans lequel il n'y avait qu'une personne ressemblait à une pièce non meublée.

De l'autre côté de la cloison, Mr. J.L.B. Matekoni éprouvait une morosité similaire. Une morosité sans doute moins prononcée dans son cas, mais bel et bien présente ; le sentiment que, d'une certaine façon, les choses n'étaient pas complètes. C'était cela que l'on devait

ressentir dans une famille, songea-t-il, lorsqu'on se réunissait pour le dîner ou pour une grande occasion et qu'un siège restait inoccupé. Lui-même aimait bien Mma Makutsi. Il avait toujours admiré sa détermination et son courage. Il s'arrangeait pour ne pas la croiser trop souvent, bien sûr, car elle pouvait se montrer piquante et qu'il n'était pas certain qu'elle s'y prît très bien avec les apprentis. Non, elle s'y prenait même très mal, il en était convaincu, mais il ne s'était jamais vraiment résolu à lui suggérer de changer de ton lorsqu'elle s'adressait à ces jeunes hommes que tout le monde s'accordait à trouver frustrants. Et puis, bien sûr, Charlie allait partir, lui aussi, quand il aurait fini de bricoler la vieille Mercedes et que la licence de taxi lui aurait été accordée. Sans lui, le garage ne serait plus le même, pensa Mr. J.L.B. Matekoni. Il manquerait quelque chose, qu'on le veuille ou non.

De l'autre côté du garage, où il s'apprêtait à faire monter une voiture sur le pont de graissage hydraulique, Charlie jeta un coup d'œil à Mr. J.L.B. Matekoni, puis se tourna vers le plus jeune des apprentis, qui se tenait près de lui.

— J'espère que le patron n'est pas en train de se dire qu'elle est partie à cause de moi. J'espère qu'il ne pense pas ça.

Le plus jeune des apprentis s'essuya le nez sur la manche de sa combinaison bleue.

— Pourquoi est-ce qu'il irait croire une chose pareille, Charlie ? Qu'est-ce que son départ a à voir avec toi ? Tu sais comment elle est : toujours à agresser tout le monde. Moi, je parie que le patron est content qu'elle soit partie.

Charlie réfléchit un instant à cette possibilité, mais la repoussa.

— Il l'aimait bien. Et Mma Ramotswe l'aimait bien aussi. Peut-être même que toi aussi, tu l'aimais bien.

Il dévisagea son compagnon et fronça les sourcils.

— Hein ? Tu l'aimais bien ?

Le plus jeune des apprentis se balançait d'une jambe à l'autre.

— Je n'aimais pas ses lunettes, répondit-il. À ton avis, où est-ce qu'elle a pu trouver des lunettes pareilles ?

— Dans un catalogue de produits industriels ? suggéra Charlie.

L'autre se mit à rire.

— Et ces chaussures idiotes qu'elle avait toujours ! Elle se croyait très chic avec ça, mais la plupart des filles que je connais ne voudraient même pas qu'on les voie avec sur leur lit de mort.

Charlie parut songeur.

— On nous enlève nos chaussures quand on est mort, tu sais...

Le plus jeune des apprentis eut l'air ennuyé.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'on en fait ?

Charlie tendit la main pour caresser le panneau de commandes du

pont de graissage.

— Les docteurs les prennent, expliqua-t-il. Ou alors, les infirmières de l'hôpital. La prochaine fois que tu vois un médecin, regarde ses pieds. Les docteurs ont toujours de très belles chaussures. C'est parce qu'ils les prennent sur...

Il s'arrêta net. Un taxi bleu s'était immobilisé devant le garage et la portière passager venait de s'ouvrir.

CHAPITRE X

Une petite femme d'affaires

Avec le retour de Mma Makutsi à sa place habituelle, l'atmosphère lourde qui avait prévalu toute la matinée se dissipa. Les retrouvailles chargées d'émotion, aussi démonstratives et chaleureuses que si Mma Makutsi revenait là après des mois, voire des années d'absence, avaient embarrassé les hommes. Ceux-ci avaient échangé des regards, puis détourné les yeux comme s'ils se sentaient coupables d'intrusion dans des mystères essentiellement féminins. Néanmoins, lorsque les youyous de Mma Ramotswe s'éteignirent et que l'on eut préparé le thé, la vie reprit son cours normal.

— Pourquoi a-t-elle fait tant d'histoires si c'était pour revenir cinq minutes après ? lança le plus jeune des apprentis.

— Parce qu'elle ne réfléchit pas comme tout le monde, répondit Charlie. Elle pense à l'envers.

Mr. J.L.B. Matekoni, qui avait surpris cet échange, secoua la tête.

— C'est un signe de grande maturité que d'être capable de changer d'avis quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé, expliqua-t-il. C'est la même chose quand on répare une voiture. Si vous vous rendez compte que vous avez mal évalué la panne, vous ne devez pas hésiter à tout arrêter et à reprendre depuis le début. Par exemple, pour changer le joint de l'huile, à l'arrière d'une boîte de vitesses, vous pouvez penser gagner du temps en ne retirant pas la boîte de vitesses. Pourtant, c'est toujours plus rapide de la sortir. Si vous ne le faites pas, vous finissez par être obligés d'extraire le bas de la boîte, et de toute façon, vous devrez aussi retirer le haut, ainsi que l'arbre de transmission. Alors mieux vaut vous arrêter et reconnaître votre erreur avant d'aller plus loin, pour ne pas risquer d'endommager quelque chose.

Charlie écouta – c'était un long discours pour Mr. J.L.B. Matekoni –, puis détourna les yeux. Il se demandait si son patron avait choisi cet exemple au hasard, ou s'il était au courant de l'épisode du joint que lui-même avait tenté d'installer sur la vieille Ford aux roues arrière motrices. Comment aurait-il pu s'en apercevoir ?

On ne travailla pas beaucoup à l'agence cet après-midi-là. Mma Makutsi rendit à son bureau l'aspect qu'elle aimait lui voir : des documents réapparurent, des crayons furent taillés et disposés de la

façon adéquate et des dossiers furent extraits de l'un des classeurs de rangement et déposés sur la table pour examen. Mma Ramotswe observa tout cela avec une profonde satisfaction et, après avoir proposé de préparer du thé – une offre que Mma Makutsi déclina, soulignant qu'elle n'avait pas oublié quel était son rôle –, puis avoir bu ce thé, elle demanda à son assistante si cela lui ferait plaisir de prendre son après-midi.

— Vous avez peut-être des courses à faire, Mma, dit-elle. Vous savez que vous pouvez vous libérer quelques heures chaque fois que vous en avez besoin.

Cette offre fit clairement plaisir à Mma Makutsi, qui la rejeta cependant. Il y avait un gros travail de classement à effectuer, insista-t-elle. Il était extraordinaire de constater avec quelle vitesse les dossiers s'accumulaient. Il suffisait de tourner le dos quelques heures et voilà : les papiers se multipliaient. Mma Ramotswe estima que cette vérité s'appliquait aussi au travail de détection.

— Dès que l'on commence à travailler sur une affaire, affirma-t-elle, une autre vient s'y ajouter. D'ailleurs, quelqu'un a pris rendez-vous pour demain matin. J'ai vraiment besoin d'aller à Mochudi pour rencontrer les gens de l'hôpital, mais je vais devoir rester ici pour recevoir cette personne. À moins que...

Elle jeta un coup d'œil vers l'autre extrémité de la pièce, où Mma Makutsi nettoyait ses lunettes avec son fameux mouchoir en dentelle. On aurait pu croire, songea Mma Ramotswe, qu'elle se serait empressée d'en acheter un nouveau, puisqu'elle en avait désormais les moyens ; mais les gens s'accrochent aux objets qui leur sont chers. Ils ne peuvent faire autrement.

Mma Makutsi acheva son nettoyage et remplaça les grosses lunettes rondes sur son nez. Puis elle regarda Mma Ramotswe droit dans les yeux.

— À moins que... ? répéta-t-elle.

Mma Ramotswe tenait toujours à être la première à rencontrer les nouveaux clients, quitte à décider ensuite de déléguer telle ou telle enquête à Mma Makutsi. Toutefois, les choses devraient changer désormais et peut-être le moment était-il venu pour cela. L'on pouvait ainsi instituer Mma Makutsi détective associée et lui donner l'occasion de recevoir seule certains clients et de suivre leur affaire de A à Z. Pour cela, il suffirait de réorienter la chaise réservée aux visiteurs, afin qu'elle fit face à son bureau.

— À moins que vous, en tant que détective associée, réalisiez seule ce premier entretien et vous chargiez ensuite de toute l'enquête...

Mma Ramotswe marqua une pause. Le soleil de l'après-midi, dont les rayons s'engouffraient en diagonale par la fenêtre, tombait sur le visage de Mma Makutsi et se reflétait dans les verres de ses lunettes.

— Bien sûr, répondit Mma Makutsi à mi-voix.

Détective associée. Toute l'enquête. Seule.

— Bien sûr, répéta-t-elle plus haut. Ce serait possible. Demain matin ? Aucun problème, Mma. Je m'occupe de tout.

La petite femme installée sur la chaise réorientée considérait Mma Makutsi.

— Mma... ? interrogea-t-elle.

— Makutsi. Je m'appelle Grace Makutsi.

— Il me semblait qu'il y avait une dame nommée Mma Ramotswe. On m'a parlé d'elle. On m'en a dit beaucoup de bien.

— Il y a une dame qui porte ce nom, en effet, acquiesça Mma Makutsi. C'est ma collègue.

Elle s'interrompit un court instant, gênée par ce terme de *collègue*. Bien sûr, Mma Ramotswe était sa collègue. Elle était également son employeur, mais rien ne stipulait qu'un employeur ne pût pas être aussi un collègue. Aussi poursuivit-elle :

— Nous collaborons de manière étroite, elle et moi. Nous sommes associées. Voilà pourquoi c'est moi que vous avez en face de vous aujourd'hui. Mma Ramotswe travaille sur une autre affaire en ce moment.

La petite femme hésita, puis parut accepter la situation. Elle se pencha en avant sur son siège et Mma Makutsi remarqua son expression implorante. C'était l'expression d'une personne qui tenait absolument à obtenir quelque chose.

— Mon nom, Mma, est Mma Magama, mais presque personne ne m'appelle comme cela. Les gens me surnomment Minnie.

— C'est parce que... commença Mma Makutsi, avant de s'interrompre net.

— C'est parce qu'on m'a toujours appelée ainsi. Minnie est un nom parfait pour une personne de petite taille, voyez-vous, Mma.

— Vous n'êtes pas si petite que cela, Mma, objecta Mma Makutsi.

En fait, si, se reprit-elle en son for intérieur. En fait, vous êtes terriblement petite.

— J'ai rencontré des gens plus petits que moi, c'est vrai, approuva Minnie avec reconnaissance.

— Où ça ?

La question avait échappé à Mma Makutsi. Minnie désigna vaguement la fenêtre du doigt, mais ne répondit pas.

— Quoi qu'il en soit, Mma, enchaîna Mma Makutsi, peut-être pouvez-vous m'expliquer ce qui vous amène ici.

Tout en parlant, elle observait Minnie. Le regard suppliant qui accompagnait chacune de ses phrases avait quelque chose de déconcertant.

— Je suis propriétaire d'une entreprise, voyez-vous, Mma, commença Minnie. Les affaires marchent bien. C'est une imprimerie. J'ai dix personnes sous mes ordres. Dix. Les gens qui me voient trouvent que je suis trop petite pour posséder une entreprise de cette importance. Ils ont l'air surpris. Mais qu'est-ce que cela change, Mma ? Qu'est-ce que cela change ?

Mma Makutsi haussa les épaules.

— Ça ne change rien du tout, Mma. Certaines personnes sont vraiment stupides.

Minnie hocha la tête.

— Parfaitement, dit-elle. Ce qui compte, c'est ce qu'il y a là-haut.

Elle accompagna ces paroles d'un geste désignant son crâne. Mma Makutsi ne put s'empêcher de remarquer que sa tête, elle aussi, était toute petite. La taille de notre cerveau a-t-elle de l'influence sur nos facultés mentales ? se demanda-t-elle. Les poules possédaient un cerveau minuscule, celui des éléphants était beaucoup plus gros, et il existait bel et bien une différence entre ces deux animaux.

— J'ai créé mon entreprise avec mon défunt mari, poursuivit Minnie. Il a été renversé par une voiture sur la route de Lobatse il y a onze ans.

Mma Makutsi baissa les yeux. Cet homme devait être très petit, lui aussi. Sans doute le conducteur ne l'avait-il pas vu.

— Je suis désolée, Mma. Cela a dû être très dur.

— Oui, répondit Minnie. Mais il a bien fallu que je continue à vivre, et j'ai donc continué à m'occuper de l'imprimerie. Je l'ai développée. J'ai acheté une nouvelle machine, une machine allemande, qui a fait de nous l'une des imprimeries les moins chères du pays. Pleines couleurs. Plastifications. Enfin, tout, Mma.

— C'est très bien, commenta Mma Makutsi.

— D'ailleurs, nous pourrions vous fabriquer un calendrier l'an prochain, enchaîna Minnie.

Elle regarda autour d'elle les murs presque nus, avant de remarquer soudain son propre calendrier affiché en bonne place.

— Je vois que quelqu'un vous a déjà donné notre calendrier cette année, déclara-t-elle d'un ton appréciateur. Vous avez dû constater comme il est bien imprimé. Mais nous pourrions aussi vous fabriquer des cartes de visite. Avez-vous des cartes de visite, Mma ?

La réponse était non, mais l'idée s'implanta aussitôt dans l'esprit de Mma Makutsi. Quand on était détective associée, n'était-on pas censée posséder des cartes de visite ? Mma Ramotswe, pour sa part, n'en avait pas, mais cela tenait davantage à ses conceptions traditionnelles qu'aux frais que cela entraînait.

— J'aimerais bien en avoir à mon nom, répondit Mma Makutsi. Et j'aimerais que ce soit vous qui me les imprimiez.

— Nous allons vous en faire, assura Minnie. Et nous pourrions déduire leur coût de votre note d'honoraires.

Ce n'était pas ainsi que Mma Makutsi envisageait les choses, mais elle s'était engagée, à présent. Elle fit signe à son interlocutrice de poursuivre son récit.

Minnie se pencha en avant sur son siège. Mma Makutsi vit que ses pieds ne touchaient pas le sol devant elle.

— Je prends bien soin des gens que j'emploie, reprit la cliente. Je ne leur demande jamais de travailler plus d'heures qu'ils ne le souhaitent. Et tout le monde a droit à trois semaines de congés entièrement rémunérées. Au bout de deux ans, chacun bénéficie d'un bonus. Au bout de deux ans seulement, Mma ! Chez certains patrons, il faut attendre dix ans pour en obtenir un.

— Vos employés doivent être très heureux, déclara Mma Makutsi. Tous les patrons ne sont pas aussi généreux que vous envers leur personnel !

— C'est vrai, acquiesça Minnie, avant de froncer les sourcils. Mais s'ils sont si heureux que cela, pourquoi y en a-t-il un qui me vole ? Cela m'échappe ; je n'arrive pas à le comprendre. Quelqu'un me vole des fournitures. Du papier. De l'encre. Les armoires à fournitures sont toujours à moitié vides.

Dès l'évocation du personnel de Minnie, Mma Makutsi avait anticipé la suite. C'était l'une des plaintes les plus fréquentes que les clients apportaient à l'Agence N° 1 des Dames Détectives, même si elle restait moins commune que celles relatives aux maris volages. Le Botswana n'était pas un pays malhonnête – c'était même tout le contraire, en vérité –, mais il était inévitable de trouver des gens qui trichaient et volaient, et accomplissaient toutes ces choses inutiles et désagréables auxquelles la nature humaine ne pouvait échapper. Cela avait débuté il y avait longtemps, lorsque, dans un certain jardin d'Éden, quelque chose s'était mis à aller de travers, quand quelqu'un avait ramassé une pierre pour la lancer sur son voisin. C'est en nous, songea Mma Makutsi, en chacun de nous, quelque chose de très profond, inhérent à notre nature même. Quand nous étions enfants, on a dû nous apprendre à maîtriser cela, à le bannir : on a dû nous apprendre à veiller aux sentiments d'autrui. Et c'était là, pensait-elle, que les choses avaient mal tourné. Il existait certains enfants à qui l'on n'avait pas enseigné cela, ou qui n'avaient pas pu l'apprendre, ou qui se trouvaient sous l'emprise d'impulsions qui, de l'intérieur, les empêchaient de ressentir ou de comprendre. Par la suite, il était devenu impossible de faire quoi que ce fût pour ces gens-là, sinon contrecarrer leurs actions. Mma Ramotswe, bien sûr, affirmait que l'on pouvait se montrer bienveillant envers eux, afin de leur montrer le chemin, mais Mma Makutsi éprouvait quelques doutes à ce sujet.

Certaines personnes sont trop bonnes, estimait-elle.

— Il y a des gens qui volent, expliqua-t-elle. On aura beau être gentils avec eux, ils voleront quand même. Même à leur propre famille, même dans leur propre maison. Ça existe, vous savez.

Minnie posa ses yeux implorants sur Mma Makutsi. Celle-ci comprit que son interlocutrice aurait souhaité l'entendre dire que les gens ne volaient pas, que le monde n'était pas un lieu où ce genre de choses arrivaient. Cependant, elle ne pouvait la rassurer ainsi, parce que... eh bien, parce que ce serait absurde. On ne pouvait pas prétendre que le monde était différent de ce qu'il était en réalité.

— Je suis désolée, reprit Mma Makutsi. Je vois que cela vous fait de la peine, Mma.

Minnie fut prompte à hocher la tête.

— C'est comme de recevoir un coup ici, déclara-t-elle en plaçant une main sur sa poitrine, au-dessus du sternum. C'est une sensation affreuse. Ce voleur, ce n'est pas un inconnu qui s'introduit la nuit pour vous dérober ce qui vous appartient. Non, c'est quelqu'un que vous voyez tous les jours, qui vous sourit, qui vous demande si vous avez bien dormi, tout cela... C'est l'un de vos frères et sœurs...

Mma Makutsi pouvait comprendre son trouble. Elle-même avait été victime d'un vol durant ses études à l'Institut de secrétariat du Botswana. Une élève de la classe lui avait pris son porte-monnaie, qui contenait l'argent de toute une semaine. La somme n'était pas très élevée, mais elle lui était indispensable. Chaque *thebe* comptait pour la jeune fille qu'elle était alors. Lorsque l'argent avait disparu, il n'était plus rien resté pour acheter à manger et elle avait dépendu de l'aide d'autrui. Celle qui lui avait pris sa bourse avait-elle eu conscience de cela ? Se souciait-elle de savoir que la perte de cet argent équivaldrait à un ventre vide ?

— Cela fait toujours mal, commenta-t-elle.

Trop fière pour quémander, elle avait eu faim deux longues journées durant. Puis une amie, apprenant ce qui s'était passé, avait partagé sa pitance avec elle.

Mma Makutsi croisa les mains. Il fallait à présent passer de ces observations générales sur la condition humaine à l'affaire qui les occupait.

— Et vous voudriez que je découvre qui fait cela, Mma ? interrogea-t-elle.

Elle se tut et posa sur Minnie un regard grave. Mieux valait lui expliquer tout de suite que ce genre d'enquête n'était pas simple.

— Quand des vols sont commis par une personne de l'intérieur, reprit-elle, il n'est pas toujours facile de découvrir le coupable. Cela peut même être très compliqué. Nous devons regarder qui dépense quoi, qui vit au-dessus de ses moyens. C'est toute une méthode. Et il

est parfois difficile...

Minnie l'interrompt. Le regard implorant venait de gagner en confiance.

— Non, Mma, déclara-t-elle. Ce ne sera pas difficile du tout. Ce ne sera pas difficile, parce que je peux vous dire qui est le coupable. Je le sais.

Mma Makutsi fut incapable de dissimuler sa surprise.

— Ah bon ?

— Oui. Je peux vous montrer la personne qui commet ces vols. Je sais qui c'est.

Eh bien, pensa Mma Makutsi, si elle connaît le responsable, qu'attend-elle de moi ?

— Alors, Mma, dit-elle, que voulez-vous que je fasse ? On dirait que vous avez déjà accompli le travail de détective.

Minnie ne sourcilla pas.

— Le problème, c'est que je ne peux rien prouver. Je sais qui c'est, mais je n'ai aucune preuve. Et c'est ce que je vous demande d'apporter. Des preuves. Ensuite, je pourrai me débarrasser de cet individu. Le droit du travail le stipule très clairement : d'abord, la preuve, ensuite, le licenciement.

Mma Makutsi sourit. Dans les *Principes de l'investigation privée*, Clovis Andersen avait son mot à dire à ce sujet, se rappelait-elle – tout comme Mma Ramotswe. *Vous ne savez rien tant que vous ne savez pas comment vous le savez*, avait-il écrit. Et Mma Ramotswe, qui lui avait lu ce passage à haute voix avec un mouvement réprobateur de l'index, l'avait nuancé en ajoutant que, si cette règle s'avérait de manière générale, elle-même savait parfois qu'elle savait quelque chose en raison d'un sentiment particulier qu'elle éprouvait. Toutefois, les affirmations de Clovis Andersen n'en étaient pas moins correctes, lui semblait-il.

— Il faudra que vous m'expliquiez pourquoi vous pensez connaître le coupable, dit Mma Makutsi à Minnie. Avez-vous vu cette personne vous dérober quelque chose ?

Minnie réfléchit un instant.

— Pas tout à fait.

— Ah...

Il y eut un court silence.

— Quelqu'un d'autre que vous a-t-il vu cette personne prendre quelque chose ? insista Mma Makutsi.

Minnie secoua la tête.

— Non. Pas que je sache.

— Dans ce cas, puis-je vous demander, Mma : comment savez-vous que c'est votre voleur ?

Minnie ferma les yeux.

— Parce que ça se voit, Mma. L'homme qui me vole a l'air malhonnête. Il n'a pas la tête de quelqu'un de bien, je vous assure, Mma.

Mma Makutsi saisit une feuille et écrivit quelques mots. Minnie suivit des yeux le mouvement du crayon glissant sur le papier, puis elle scruta Mma Makutsi avec espoir.

— Je vais avoir besoin de venir jeter un coup d'œil, déclara cette dernière. Ne dites surtout pas à votre personnel que je suis détective. Nous réfléchirons à une raison qui pourrait justifier ma visite.

— Vous pourriez être une inspectrice des impôts, hasarda Minnie.

Mma Makutsi se mit à rire.

— C'est une très mauvaise idée ! s'exclama-t-elle. Ils vont croire que je viens pour les contrôler. Non, vous n'aurez qu'à dire que je suis une cliente qui a l'intention de vous confier un très gros travail, mais que je veux d'abord voir comment fonctionne l'imprimerie. Ce sera parfait.

Minnie approuva. Et Mma Makutsi serait-elle disponible cet après-midi ? Tous les employés, y compris l'homme soupçonné, seraient présents et elle pourrait ainsi faire leur connaissance.

— Mais comment saurai-je lequel est votre suspect ? interrogea Mma Makutsi.

— Vous le saurez, assura Minnie. Dès que vous le verrez, vous saurez que c'est lui.

Elle regarda Mma Makutsi. Toujours implorante.

CHAPITRE XI

Dr Cronje

Tandis que Mma Makutsi recevait sa minuscule cliente, Mma Ramotswe couvrait le bref trajet qui menait à Mochudi : quarante minutes en se dépêchant, une heure si l'on prenait son temps. Et Mma Ramotswe prenait son temps, s'arrêtant ici et là pour observer des vaches égarées au bord de la route. Elle était la fille de son père, après tout, et Obed Ramotswe n'avait jamais pu passer près d'une bête sans poser dessus son œil expert. Mma Ramotswe avait hérité d'une partie de sa compétence – un don, en vérité –, même si jamais elle ne l'égalerait. Il avait les lignées de bétail gravées dans sa mémoire, comme dans ces passages de la Bible qui établissent qui a engendré qui. Il connaissait chaque bête et ses qualités. Et Mma Ramotswe avait toujours songé que, le jour de son décès, à l'instant même où ce morceau-là du Botswana d'antan s'était éteint, le bétail, d'une manière ou d'une autre, l'avait su. Elle comprenait bien que cela était impossible, que cette croyance tenait de la sensiblerie, mais penser ainsi la réconfortait. Lorsque quelqu'un meurt, de nombreux adieux se font, exprimés ou non ; l'adieu imaginaire du bétail en faisait partie.

Les bêtes qui se tenaient au bord de la route n'étaient pas en très bonne forme, constata Mma Ramotswe. Il n'y avait pas grand-chose à brouter à cette époque de l'année, les dernières pluies datant de quelques mois, et l'herbe restante était sèche et cassante. Les vaches trouvaient toujours quelque chose à se mettre sous la dent, bien sûr : des feuilles, des débris de végétaux qui leur permettaient de subsister. Toutefois, elles semblaient abattues, apathiques. Leur propriétaire ne devait pas bien s'en occuper, conclut Mma Ramotswe en reprenant son chemin. Pour commencer, elles n'auraient jamais dû se trouver sur le bas-côté comme cela. Non seulement cela leur faisait courir un risque, mais cela représentait aussi un danger terrible pour quiconque emprunterait cette route après la tombée du jour. Certaines bêtes avaient la couleur de la nuit et se fondaient à la perfection dans l'obscurité. Un conducteur débouchant d'un virage ou ayant franchi une montée pouvait se retrouver soudain face à l'une d'elles et ne pas parvenir à s'arrêter à temps. Si cela se produisait, les occupants du véhicule s'empalaient sur les cornes de l'animal, dont la tête traversait

le pare-brise. Cela était déjà arrivé, et à de nombreuses reprises encore. Mma Ramotswe frissonna et se concentra sur le sinueux cordon de goudron qui serpentait devant elle. Bétail, chèvres, enfants, autres véhicules... il existait tant de périls sur la route !

Lorsqu'elle parvint à Mochudi, ses flâneries l'avaient retardée. Sa montre affichait midi, alors qu'elle avait rendez-vous quinze minutes plus tôt dans un restaurant en bordure de la ville. Le médecin lui avait expliqué qu'il devait déjeuner de bonne heure, car il prenait sa garde à l'hôpital dès deux heures. Elle se demanda s'il l'aurait attendue. Elle lui avait téléphoné sans se faire annoncer pour demander à le rencontrer. Beaucoup auraient décliné une invitation de ce type, mais lui avait accepté sans poser de questions. Elle s'était contentée de se présenter comme une amie de Tati Monyena et cela, semblait-il, avait suffi.

Mochudi comptait un certain nombre de restaurants. La plupart étaient tout petits : ils se composaient, au mieux, d'une salle, au pire, d'un banc de guingois installé devant une cabane en appentis où l'on vendait des épis de maïs braisés et de la bouillie : des plats simples, mais nourrissants et délicieux. Il y avait aussi les bars à alcool, plus grands et plus bruyants. Certains de ceux-ci, qui avaient maille à partir avec la police et les autorités tribales, étaient régulièrement fermés pour tapage nocturne et pour les libertés qu'ils prenaient avec les horaires d'ouverture réglementaires. Mma Ramotswe n'aimait pas leurs salles sombres et leurs groupes de buveurs engagés dans des débats interminables et enflammés autour de bouteilles de bière. Ce type d'atmosphère n'était pas pour elle.

Et puis il existait un bon restaurant, qu'elle appréciait beaucoup, parce qu'il avait un jardin et des tables dans ce jardin. Les cuisines étaient propres, la nourriture saine et les serveuses promptes à engager la conversation. Elle venait là de temps à autre, lorsqu'elle avait envie de s'informer des dernières nouvelles de Mochudi, et elle faisait durer son repas deux ou trois heures, bavardant ou se contentant de rester assise sous les arbres, à observer les oiseaux dans les branches. C'était un lieu très apprécié des oiseaux, un restaurant pour oiseaux, et les plus intrépides d'entre eux descendaient en voltigeant sur le sol pour picorer les miettes sous les tables, minuscules diamants mandarins, bulbuls ou volatiles tout simples qui, à sa connaissance, ne possédaient même pas de nom.

La petite fourgonnette blanche s'immobilisa devant l'établissement et Mma Ramotswe en descendit. Un large acacia s'élevait à l'entrée du jardin, servant de protection contre le soleil, et un chien paressait à la limite extérieure de l'ombre qu'il formait, les yeux mi-clos, s'abreuvant du soleil d'hiver. Un couple de mouches se promenait sur la partie étroite de son museau, mais il ne réagissait pas. Mma

Ramotswe s'aperçut qu'une seule des tables de l'extérieur était occupée et elle sut tout de suite qu'il s'agissait du médecin. Mi-xhosa, mi-afrikaner, ce ne pouvait être que lui.

— Docteur Cronje ?

L'homme leva les yeux de l'article photocopié qu'il lisait. Mma Ramotswe remarqua les graphiques qui l'illustraient, ainsi que les tableaux de résultats. Derrière les maux qui nous frappaient, derrière les toux et les douleurs, derrière les fièvres humaines, il y avait ces chiffres froids.

Il fit un mouvement pour se lever, mais Mma Ramotswe l'arrêta d'un geste.

— Je suis désolée d'être en retard. C'est ma faute. J'ai roulé très lentement.

Le médecin avait les yeux verts et une peau très claire, de la couleur du chocolat au lait, mélange de l'Afrique et de l'Europe.

— Vous avez roulé lentement ? répéta-t-il, pensif. Si tout le monde faisait comme vous, nous aurions moins de travail à l'hôpital, Mma Ramotswe.

Une serveuse apparut et prit leur commande. Il rangea ses documents dans une chemise fine, puis rendit son regard à Mma Ramotswe.

— Mr. Monyena m'a averti que vous auriez sans doute besoin de parler avec nous, déclara-t-il. Alors, voilà, je suis là. Mr. Monyena est le patron.

Il s'exprimait de façon polie, mais le ton de sa voix évoquait une certaine absence d'intérêt. Voilà l'explication, songea Mma Ramotswe. Voilà pourquoi il a accepté de venir.

— Il vous a donc dit que l'on m'avait demandé d'enquêter sur les décès inexpliqués, précisa-t-elle. Il vous l'a dit, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça-t-il. Quoique je ne comprenne absolument pas pourquoi nous avons besoin d'une tierce personne pour cela. Nous avons déjà procédé à une enquête interne, voyez-vous. C'est Mr. Monyena lui-même qui l'a menée. Je ne vois pas l'intérêt de recommencer.

Ces paroles intriguèrent Mma Ramotswe. Tati Monyena ne lui avait rien dit de cette enquête, sans doute une omission de sa part.

— Et qu'a-t-elle conclu ? interrogea-t-elle.

Le Dr Cronje leva les yeux au ciel en une expression qui en disait long sur son mépris des enquêtes internes.

— Rien. Rien du tout. Le problème, c'est que certaines personnes ne peuvent pas se résoudre à accepter l'évidence. Finalement, l'enquête a tourné court. Elle n'a pas pu aboutir.

La serveuse apporta les boissons : du thé rouge pour Mma Ramotswe et une tasse de café pour le docteur. Mma Ramotswe se

versa le thé et en but une première gorgée.

— À votre avis, qu'est-ce qui aurait dû en ressortir ? demanda-t-elle. Qu'auriez-vous recherché si vous y aviez participé ?

Le médecin esquissa un sourire – pour la première fois, songea Mma Ramotswe –, mais celui-ci s'éteignit aussitôt.

— J'y ai participé, déclara-t-il.

— Ah bon ?

— Je faisais partie de l'équipe qui en était chargée. Il y avait le directeur de l'hôpital, Mr. Monyena, l'une des infirmières en chef, une personne nommée par le chef Linchwe et moi-même. C'est tout.

Mma Ramotswe but une nouvelle gorgée de thé. Quelqu'un s'était mis à jouer de la musique à l'intérieur du restaurant et, pendant quelques secondes, elle crut reconnaître une mélodie chère à Note Mokoti, son ancien mari. Elle retint son souffle ; elle en avait fini avec Note, il était parti pour de bon, mais chaque fois qu'elle entendait sa musique, les airs qu'il aimait jouer, ce qui arrivait de temps à autre, un douloureux pincement l'étreignait. Cette fois-ci cependant, il s'agissait d'un air différent, similaire à l'un de ceux qu'il jouait, mais différent.

— Quand vous dites que les gens ne veulent pas se résoudre à admettre l'évidence, qu'avez-vous en tête, Rra ?

Le médecin suivit pensivement de l'index le bord de sa tasse.

— Des causes naturelles, répondit-il. Une défaillance cardiaque et pulmonaire dans deux des cas, rénale dans l'autre. Rien de plus, Mma... Mma...

Il avait déjà appelé son interlocutrice par son nom au début de l'entretien, mais elle compléta malgré tout :

— Ramotswe.

— Mma Ramotswe. Excusez-moi.

Ils demeurèrent silencieux. Le médecin avait levé la tête vers l'arbre, comme pour y découvrir quelque chose. Elle vit les yeux verts bouger, chercher. Ces yeux-là appartenaient à l'Afrikaner, mais la douceur du visage, une douceur masculine, une douceur malgré tout, venait de la mère, de l'Afrique.

— Alors, il n'y a vraiment rien d'autre que l'on puisse faire ? s'enquit Mma Ramotswe.

Le médecin ne répondit pas tout de suite. Il fixait toujours l'arbre au-dessus d'eux.

— À mon sens, non, dit-il enfin. Seulement, laisser les choses en l'état ne fera pas taire les mauvaises langues. Cela n'empêchera pas les gens d'en montrer certains du doigt.

— Qui ?

— Moi.

Il baissa enfin les yeux et leurs regards se rencontrèrent.

— Oui, moi. Il y a, à l'hôpital, des personnes qui affirment que je porte malheur. Elles me regardent comme cela... vous voyez ce que je veux dire ? De cette façon qu'ont les gens d'ici... Comme s'ils vous craignaient un peu. Ils ne disent rien, mais ils vous regardent.

Il était difficile pour Mma Ramotswe de réagir à cela. Il lui semblait que le Dr Cronje faisait partie de ces individus qui, où qu'ils fussent, détonnaient toujours. Ils n'étaient pas comme les autres et on les traitait avec une réserve qui se muait vite en suspicion, suspicion qui pouvait elle-même enfler pour engendrer une campagne de médisances composée d'odieuses rumeurs. Cependant, ce qui rendait Mma Ramotswe perplexe, c'était qu'elle-même éprouvait un sentiment de malaise face au médecin. Pourquoi ressentait-elle cette gêne en sa présence, alors qu'elle ne savait à peu près rien de lui ? C'était, une fois encore, de l'intuition : bien utile par moments, mais d'un intérêt douteux en d'autres occasions.

— Les gens sont ainsi faits, répondit-elle. Face à quelqu'un qui vient d'ailleurs, ils peuvent avoir ce genre de réaction. Ce n'est pas facile d'être un étranger, n'est-ce pas ?

Il l'avait écoutée sans la quitter des yeux : elle eut l'impression qu'il était surpris de l'entendre parler ainsi, avec une telle franchise.

— Non, confirma-t-il.

Il marqua un temps d'arrêt, avant de reprendre :

— Et le problème, c'est que je l'ai toujours été. Toute ma vie.

La serveuse arriva avec les plats : du ragoût, accompagné d'une assiette de légumes pour chacun d'entre eux.

Le Dr Cronje contempla son assiette.

— Je sais que je ne devrais pas parler comme cela, Mma. Je n'ai aucune raison de me plaindre, en fait. C'est un bon pays...

Mma Ramotswe leva sa fourchette, puis la reposa et tendit la main pour la poser sur le poignet du médecin. Il suivit son geste des yeux.

— Il ne faut pas être triste, Rra, dit-elle.

Il fronça les sourcils et posa son couteau.

— J'aimerais pouvoir retourner là-bas, déclara-t-il. J'adore mon pays. Je l'adore. Mais ce n'est plus le mien désormais.

— Vous pourriez y retourner, fit remarquer Mma Ramotswe en désignant du menton la direction de la frontière qui s'étendait à quelques kilomètres, au-delà du bush, au-delà des montagnes. Vous pourriez repartir là-bas maintenant, non ? Rien ne vous en empêche.

— Sauf que ce n'est plus mon pays, objecta-t-il. Je l'ai quitté il y a si longtemps que je ne m'y sentirais plus chez moi.

— Et celui-ci ? Ici ?

— C'est là que je vis, mais je n'aurai jamais l'impression d'en faire partie, vous ne croyez pas ? Je ne serai jamais d'ici. Je n'appartiendrai jamais à ce peuple, même si je reste très longtemps. On me regardera

toujours comme un étranger.

Elle comprenait ce qu'il voulait dire. Pour elle, tout était simple, songea-t-elle. Elle savait exactement d'où elle venait et à quel peuple elle appartenait, mais il existait un grand nombre de gens pour lesquels il n'en était pas ainsi, des déracinés, exclus par nécessité ou par victimisation, parce qu'ils étaient tout simplement les mauvaises personnes au mauvais endroit. Cette catégorie d'individus était nombreuse en Afrique et ces gens-là mangeaient un pain bien amer. Ils étaient en trop, indésirables, comme des enfants que l'on n'aimait pas.

Elle eut envie de dire quelque chose à cet homme, à ce médecin solitaire, mais elle s'aperçut qu'elle ne pouvait guère lui apporter de réconfort. Pourtant, elle se devait d'essayer.

— Ne croyez pas, Rra, que ce que vous faites, votre travail à l'hôpital, n'est pas apprécié. Peut-être que personne ne vous a jamais dit merci, mais je le fais à présent, Rra. Je vous dis merci pour ce que vous accomplissez.

Il avait baissé les yeux, mais il les releva pour la considérer et elle se surprit à fixer son étonnant regard vert.

— Je vous remercie, Mma, répondit-il.

Puis il saisit sa fourchette et son couteau et se mit à manger. Tout en entamant elle aussi son assiette, Mma Ramotswe observa ses gestes à la dérobée : il maniait le couteau d'une façon très délicate, et extrêmement précise.

Cet après-midi-là, Mr. J.L.B. Matekoni alla trouver Charlie.

— Tu peux arrêter le travail aujourd'hui, Charlie, lui dit-il. Je t'ai préparé ta dernière fiche de paie.

Charlie s'essuya les mains sur un chiffon en papier.

— Ces trucs-là ne sont pas aussi bien que les vrais chiffons, patron, dit-il en faisant la grimace. Le tissu, c'est mille fois mieux pour retirer le cambouis.

— Le papier, c'est ce qui se fait de plus moderne, répliqua Mr. J.L.B. Matekoni. Les chiffons de papier, avec la poudre décapante. C'est excellent contre le cambouis.

— De toute façon, je n'en aurai plus besoin maintenant, fit remarquer Charlie. Sauf pour entretenir le taxi, peut-être.

— N'oublie surtout pas de le faire, recommanda Mr. J.L.B. Matekoni. C'est une vieille voiture, et comme toutes les vieilles voitures, elle a besoin de vidanges régulières. Il faudra changer l'huile tous les deux mois, Charlie. C'est une précaution que tu ne regretteras jamais.

Charlie rosit de plaisir.

— Ne vous en faites pas, patron.

Mr. J.L.B. Matekoni le considéra sous ses sourcils froncés. Il ne

pensait pas que la voiture serait bien entretenue, mais il s'était promis de laisser Charlie mener son projet à son idée. À présent, le moment de lui dire au revoir et de lui confier la voiture était venu. Restait à signer leur accord, bien sûr, car Charlie n'avait pas suffisamment d'argent pour payer le véhicule ; il s'acquitterait de la somme mois après mois, durant un peu moins de trois ans. Même dans ces conditions toutefois, le garagiste se demandait s'il verrait un jour cet argent, car des deux apprentis, Charlie était le plus irresponsable financièrement : à chaque fin de mois, lorsque l'argent commençait à manquer, il venait quémander un prêt.

Charlie balaya du regard le document établi par Mr. J.L.B. Matekoni et tapé à la machine par Mma Makutsi l'après-midi même. Il paierait six cents pula par mois jusqu'au remboursement complet. Il veillerait à ce que le véhicule soit assuré. S'il ne parvenait pas à s'acquitter des mensualités, il devrait ramener la voiture à Mr. J.L.B. Matekoni, qui la reprendrait au prix de l'argus. C'était tout.

— Il faut que tu lises ce contrat très attentivement, déclara Mr. J.L.B. Matekoni. C'est un document légal, tu comprends.

Déjà, Charlie prélevait un stylo dans la poche poitrine de son employeur, laissant une petite tache de graisse sur le tissu.

— Il n'y a pas de problème pour moi, patron, répliqua-t-il. Je sais que vous n'allez pas essayer de m'avoir. Je le sais. Vous êtes comme mon père.

Mr. J.L.B. Matekoni regarda l'apprenti signer avec mille fioritures, puis lui rendre le document, désormais maculé d'empreintes de doigts noirâtres. J'ai essayé de lui apprendre, se dit-il. J'ai fait de mon mieux.

Ils sortirent ensemble pour gagner la vieille Mercedes-Benz garée à l'extérieur. Mr. J.L.B. Matekoni tendit les clés à Charlie.

— Je l'ai assurée pour deux semaines, lui dit-il. Ensuite, ce sera à toi de t'en occuper.

Charlie regarda les clés.

— Je n'arrive pas à y croire, patron ! Je n'arrive pas à y croire...

Mr. J.L.B. Matekoni se mordit la lèvre. Il s'était occupé de ce garçon jour après jour, plusieurs années durant.

— Je sais que tu feras de ton mieux, Charlie, dit-il d'une voix rauque. J'en suis sûr.

Soudain, une porte s'ouvrit derrière eux et Mma Makutsi apparut. Charlie mit les clés dans sa poche et jeta un regard anxieux à Mr. J.L.B. Matekoni.

— Je viens te dire au revoir, Charlie, lança Mma Makutsi. Et te souhaiter bonne chance dans ton entreprise. J'espère que tu t'en sortiras bien.

Charlie, qui, jusque-là, fixait le sol, releva la tête et sourit.

— Merci, Mma. Je vais essayer.

— Oui, répondit Mma Makutsi. Je suis sûre que tu feras tout ton possible. Et il y a autre chose... Je suis désolée, Rra, s'il m'est arrivé d'être désagréable avec toi. Je m'en excuse.

Le silence s'installa. Mr. J.L.B. Matekoni, qui tenait toujours la feuille de papier signée par Charlie, s'appliqua à la plier soigneusement pour la glisser dans sa poche, tâche qui nécessita un temps infini et pour laquelle il dut s'y reprendre à deux fois. Quelque part sur la route, derrière le garage, un moteur s'emballa, toussa, puis s'éteignit.

— Il va falloir réparer ça, hasarda Charlie avec un petit rire nerveux.

Puis il s'adressa à Mma Makutsi, souriant de nouveau.

— Si vous avez besoin d'un taxi, Mma, lui dit-il, je serai fier d'être votre chauffeur.

— Et moi, je serai fière de monter dans ta voiture, répliqua-t-elle. Merci.

Après cela, il ne restait plus grand-chose à ajouter. Les grandes querelles n'ont souvent besoin que de quelques paroles pour se résoudre. Les différends, qu'ils opposent des êtres ou des nations, peuvent être apaisés par de simples actes de contrition, assortis du pardon correspondant. On s'aperçoit alors qu'ils ne se fondaient sur rien d'autre que la fierté ou l'incompréhension, et l'oubli de l'humanité de l'autre partie... et aussi sur la terre, bien sûr.

CHAPITRE XII

Un cadeau de Mr. Phuti Radiphuti

Après le départ de Charlie, qui eut lieu vers quatre heures, Mr. J.L.B. Matekoni éprouva quelque difficulté à se remettre au travail. Charlie s'était éloigné triomphalement au volant de la Mercedes-Benz que Mr. J.L.B. Matekoni venait de lui remettre. Pour le propriétaire du Tlokweng Road Speedy Motors, la séparation avait suscité beaucoup d'émotion et, bien qu'il ne fût pas homme à afficher ses sentiments – les garagistes sont des gens pudiques –, ce moment particulier l'avait presque ému aux larmes. Au début, lorsque les deux apprentis étaient venus travailler chez lui, il s'était autorisé à imaginer que l'un d'entre eux deviendrait peut-être son bras droit et que, le moment venu, il reprendrait le garage. En tant qu'aîné, Charlie était apparu comme le choix le plus probable, mais très vite, il était devenu clair pour Mr. J.L.B. Matekoni qu'il n'avait fait que se bercer d'illusions. Et pourtant, malgré tous les défauts de Charlie – son manque d'habileté professionnelle, son impétuosité, ses tentatives incessantes d'impressionner les filles –, Mr. J.L.B. Matekoni avait conçu pour lui une certaine affection, telle qu'on en sent grandir parfois envers les êtres pour leurs faiblesses mêmes. Maintenant qu'il était parti et que le plus jeune des apprentis demeurerait là, perdu et inconsolable, Mr. J.L.B. Matekoni se sentait curieusement vide. Non qu'il n'eût rien à faire : le break d'un pilote d'Air Botswana, véhicule qui, grâce à Mr. J.L.B. Matekoni, s'était remis de plusieurs maladies mécaniques, attendait qu'il vînt remplacer une partie de son circuit électrique. De vieux câbles jaillissaient de leurs boîtiers, emmêlés tel un réseau de nerfs, tandis que des fusibles gisaient près d'eux sur les sièges. Toutefois, Mr. J.L.B. Matekoni ne parvenait pas à se résoudre à commencer ce travail, qu'il finit par remettre au lendemain.

Pour l'heure, il retournerait à son autre rôle : enquêter sur les infidélités de Mr. Botumile. La première filature n'avait guère révélé qu'une chose : cet homme avait des fréquentations étonnamment douteuses. Mais cela n'avait rien à voir avec un adultère ; or c'était une suspicion de liaison qui avait amené Mma Botumile à pousser la porte de l'Agence N° 1 des Dames Détectives. La dame voulait connaître l'identité de celle que, d'après ses soupçons, son mari

fréquentait – réaction très naturelle de la part d’une épouse que de souhaiter tout savoir, estimait Mr. J.L.B. Matekoni – et il était résolu à le découvrir. Ce qui arriverait ensuite serait une autre histoire. Mma Botumile possédait un tempérament bien trempé et Mr. J.L.B. Matekoni n’enviait pas la femme en question, qui aurait tôt ou tard affaire à elle. Cela ne le concernait pas vraiment, cependant. Tout au plus, imaginait-il, lui-même ou Mma Ramotswe irait mettre la petite amie en garde, une chose que l’on pourrait réaliser avec tact. Il suffirait de lui dire que Mma Botumile savait, et qu’elle n’était pas femme à tolérer que son mari ait une liaison. Une petite amie sensée comprendrait tout de suite qu’il lui fallait opérer un choix : soit se battre pour garder Mr. Botumile en l’enlevant à son épouse, soit chercher un autre homme. Ce qu’elle ne pourrait faire, en revanche, c’était demeurer la rivale de Mma Botumile alors que celle-ci vivait toujours avec son mari.

Ce fut presque sur une impulsion que Mr. J.L.B. Matekoni pénétra dans le bureau pour demander à Mma Makutsi s’il pouvait emprunter l’appareil photo. Celui-ci datait des tout premiers stades de la création de l’Agence N° 1 des Dames Détectives. On en avait fait l’acquisition avec la conviction qu’il se révélerait indispensable pour obtenir des pièces à conviction. Clovis Andersen en conseillait l’achat, précisant : *Même si l’on ne peut affirmer qu’un cliché ne ment jamais, il est difficile de lutter contre une preuve photographique. Que de fois ai-je personnellement affronté un malfaiteur, muni d’une photographie de lui engagé dans une activité peu honorable, et lui ai-je lancé : « Mais alors, là, qui est-ce ? L’homme qui a marché sur la lune ? »* Mma Makutsi, qui avait lu ce passage, en avait été impressionnée et avait suggéré l’achat de l’appareil. Elle-même ne l’avait jamais utilisé pour le travail cependant – pas plus que Mma Ramotswe –, aussi était-il resté sur l’étagère, derrière le bureau de Mma Ramotswe, prêt à l’emploi et attendant son heure, chargé d’une pellicule.

Armé de l’appareil, Mr. J.L.B. Matekoni avait ensuite quitté les lieux, non sans avoir donné au plus jeune des apprentis l’instruction de bien fermer le garage. Il avait conduit son camion jusqu’à l’endroit exact où il avait une première fois guetté la sortie de Mr. Botumile du bureau. Il était posté là depuis dix minutes lorsque la porte du bâtiment s’ouvrit et qu’un homme en sortit pour gagner l’une des deux voitures rouges garées dans la rue perpendiculaire. Bien qu’il fût le premier à sortir après cinq heures, il ne s’agissait pas de Mr. Botumile, aussi Mr. J.L.B. Matekoni l’ignora-t-il tandis qu’il s’installait au volant et s’éloignait. Quelques minutes plus tard, Mr. Botumile apparut et monta dans sa voiture.

Mr. J.L.B. Matekoni suivit le véhicule rouge. Contre toute attente, il n’y avait pas de circulation ce jour-là et il lui fut facile de conserver

entre eux une distance raisonnable sans quitter sa proie des yeux. Cette fois, un nouvel itinéraire fut emprunté et la voiture se dirigea vers Tlokweng Road. La grande route se révéla, bien sûr, beaucoup plus embouteillée et il fallut prendre mille précautions pour ne pas perdre de vue le véhicule de Mr. Botumile. Toutefois, Mr. J.L.B. Matekoni restait assez proche de lui et assez attentif pour ne pas le manquer lorsqu'il bifurqua soudain sur la droite, peu après le centre commercial. Mr. J.L.B. Matekoni connaissait assez bien la mauvaise route sur laquelle le véhicule rouge roulait à présent. Elle n'était pas très éloignée du garage et, plus d'une fois, il était venu là pour tester une voiture qu'il venait de réparer, surtout lorsqu'il s'agissait de mettre à l'épreuve de nouvelles suspensions. C'était un quartier surtout résidentiel et peu peuplé, avec seulement un ou deux complexes de bureaux à l'extrémité de Tlokweng Road. Les chèvres l'affectionnaient, se souvint-il, car une portion de terre, à mi-parcours, était livrée à ces créatures dévastatrices. Toute végétation en avait été éradiquée, hormis quelques épineux qui étaient parvenus à mettre en échec les talents des bêtes. À présent, tandis qu'il descendait la route en suivant le petit nuage de poussière soulevé par les roues de la voiture rouge, il apercevait quelques chèvres postées sur le bas-côté, occupées à mâchonner un morceau de toile à sac que le vent avait accroché à une clôture. On se trouvait dans un secteur particulier de la ville : ce n'était pas encore tout à fait le bush, qui s'étendait au-delà des clôtures, mais cela s'y apparentait, appelant des incursions animales.

Tout à coup, les feux arrière de Mr. Botumile rougeoyèrent à travers la poussière et la voiture s'engagea brutalement dans l'allée d'une maison. Réagissant aussitôt, Mr. J.L.B. Matekoni ralentit et se gara sur le bord de la route. Il attendrait une minute ou deux, résolut-il, avant de passer devant la maison. Cela laisserait à Mr. Botumile le temps de descendre de son véhicule, à supposer que telle fût son intention, ou de prendre à bord la petite amie qui l'attendait, si c'était là ce qu'il avait en tête.

Lorsque Mr. J.L.B. Matekoni reprit sa route, Mr. Botumile était sorti de voiture. Mr. J.L.B. Matekoni le vit remonter une courte allée pour gagner la maison. La porte d'entrée s'ouvrit ; derrière elle, une femme attendait le nouveau venu. Ce ne fut guère qu'une brève image, mais qui devait demeurer gravée à l'encre indélébile dans son esprit : l'homme, son amante, la végétation fatiguée et couverte de poussière du jardin, l'angle de la grille sortie de ses gonds, la colonne d'alimentation, sur le côté de la maison. Ainsi, c'était à cela que ressemblait une liaison clandestine !

Il continua d'avancer jusqu'à atteindre une portion de la route sur laquelle il put faire demi-tour sans craindre d'être aperçu de la

maison. Puis il revint lentement sur ses traces avec, cette fois, l'appareil photo prêt à l'emploi sur ses genoux. Arrivé à hauteur de la maison, il ralentit encore et, manipulant l'appareil d'une main tout en laissant l'autre sur le volant, il pressa le déclencheur. Ensuite, le cœur battant d'excitation, il accéléra en direction de Tlokweng Road. Il se sentait désarçonné. Dans un sens, il venait de vivre une expérience grisante et avait éprouvé la satisfaction de voir ce qu'il s'attendait à voir. Toutefois, l'acte de prendre la photographie lui était apparu comme une intrusion, une indiscretion d'un degré tout à fait différent de la filature de Mr. Botumile. Il jeta un coup d'œil à l'appareil posé sur le siège passager du camion. En le voyant, avec son objectif inquisiteur, il se sentit soudain sale. Cela n'avait rien à voir avec le métier de garagiste ; cela ressemblait plutôt à... à celui d'espion, d'informateur, dont le rôle consistait à fureter dans les vilains secrets d'autrui.

Il décida d'en discuter avec Mma Ramotswe. Il était impossible d'imaginer celle-ci faire quoi que ce fût de mauvais ou de méprisable et si elle lui affirmait que, dans ce cas-ci, la fin justifiait les moyens, il serait satisfait. Malgré tout, pensa-t-il encore, l'intérêt de cette enquête résidait pour lui dans le fait qu'il la menait seul : il n'allait pas se précipiter chez Mma Ramotswe au moindre questionnement ! Non, il ferait développer la pellicule et montrerait la photographie à Mma Botumile. Auparavant, il découvrirait qui habitait cette maison, afin de pouvoir livrer à la cliente toutes les données relatives à l'infidélité de son mari. Il n'enviait pas le sort de Mr. Botumile, mais, après tout, ce n'était pas à lui, Mr. J.L.B. Matekoni, de porter un jugement sur le mariage d'une cliente, sinon pour parvenir à la conclusion – qu'il garderait pour lui – que si Mma Botumile était la dernière femme du Botswana et lui-même le dernier homme, il resterait à jamais célibataire.

Tandis que Mr. J.L.B. Matekoni se débattait avec sa conscience, Mma Makutsi préparait le repas de Phuti Radiphuti dans sa maison d'Extension Two. La veille, il avait dîné chez sa tante, ce qui signifiait qu'il attendait avec impatience de savourer la cuisine de Mma Makutsi. Car celle-ci concoctait les plats qu'il affectionnait, contrairement à la tante, qui lui préparait des mets qu'elle estimait bons pour lui. Ce soir-là, elle avait donc fait frire du poulet, qu'elle accompagnerait de riz parsemé de raisins de Smyrne. Il y aurait aussi des bananes frites, parce qu'elles allaient toujours très bien avec le poulet, ainsi qu'un flacon de sauce peri-peri du Mozambique, parfaite pour corser n'importe quel plat. Phuti Radiphuti adorait la nourriture épicée, goût que Mma Makutsi s'efforçait d'acquérir à son tour. Elle faisait quelques progrès dans ce sens, mais le processus se révélait très

lent et nécessitait l'absorption de fréquents verres d'eau.

Ce soir-là, la conversation porta sur les événements des derniers jours. Mma Makutsi s'était demandé s'il fallait révéler sa tentative avortée de démission et elle s'était finalement décidée à le faire. Certes, elle ne sortait pas grandie de l'épisode, estimait-elle, mais elle n'avait jamais rien caché à son fiancé et n'entendait pas commencer ce soir-là.

— Je me suis rendue ridicule hier, lui avoua-t-elle en remuant le poulet dans la poêle. J'ai eu l'idée de partir chercher un autre travail.

Elle n'en dit pas davantage. Elle avait eu l'intention de tout lui raconter, mais, en fin de compte, cela se révéla impossible. Il ne fut donc fait aucune mention de la rencontre avec Violet et de l'humiliation qu'elle avait entraînée, aucune mention du talon cassé ni de l'ignoble trajet parcouru pieds nus, aucune mention de l'épine.

Car elle ne s'attendait pas à la force de la réaction que susciterait cette annonce.

— Comment ? Mais tu ne peux pas faire cela ! explosa Phuti Radiphuti. Et Mma Ramotswe, alors ? Tu ne vas tout de même pas quitter Mma Ramotswe !

Prise au dépourvu, Mma Makutsi tenta de se défendre.

— Mais il faut bien que je pense à ma carrière ! protesta-t-elle. Je ne compte pas, moi ?

Phuti Radiphuti ne parut guère ébranlé par l'argument.

— Que ferait Mma Ramotswe sans toi ? reprit-il. Tu es la seule à savoir où se trouvent les choses. C'est toi qui as fait tout le classement. Tu connais tous les clients... Non, tu ne peux pas laisser tomber Mma Ramotswe !

Un sombre pressentiment étreignit Mma Makutsi à ces mots. Phuti Radiphuti semblait davantage se soucier de Mma Ramotswe que d'elle-même. En tant que fiancé, n'aurait-il pas dû la soutenir dans cette affaire, et prendre à cœur ses intérêts à elle plutôt que ceux de Mma Ramotswe, aussi valable que fût celle-ci ?

— Je suis revenue très vite, expliqua-t-elle d'un ton navré. Je ne suis restée absente qu'une matinée.

Phuti Radiphuti posa sur elle un regard contrarié.

— Mma Ramotswe compte beaucoup sur toi, Mma, déclara-t-il. Tu le sais, non ?

Mma Makutsi répondit que si, mais qu'il y avait des fois où une femme devait se prendre en main et avancer. Ne croyait-il pas...

Elle n'acheva pas.

— Et je comprends très bien pourquoi elle ne peut pas se passer de toi, coupa Phuti. C'est exactement pour la même raison que moi non plus, je ne peux pas me passer de toi.

Mma Makutsi garda le silence.

Phuti saisit la bouteille de sauce peri-peri et joua pensivement avec le bouchon.

— C'est parce que tu es quelqu'un de vraiment bien, compléta-t-il. Voilà pourquoi.

Mma Makutsi remua une dernière fois le poulet, puis s'assit. Ce qui avait débuté comme un reproche s'était mué, semblait-il, en compliment. Et elle ne parvenait pas à se rappeler quand on l'avait complimentée pour la dernière fois. Elle avait oublié la remarque flatteuse de Mma Ramotswe sur sa robe rouge.

— C'est très gentil, Phuti, hasarda-t-elle.

Phuti Radiphuti reposa le flacon de sauce et se mit à fouiller dans la poche de sa veste.

— Je ne suis pas très doué pour les grands discours, dit-il.

— Mais tu fais des progrès, protesta Mma Makutsi. Et c'était vrai, pensa-t-elle. Le terrible bégaiement avait quasiment disparu depuis leur rencontre, même s'il se manifestait encore, de temps à autre, dans les moments de grand trouble. Cependant, cela faisait partie de son charme : le charme de cet homme, son fiancé, celui qui deviendrait un jour son mari.

— Je ne suis pas très doué pour les grands discours, répéta Phuti Radiphuti, mais j'ai ici quelque chose que je voudrais te donner. C'est une bague, Mma. Avec un diamant. Je l'ai achetée pour toi.

Il fit glisser une petite boîte sur la table jusqu'à Mma Makutsi. Elle la saisit d'une main maladroite et l'ouvrit aussitôt. La pierre scintilla dans la lumière.

— C'est l'un de nos diamants, expliqua-t-il. Un diamant du Botswana.

En silence, Mma Makutsi sortit la bague de son écrin et la passa à son doigt. Puis elle leva les yeux vers Phuti et commença à articuler quelque chose, mais s'arrêta. Il était difficile de trouver les mots, d'arriver à croire qu'elle, à qui l'on avait donné si peu, pût recevoir à présent un tel cadeau, et que ce cadeau, qui dépassait ses rêves les plus fous, dût venir de lui ! Comment aurait-elle pu exprimer tout ce qu'elle ressentait ?

— L'un de nos diamants ?

— Oui. Il vient de notre terre.

Elle pressa la bague et sa pierre contre sa joue. Le contact était frais ; c'était un bijou si précieux, si pur...

CHAPITRE XIII

L'Imprimerie de la Bonne Impression

Tout le monde sauf Mr. Polopetsi, et le jeune apprenti, bien sûr, avait désormais une investigation à mener. Chacun envisageait sa tâche avec un degré d'enthousiasme différent. Mr. J.L.B. Matekoni, convaincu que son enquête arrivait à son terme, débordait d'entrain. Il disposait d'un cliché qui ferait office de preuve – ou, tout au moins, d'une photographie du nid d'amour de Mr. Botumile – et il ne lui restait plus qu'à découvrir le nom de la personne qui habitait à cette adresse. Ce serait une recherche simple qui ne prendrait guère de temps. Armé de sa réponse, il pourrait aller trouver Mma Botumile et lui donner l'information qu'elle réclamait. Cela lui ferait assurément plaisir, mais, plus encore, cela impressionnerait Mma Ramotswe, qui s'extasierait de la vitesse à laquelle il avait abouti à une conclusion satisfaisante. La pellicule, déposée chez le photographe pour être développée, serait prête en fin de matinée. Il n'y avait donc aucune raison de ne pas rencontrer Mma Botumile le lendemain. À cette fin, il lui téléphona et lui demanda si elle pouvait venir à l'agence à l'heure qui lui convenait. Même pour une proposition aussi simple, il aurait dû s'attendre à une réponse désagréable. Car ce fut ce qu'il obtint : aucune heure, affirma la dame, ne convenait.

— Je suis quelqu'un de très occupé, ajouta-t-elle d'un ton sec. Mais j'essaierai malgré tout de vous voir demain matin à dix heures.

Mr. J.L.B. Matekoni reposa le combiné avec un soupir. Il existait des gens incapables d'amabilité, songea-t-il. Ce trait de caractère se manifestait quand ils apportaient leur véhicule à réparer, par exemple, et dans tous les contacts avec leur entourage. Bien sûr, les voitures de ces gens-là étaient souvent aussi difficiles que leurs propriétaires, quand on y pensait. Les voitures agréables étaient conduites par des gens agréables, les voitures récalcitrantes par des individus peu amènes. En fin de compte, une boîte de vitesses révélait tout ce qu'il fallait savoir sur son propriétaire, conclut Mr. J.L.B. Matekoni.

Il se demanda si Mr. Botumile connaissait la nature irascible de son épouse avant de la demander en mariage. À *supposer* qu'il l'eût demandée en mariage. Les choses avaient très bien pu se passer autrement. Parfois, les hommes ne parviennent pas à se rappeler dans

quelles circonstances s'est faite la demande en mariage, pour la bonne raison qu'il n'y a jamais rien eu de tel. Ce sont ceux, pensa Mr. J.L.B. Matekoni, qui se font piéger dans la vie maritale, qui glissent imperceptiblement vers elle pour se retrouver tout à coup acculés, victimes de la ruse féminine, et s'apercevoir soudain que la date a été fixée. Dans son propre cas, il se souvenait très bien du moment où il avait demandé à Mma Ramotswe de l'épouser ; en revanche, le choix du jour se révélait plus flou. Il se trouvait à la ferme des orphelins, lui semblait-il, et Mma Potokwane avait parlé de l'importance pour une femme de savoir quand elle allait se marier – ou, en tout cas, elle avait dit quelque chose d'avoisinant.

L'instant suivant, il était debout sous le grand arbre, face à Trevor Mwamba qui procédait à la cérémonie du mariage.

Mr. J.L.B. Matekoni, bien sûr, se réjouissait d'être l'époux de Mma Ramotswe et ne pouvait imaginer de situation dans laquelle il se sentirait malheureux avec elle. Mais comme les choses devaient être différentes – et proches du cauchemar – quand on s'apercevait que celle que l'on avait épousée était une femme que l'on n'aimait pas ! Il arrivait que l'on fit cette découverte une semaine ou deux à peine après le mariage et ce devait être terrible. Mr. J.L.B. Matekoni savait que l'on était supposé consentir des efforts une fois marié, que l'on devait au moins essayer de s'entendre avec son épouse, mais que fallait-il faire quand on découvrait que celle-ci était du genre de Mma Botumile ? Il frissonna à cette pensée. Pauvre Mr. Botumile, contraint d'écouter cette voix stridente et plaintive à longueur de journée, une voix qui, sans aucun doute, le dénigrerait et critiquait le moindre de ses mouvements, la moindre de ses remarques, lui construisant des murs de prison, une prison d'humiliations et de réprimandes ! Et cela aurait tout aussi bien pu être moi... songea-t-il. La pitié que lui inspirait Mr. Botumile, cette compassion, était le seul bémol dans l'exaltation qu'il tirait de son enquête. Néanmoins, s'il s'était pris de sympathie pour le mari dans cette affaire, il ne laissait pas ce sentiment voiler le fait qu'il travaillait pour l'épouse.

Pour Mma Makutsi, le problème que rencontrait Minnie avec son employé malhonnête se présentait sous un jour moins net. Certes, il se pouvait que l'un des ouvriers de l'imprimerie eût l'air sournois, mais elle doutait que cela suffise à établir qu'il s'agissait bel et bien du voleur. C'était possible, bien sûr, et il convenait de garder cette hypothèse en tête, mais elle ne laisserait pas un tel a priori biaiser son enquête. Elle s'en fit en tout cas la promesse, tandis qu'elle réglait le taxi qui l'avait menée de l'agence à l'imprimerie de Minnie. Trente pula ! Elle plia avec soin le reçu pour le glisser dans la poche de son cardigan. Le même trajet en minibus aurait coûté deux pula tout au plus, mais le prix exorbitant du taxi pourrait être facturé à la cliente,

car, de toute façon, songea-t-elle, il eût été inapproprié d'arriver à l'imprimerie dans un vieux véhicule surchargé, avec des mains et des pieds en sueur qui dépassaient des vitres. Les gens remarquaient la façon de voyager de chacun et, si elle voulait se faire passer pour une future cliente de l'imprimerie, elle devait adapter son style à ce statut. Clovis Andersen évoquait sans doute cette nécessité dans les *Principes de l'investigation privée*, mais, même si tel n'était pas le cas, le bon sens était là pour dicter une telle attitude.

L'Imprimerie de la Bonne Impression occupait la moitié d'un assez grand bâtiment de la zone industrielle, qui s'étendait après le centre de tri de diamants. L'immeuble n'avait rien d'impressionnant – c'était l'une de ces constructions qui se présentent comme des entrepôts rudimentaires percés de très rares fenêtres. Au-dessus de la porte, une pancarte annonçait :

*Les bons mots font les bonnes affaires.
Les bonnes affaires font les bonnes recettes.
Faites bonne impression avec
l'Imprimerie de la Bonne Impression !*

Sous ces lignes apparaissait l'image d'une brochure en papier glacé, de laquelle des billets de banque s'échappaient en cascade, comme d'une corne d'abondance. C'était là un message fort, estima Mma Makutsi, et cela lui fit penser qu'il était peut-être temps de suggérer à Mma Ramotswe l'acquisition d'une nouvelle enseigne pour l'agence. Celle-ci pourrait elle aussi comporter une illustration qui la mettrait en valeur, mais quel dessin choisirait-on ? Une théière venait d'emblée à l'esprit, mais cela conviendrait mal : pour le public, l'investigation privée n'avait aucun rapport particulier avec le thé, bien que la dégustation de ce breuvage représentât une part importante de l'activité quotidienne des détectives. Mma Ramotswe en buvait six tasses par jour... à l'agence. Mma Makutsi n'avait pas d'idée précise du nombre de tasses de thé rouge qu'elle consommait chez elle. Elle-même en buvait quatre, ou peut-être cinq, si l'on comptait les fois où elle se resservait. Toutefois, ce n'était pas le moment de songer à ces choses-là, décida-t-elle. Une enquête délicate l'attendait, une enquête qu'il lui faudrait mener *en catimini*, et elle devait à présent se concentrer sur le personnage qu'elle avait à incarner : une cliente inspectant l'entreprise d'un fournisseur éventuel.

Mma Makutsi pénétra dans un vestibule d'accueil, à l'entrée du bâtiment. C'était une pièce étroite, où le bureau de la réceptionniste occupait tout l'espace disponible, ne laissant libre qu'un angle meublé de quelques chaises et d'une table basse, sur laquelle s'empilaient brochures et prospectus.

Il flottait dans l'air une odeur curieuse, un peu âcre, que Mma Makutsi mit un certain temps à identifier : l'odeur de l'encre, qui la ramena des années en arrière, à l'école de Bobonong. Celle-ci comportait une salle spéciale consacrée à la ronéo, où l'on stockait des réserves d'encre. La ronéo était une machine antique, d'un genre que plus personne n'utilisait. Les autorités l'avaient oubliée là et l'école continuait donc à s'en servir. À l'époque, les enfants participaient au travail de duplication et elle-même regardait avec émerveillement les pages fraîchement imprimées sortir sous le rouleau. À présent, alors que tout un monde la séparait de ce lieu et de ce temps-là, l'odeur de l'encre lui remontait en mémoire.

Elle donna son nom à la réceptionniste, qui prévint aussitôt Minnie Magama par téléphone. Puis elle s'assit sur une chaise pour attendre l'arrivée de la maîtresse des lieux et en profita pour observer la réceptionniste.

C'était une dame d'âge moyen, vêtue d'une espèce de tablier qui, estima Mma Makutsi, était en réalité une robe. Cette tenue n'avait rien d'apprêté, de sorte que Mma Makutsi se prit à penser : Ce n'est pas elle. Cette femme-là n'a pas d'argent à dépenser. Si elle volait, elle se serait sans doute... à moins que ? Le désespoir ne pouvait-il pas conduire à la malhonnêteté ? Elle détailla la femme avec plus d'attention.

Elle chercha une question à poser. Quand on ne trouvait rien à dire à une personne, on pouvait lui demander depuis combien de temps elle travaillait là où elle travaillait. Les gens semblaient toujours disposés à parler de cela.

— Cela fait longtemps que vous êtes employée ici, Mma ? interrogea Mma Makutsi.

La réceptionniste, qui était occupée à taper à la machine, leva les yeux de son clavier.

— Je ne travaille pas ici, répondit-elle. Je suis là parce que ma fille est malade. C'est elle qui a cet emploi. Moi, je la remplace, c'est tout.

Elle marqua une pause.

— D'ailleurs, je ne sais pas du tout ce que je fais, Mma, reprit-elle. Je suis là, mais je ne sais pas ce que je fais.

Mma Makutsi se mit à rire, mais la femme secoua la tête.

— Non, je suis sérieuse, Mma. Je ne sais vraiment pas. J'essaie de répondre au téléphone, mais je me dépêche de raccrocher. Et je ne connais pas les noms des gens qui travaillent à l'atelier, là-dedans. Sauf Mma Magama ; Minnie, comme on l'appelle. Elle, je connais son nom.

— Beaucoup de gens ne savent pas vraiment ce qu'ils font, affirma Mma Makutsi. Cela n'a rien d'inhabituel. En fait, peut-être que la plupart ignorent ce qu'ils font au juste. Ils font semblant de le savoir,

mais ils l'ignorent.

La réceptionniste sourit.

— Dans ce cas, je ne suis pas la seule, Mma.

Mma Makutsi tenta une nouvelle approche.

— Et votre fille, est-elle contente de travailler ici ?

La réponse ne se fit pas attendre.

— Très contente. Elle est très contente, Mma. Elle n'arrête pas de répéter qu'elle a bien de la chance d'avoir une patronne comme celle-là. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Mma Makutsi fut sur le point de répondre qu'elle aussi était gâtée de ce côté-là, mais elle se reprit à temps. Il ne fallait pas parler de Mma Ramotswe à cette femme, car cela reviendrait à se démasquer : elle était censée être une cliente potentielle, et non une détective privée. Elle préféra donc se taire et le silence s'installa entre les deux femmes.

Quelques minutes plus tard, Minnie apparut dans l'embrasure d'une porte, derrière le bureau de la réceptionniste. Elle portait une tenue plus simple que le jour de sa visite à l'agence et, l'espace d'un instant, Mma Makutsi ne la reconnut pas.

— Oui, c'est moi, lança Minnie. Je ne suis pas très élégante aujourd'hui, n'est-ce pas ? Ce sont mes vêtements de travail. Et regardez, vous avez vu mes mains ? Pleines d'encre !

Mma Makutsi se leva et contempla les mains tendues.

— Si j'étais détective, déclara-t-elle devant les grosses taches qui se déployaient, tels des continents, sur les paumes de Minnie, je dirais que vous travaillez dans l'imprimerie.

Puis, avec un coup d'œil rapide en direction de la réceptionniste, elle compléta :

— Mais je ne suis pas détective, bien sûr !

— Non, bien sûr que non, renchérit Minnie. Vous n'êtes pas détective, Mma.

La réceptionniste, qui avait suivi leur conversation, leva brusquement les yeux.

— Vous êtes de la police, Mma ?

Mma Makutsi décela une pointe d'angoisse dans sa voix.

— Je n'ai rien à voir avec la police, la rassura-t-elle. Rien du tout. Je suis chef d'entreprise.

La réceptionniste parut se détendre. Sa réaction brutale, songea Mma Makutsi, était étrange. De toute évidence, cette femme avait quelque chose à cacher, mais cela n'avait sans doute rien à voir avec sa fille ou cet emploi à l'imprimerie. Sauf, bien sûr, si elle savait que sa fille dérobaient des fournitures dans l'atelier. Mères et filles étaient parfois très proches : elles se racontaient tout, et savoir que sa fille volait amenait nécessairement une mère à redouter l'arrivée de la

police. Toutefois, Mma Makutsi se rappela que beaucoup de gens craignaient la police, même avec la conscience tranquille : peut-être parce que, dans leur jeune âge, ils avaient été tyrannisés par des professeurs trop sévères ou des enfants plus forts qu'eux. Il existait mille et une façons de se faire persécuter. Dès lors, de tels individus craignaient la police, de même qu'ils redoutaient toute forme d'autorité.

Mma Makutsi adressa un sourire à la réceptionniste, avant de suivre Minnie vers l'atelier. Cette dernière était si petite que, bien qu'elle-même fût de taille moyenne, Mma Makutsi était obligée de baisser les yeux pour voir le haut de sa tête ou, plus précisément, le petit pompon qui surmontait sa curieuse casquette en laine tricotée, semblable à un couvre-théière. Elle détailla celle-ci, cherchant si elle disposait d'une ouverture par laquelle passait le bec verseur. Elle n'en découvrit pas, mais se souvint qu'il y avait, à l'agence, un couvre-théière très similaire, et elle se dit que Mma Ramotswe ou elle-même pourraient peut-être s'en servir les jours de très grand froid. Elle s'imagina à quoi ressemblerait Mma Ramotswe ainsi coiffée et décida que cela lui irait bien. Cela ajouterait, d'une manière indéfinissable, à son autorité naturelle.

Derrière la porte s'ouvrait un couloir. L'odeur qui lui était montée aux narines à son arrivée s'accrut et un bruit vint s'y ajouter, cliquettement docile d'une machine accomplissant une tâche répétitive. Au loin, de la musique s'échappait d'un poste de radio.

— Notre nouvelle machine est à l'œuvre, expliqua Minnie avec fierté. C'est elle qui fait tout ce bruit. Écoutez ! C'est notre machine allemande qui imprime une brochure. Ils fabriquent de très bonnes machines, ces Allemands, vous savez !

Mma Makutsi acquiesça.

— Oui, dit-elle. C'est exact. Ils sont...

Elle s'interrompit, ne sachant comment poursuivre. Elle aurait aimé ajouter un commentaire sur le peuple allemand dans son ensemble, mais s'apercevait qu'elle ne savait pratiquement rien de lui. On voyait beaucoup de Chinois, qui avaient l'air calmes et travailleurs, mais des Allemands, non. En fait, elle n'en avait jamais vu.

Minnie se retourna et leva la tête vers elle. Le regard plaintif et rempli d'espoir était réapparu, comme si Mma Makutsi s'apprêtait à dire, au sujet des Allemands, une chose importante que Minnie tenait désespérément à entendre.

— J'aimerais bien aller en Allemagne, conclut Mma Makutsi d'une voix faible.

— Oui, approuva Minnie. Moi aussi, j'aimerais bien visiter des pays. Je voudrais aller en Angleterre. Mais je ne crois pas que je sortirai un jour du Botswana. Cette imprimerie me retient prisonnière.

Parfois, j'ai l'impression que c'est une chaîne encerclant ma cheville. On ne peut aller nulle part avec une chaîne à la cheville.

— C'est vrai, répondit Mma Makutsi, haussant la voix pour lutter contre le bruit de la machine allemande.

Elle regarda autour d'elle. S'il lui fallait jouer le rôle d'une cliente intéressée, elle n'aurait aucune difficulté à le faire : ce qu'elle voyait la passionnait. Les deux femmes se trouvaient dans un large espace haut de plafond, sans fenêtre, mais doté, à l'arrière, d'une porte ouverte par laquelle le soleil pénétrait à flots. Toutefois, l'éclairage principal était assuré par une rangée de néons au plafond. Au centre de la salle trônait la machine allemande, tandis que quatre ou cinq autres, d'aspect complexe, étaient réparties tout autour. Mma Makutsi remarqua une guillotine électrique, sous laquelle s'entassaient des copeaux de papier. De gros flacons remplis de ce qui devait être de l'encre s'alignaient sur des étagères haut placées. Il y avait aussi plusieurs larges armoires à fournitures et des placards, ainsi que du matériel empilé sur divers chariots et tables. C'était le lieu rêvé pour un voleur, pensa-t-elle. Il y avait une foule de *choses*.

Puis elle observa les gens. Deux jeunes hommes se tenaient près de la machine allemande : l'un d'eux était absorbé dans une tâche d'ajustement, l'autre regardait la pile de brochures imprimées croître rapidement. À l'extrémité de la salle, deux femmes empilaient des feuilles de papier sur un chariot, tandis qu'une troisième personne, un homme, travaillait sur ce qui ressemblait à une autre machine de typographie, plus petite celle-là. Sur un côté de l'espace principal, deux boxes de verre isolés faisaient office de petits bureaux. Le premier était vide, mais éclairé. Dans le second apparaissaient un homme et une femme, et celle-ci montrait une feuille de papier à l'homme. Lorsque Mma Makutsi se tourna dans leur direction, la femme tapota l'épaule de son compagnon et désigna la nouvelle venue du doigt. L'homme suivit son regard.

— J'aimerais que vous me présentiez le personnel, suggéra Mma Makutsi. Si nous commençons par ces deux-là ? ajouta-t-elle en se tournant vers les jeunes hommes qui s'affairaient sur la machine centrale.

— Ils sont très gentils, répondit Minnie. Ce sont mes meilleurs ouvriers. Ils ont un œil de typographe. Savez-vous ce qu'est un œil de typographe, Mma ? Cela signifie qu'ils arrivent à voir comment l'impression va sortir avant même d'avoir allumé la machine.

Mma Makutsi songea aux apprentis du garage. S'il existait quelque chose d'équivalent en mécanique – un œil de mécanicien –, elle doutait que ces deux-là en soient dotés.

— Autrefois, les typographes devaient savoir lire à l'envers, expliqua Minnie tandis qu'elles s'approchaient de la machine et de ses

deux ouvriers. À cette époque, on utilisait des caractères en plomb. Ils étaient obligés de placer les lettres à l'envers.

— Des miroirs, suggéra Mma Makutsi. Ils devaient avoir des miroirs dans la tête.

— Non, répondit Minnie. Pas du tout.

Lorsqu'elles parvinrent à la machine, les deux ouvriers interrompirent leur tâche. L'un d'eux appuya sur un bouton et la machine s'arrêta dans un grincement. Sans le bruit qu'elle faisait jusque-là, un silence étrange s'installa dans l'atelier. Seule s'élevait désormais la musique de la radio, rythme insistant d'un air de hard rock, le genre de musique que Mma Ramotswe décrivait comme les gémissements d'un estomac affamé.

Les deux hommes portaient des bleus de travail. Le premier tira un chiffon de sa poche et s'essuya les mains. L'autre, qui avait une bouche immense qu'il gardait ouverte, leva un doigt en vue de se gratter le nez, mais se ravisa et laissa retomber sa main.

— Cette dame est une cliente, déclara Minnie. Elle est très intéressée par notre travail. Peut-être pourriez-vous lui expliquer comment fonctionne notre nouvelle machine. Elle s'appelle Mma Makutsi.

Mma Makutsi lança un sourire encourageant aux jeunes hommes. Elle s'efforçait de quitter des yeux la bouche béante, mais, étrangement, n'y parvenait pas. Cette cavité profonde, qui évoquait l'entrée d'une grotte, devait donner accès à l'intérieur même du crâne. C'était une vision fascinante, mais qui la mettait un peu mal à l'aise.

L'imprimeur qui s'était essuyé sur le chiffon se pencha pour serrer la main de Mma Makutsi. Il lui parla poliment et lui donna son nom. Pendant ce temps, Mma Makutsi sentait le regard de son collègue peser sur elle. Elle lui jeta un coup d'œil, mais seule la bouche lui apparut. De manière absurde, elle eut envie de fourrer quelque chose à l'intérieur : du papier, peut-être, ou de petites gommes, n'importe quoi qui fût susceptible de la combler. C'était ridicule.

Puis le jeune homme prit la parole :

— Vous êtes la dame de l'agence de détectives, dit-il. Celle qui est dans Tlokweng Road.

Le son de sa voix venait sans doute de sa bouche, mais Mma Makutsi eut l'impression qu'il émanait de bien plus bas, de la poitrine ou de l'estomac.

Elle regarda Minnie, qui leva les yeux vers elle avec stupéfaction.

— Oui, c'est vrai, bredouilla-t-elle. C'est bien moi.

Il y eut un silence. Mma Makutsi ne savait que dire. Elle ressentait une profonde irritation envers ce jeune homme qui, avec sa bouche déconcertante, l'avait si vite démasquée. Elle réfléchit à la façon dont il la connaissait. Il était flatteur de s'apercevoir qu'elle était célèbre,

qu'elle avait acquis un statut de personnalité dans la ville, même si cela signifiait qu'elle ne pourrait plus mener ses investigations avec la discrétion souhaitable. L'enquête allait tomber à l'eau à présent, puisque, d'ici à quelques minutes, tous les employés de l'imprimerie sauraient qui elle était.

Sa surprise se mua en colère.

— Je suis bien cette dame, lança-t-elle d'un ton sec. Mais cela ne veut rien dire. Rien du tout.

— Je n'ai jamais vu de détective, intervint le jeune homme au chiffon. C'est intéressant, comme travail, Mma ? Est-ce que vous venez dans des endroits comme celui-ci pour démasquer...

— ... des voleurs ? compléta la bouche.

Minnie tressaillit. Elle n'avait pas quitté des yeux les deux employés tandis qu'ils parlaient et se tournait à présent vers Mma Makutsi. De nouveau, il y eut le regard implorant, comme si elle voulait entendre Mma Makutsi affirmer que ce n'était pas vrai, qu'elle n'était pas détective et qu'elle n'était certainement pas venue ici pour enquêter sur des vols.

Mma Makutsi décida que la meilleure tactique consistait à s'amuser de la suggestion.

— Nous ne passons pas tout notre temps à poursuivre des malfaiteurs, vous savez, affirma-t-elle en souriant malicieusement. Il y a d'autres choses dans nos vies...

Tandis qu'elle parlait ainsi, le jeune homme à la grande bouche penchait la tête de côté, comme pour la détailler sous un angle différent. Elle plongeait le regard au-delà des lèvres et des dents, dans la caverne elle-même, dans le labyrinthe. Il existait des gens qui trouvaient les grottes irrésistibles, songea-t-elle, qui adoraient les explorer. Elle imagina de minuscules personnages, équipés de cordes et de pics microscopiques, réalisant l'ascension de cette bouche-là en s'arc-boutant pour résister aux bourrasques de vent qui montaient des poumons, quelque part en aval.

Minnie saisit le bras de Mma Makutsi et l'entraîna vers les bureaux.

— Ils n'ont rien à voir avec ça, affirma-t-elle. Ces garçons-là ne s'aviseraient jamais de voler quoi que ce soit.

Mma Makutsi n'en était pas si sûre.

— On ne peut pas savoir, Mma, répliqua-t-elle. Parfois, c'est l'individu que l'on soupçonne le moins qui est à blâmer. Il nous est arrivé plus d'une fois de découvrir que la dernière personne que l'on aurait suspectée est en réalité le coupable. Des ministres du culte, par exemple. Si, si, je vous assure !

— Je ne peux pas imaginer un ministre du culte faisant quelque chose de mal, protesta Minnie.

— Et pourtant, cela arrive, soupira Mma Makutsi. Il y a des

hommes d'Église très malfaisants. On ne les démasque presque jamais, parce que personne ne pense à aller fourrer son nez dans leurs affaires. Alors, si je voulais commettre un méfait sans être inquiétée, savez-vous ce que je ferais ? Je deviendrais ministre du culte, puis je commettrais mon méfait. Je saurais ainsi que je ne risque rien, vous comprenez ?

— Ou alors, détective, hasarda Minnie à mi-voix.

— Ou dét...

Mma Makutsi avait failli acquiescer, mais sa fierté professionnelle l'arrêta.

— Non, se reprit-elle. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée de devenir détective si je prévoyais de commettre un méfait. Les gens avec qui je travaille le découvriraient tout de suite, voyez-vous, Mma. Ils le sauraient.

Minnie ne répondit rien. Les deux femmes se trouvaient à présent devant le cube de verre qui faisait office de bureau et Minnie s'apprêtait à ouvrir la porte. De l'intérieur, l'homme et la femme les observaient.

— C'est lui, chuchota Minnie. Celui qui est à l'intérieur.

Mma Makutsi regarda par la vitre et ses yeux rencontrèrent ceux de l'homme qui se tenait dans le bureau. Bien sûr, songea-t-elle. À présent, je comprends.

CHAPITRE XIV

Une cliente pour Charlie

La licence de taxi sollicitée par Charlie avait été accordée, lui avait-on dit, mais le document lui-même, le papier indispensable, ne serait prêt que deux semaines plus tard. Pour un jeune homme de l'âge – et du caractère – de Charlie, c'était long. Patienter tout ce temps pour une pure formalité administrative était impossible, aussi avait-il résolu de commencer à exercer son activité sans attendre que les fonctionnaires du ministère des Transports publics veuillent bien se décider à saisir leurs tampons pour valider le document. Quels fainéants, ces fonctionnaires ! songeait Charlie. Il y en avait beaucoup trop dans le pays. On ne savait produire rien d'autre que cela : des fonctionnaires ! Il sourit. Il était chef d'entreprise, à présent. Il pouvait penser ainsi.

Nettoyée et longuement briquée, la voiture que lui avait cédée Mr. J.L.B. Matekoni brillait désormais de mille feux. Charlie vivait dans une chambre qu'il sous-louait à son oncle maternel, dans un petit deux-pièces d'une rue bruyante proche de la route de Francistown. La Mercedes-Benz étincelante détonnait parmi les véhicules en mauvais état garés autour de ces modestes maisons, aussi Charlie craignait-il les voleurs. Pour la première nuit que la voiture passa dans son nouveau quartier, il eut donc l'idée d'attacher une ficelle à la calandre du véhicule, ficelle qu'il ferait ensuite passer par la fenêtre de sa chambre et nouerait autour de son gros orteil avant d'aller se coucher.

— Cela te réveillera sûrement si quelqu'un essaie de te voler la voiture, commenta son oncle, qui le regardait, amusé, dérouler la pelote de ficelle.

— C'est bien pour ça que je le fais, mon oncle, répondit Charlie. Si la voiture se met à bouger, je me réveillerai et je pourrai sortir m'occuper des voleurs.

L'oncle dévisagea son neveu.

— Je vois deux problèmes, objecta-t-il. Deux. Le premier, c'est celui-ci : imagine que la ficelle ne casse pas ? Elle est toute neuve et très solide, tu sais. À mon avis, elle supporte sans peine le poids d'un homme. Elle pourra tirer ton orteil à travers la fenêtre, et toi avec, accroché au bout...

Charlie ne répondit pas, se contentant de fixer la pelote de ficelle, dont l'étiquette proclamait : *Ultrarésistante*.

— Et puis, il y a un autre problème, poursuivit l'oncle. Même si la ficelle te réveille et se casse avant de vous avoir entraînés, ton orteil et toi, que va-t-il se passer ? Comment comptes-tu t'y prendre pour t'occuper de ta voiture qui s'en va ? Tu lui courras après ?

Charlie posa la pelote sur la table.

— Finalement, je ne vais peut-être pas faire ça, murmura-t-il.

— Non, répondit son oncle. Ça vaut sans doute mieux.

La voiture ne fut pas volée cette nuit-là. Dès que Charlie s'éveilla le lendemain, il quitta son matelas posé à même le sol et tira le fin rideau de coton qui masquait la fenêtre. La voiture était là, à l'endroit exact où il l'avait garée. Il poussa un soupir de soulagement.

Ce matin-là, il avait pris rendez-vous chez un peintre spécialisé dans les enseignes, afin de faire inscrire au pochoir le nom de son entreprise sur la portière conducteur. Cela nécessita moins d'une heure de travail, mais consomma près de la moitié de la dernière paie hebdomadaire versée par Mr. J.L.B. Matekoni. Au moins, il n'aurait rien à dépenser pour l'essence dans l'immédiat, puisque Mr. J.L.B. Matekoni lui avait offert un plein en guise de cadeau d'adieu. Ainsi était-il désormais fin prêt, la licence mise à part, bien sûr.

Debout devant la boutique, Charlie admirait la nouvelle légende inscrite sur la portière.

Le peintre, une cigarette au coin des lèvres, contemplait lui aussi son œuvre.

— Pourquoi as-tu appelé ça le Service N° 1 des Dames en Taxi ? interrogea-t-il. Tu as l'intention de mettre une femme au volant ?

Charlie l'éclaira sur la nature de son activité, explication qui fut suivie d'un bref silence. Puis le peintre déclara :

— Des bonnes idées dans les affaires, Rra, il y en a des tas. Dans mon métier, j'ai vu démarrer des dizaines d'entreprises. Mais c'est la première fois que j'en vois une qui part sur une idée aussi excellente !

— C'est vrai ? demanda Charlie.

— Si je te le dis ! Ça va être un gros succès, tu peux me croire, Rra. Un gros succès ! Tu vas gagner beaucoup d'argent. Le mois prochain, ou peut-être celui d'après, tu seras déjà riche. Tu verras. Tu n'auras qu'à revenir me voir pour me dire si je me suis trompé.

Charlie s'éloigna avec la prédiction du peintre résonnant encore à ses oreilles. Bien sûr que la perspective de faire fortune le séduisait : en dehors de la brève période au cours de laquelle une femme d'âge mûr, mariée et très riche, s'était entichée de lui, il n'avait connu que la pauvreté, n'avait jamais possédé qu'une seule paire de chaussures et devait faire durer ses chemises en retournant leur col. S'il avait de l'argent, il pourrait s'habiller de façon à plaire aux filles. Non qu'il

rencontrât de réelles difficultés dans ce domaine, mais en étant plus élégant, il attirerait des filles plus séduisantes. Et c'était cela qui l'intéressait.

Il avait eu l'intention de rentrer directement chez lui pour économiser l'essence, mais au moment où il tourna au coin de la rue, une femme sortit d'une allée et lui fit signe. D'abord surpris, il se souvint tout à coup : *Je suis chauffeur de taxi ! C'est normal qu'on me fasse signe !*

Il s'immobilisa au bord de la route, juste devant la femme. Celle-ci monta élégamment à l'arrière. Il la regarda dans le rétroviseur : une dame fortunée, estima-t-il. Bien habillée, chargée d'une fine serviette de cuir.

— C'est pour où ? demanda-t-il.

Il n'avait pas répété, mais la question sonnait bien.

Elle répondit qu'elle souhaitait se rendre à la banque située en haut de la galerie commerciale.

— J'ai rendez-vous, ajouta-t-elle. Et je suis un peu en retard. J'espère que vous pourrez m'y conduire vite.

Il enclencha la première et démarra.

— Je vais faire de mon mieux, Mma.

Dans le rétroviseur, il vit la femme se détendre.

— Une amie devait venir me chercher, expliqua-t-elle tout en regardant par la vitre. Apparemment, elle a oublié. C'est une chance que vous soyez passé par là.

— Oui, Mma. Nous sommes là pour rendre service.

Ces mots semblèrent impressionner la dame.

— Il y a des chauffeurs de taxi très mal élevés, affirma-t-elle. Vous, vous n'en faites pas partie. C'est bien.

Charlie jeta un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur et son regard rencontra celui de la passagère. Elle était très jolie ; un peu trop vieille pour moi, pensa-t-il, mais on ne sait jamais. La dernière fois, lorsqu'il avait eu cette liaison avec la femme plus âgée, il avait vécu une période fantastique, jusqu'au jour où le mari... En fait, on ne savait jamais comment ces choses-là allaient se passer. Il regarda encore dans le rétroviseur. Elle portait un collier de pierres vertes et de gros pendants d'oreilles. Charlie aimait ce genre de boucles d'oreilles. C'était un signe qui ne trompait pas : les femmes qui en portaient aimaient prendre du bon temps, il l'avait toujours pensé. Peut-être pourrait-il, au terme du trajet, demander à la cliente si elle voulait qu'il revienne la chercher après son rendez-vous ? Et elle lui répondrait que c'était une excellente idée, parce que, justement, elle n'avait rien de prévu et qu'ils pourraient peut-être aller prendre une bière ensemble dans un café, étant donné qu'il recommençait à faire chaud, non ? et que ce serait bien de dire adieu à ces nuits d'hiver où

l'on avait besoin de quelqu'un de gentil et de doux dans son lit pour combattre le froid glacial...

Il ne vit pas les feux de signalisation qui étaient au rouge devant lui. Il ne vit pas non plus le camion qui approchait et qui n'eut pas le temps de freiner. Les yeux fixés sur son rétroviseur, Charlie ne vit rien de ce qui se passait au-dehors. Ni les manœuvres désespérées du conducteur du poids lourd au moment où il comprit que le choc devenait inévitable, ni le froissement de la carrosserie lorsque l'avant du taxi s'encastra dans le camion, ni le pare-brise qui se fragmentait en milliers de petits morceaux semblables à des diamants ou à des gouttelettes de pluie scintillant au soleil. En revanche, il entendit le hurlement de la femme assise à l'arrière, ainsi qu'un lent bruit de goutte-à-goutte venu du moteur de sa voiture. Il entendit aussi le claquement de la portière du camion lorsque le chauffeur, tremblant, descendit de sa cabine relativement intacte. Et il entendit enfin les protestations du métal de sa propre portière quand il s'efforça de sortir à son tour.

Un autre automobiliste s'était arrêté et réconfortait déjà la passagère de Charlie. Debout près du taxi, celle-ci sanglotait, sous le choc. Il n'y avait pas de sang.

— Tout le monde va bien, déclara l'automobiliste. J'ai vu comment cela s'est passé. J'ai tout vu.

— J'arrivais par là, bredouilla le camionneur. Le feu était vert.

— Oui, confirma l'automobiliste. Je l'ai vu. Le feu était vert.

Tous deux considérèrent Charlie.

— Ça va, Rra ? Vous n'êtes pas blessé ?

Charlie ne put répondre. Il secoua la tête. S'il n'avait rien, c'était grâce à la solidité des automobiles allemandes.

— Dieu devait veiller sur vous, déclara un passant qui avait vu les trois personnes sortir, indemnes, des véhicules. Mais regardez cette voiture ! Oh, je suis désolé pour vous, Rra ! Votre malheureuse voiture !

Charlie s'était assis au bord de la route, tremblant, les yeux baissés sur ses chaussures. En entendant ces mots, il releva la tête et contempla les vestiges de sa Mercedes-Benz, dont l'avant, complètement enfoncé, baignait dans un liquide de refroidissement vert et dont la portière déformée portait encore l'inscription qu'il venait de faire peindre, mais à laquelle manquait la dernière partie : *Le Service N° 1 des Dames*, pouvait-on lire désormais. Une légende curieuse, qui amena le policier qui arriva peu après sur les lieux à se gratter la tête, perplexe. Service de dames ?

Charlie rentra chez lui quatre heures plus tard. Sa tante, qui était là, comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

— J'ai eu un accident, avoua-t-il.

La tante laissa échapper une longue lamentation.

— Ta belle voiture toute neuve ?

— C'est fini, tata. La voiture est fichue.

La tante fixa le sol. Elle s'était doutée, bien sûr, que cela, ou quelque chose de similaire, se produirait. Une fois prononcé ce requiem pour sa voiture, Charlie s'assit, silencieux. J'ai vingt ans, songeait-il. Vingt ans, et tout est fini pour moi.

CHAPITRE XV

Mma Potokwane parle de la confiance, entre autres sujets

Le lendemain de l'accident de Charlie – dont on ignorait encore tout au garage comme à l'agence –, Mma Ramotswe décida de ne pas travailler, mais de partir en pique-nique. Cette résolution ne fut pas prise sur un coup de tête, mais au rappel d'une invitation que lui avait lancée Mma Potokwane deux semaines plus tôt et qu'elle avait acceptée, mais qui lui était ensuite sortie de l'esprit. Elle s'était souvenue de cet engagement au cours de la matinée, soit peu avant l'heure fixée. À vrai dire, elle eût préféré l'avoir oublié, ce qui lui aurait donné une parfaite excuse, quoique rétrospective, pour ne pas y aller. À présent, il était trop tard : Mma Potokwane, la redoutable directrice de la ferme des orphelins, l'attendait et elle n'avait pas le choix.

Mma Ramotswe et Mma Potokwane étaient de vieilles amies. Mma Makutsi, qui souffrait pour sa part d'une incompatibilité d'humeur avec Mma Potokwane, les deux femmes ayant eu plus d'une fois des mots, avait un jour demandé comment elles s'étaient rencontrées et Mma Ramotswe avait été incapable de lui répondre. Certaines amies, avait-elle expliqué, semblent faire partie de notre vie depuis toujours. Bien entendu, il y avait eu une première rencontre, mais, dans le cas de vieilles amitiés, cela remontait si loin et avait été si anecdotique sur le moment que tout souvenir s'en était effacé. Des amies comme celle-ci apparaissaient comme des possessions auxquelles on tient, comme des livres ou des tableaux que l'on affectionne. La façon dont les liens s'étaient créés n'avait plus grande importance : ces liens existaient, et cela seul comptait.

Cette amitié, toutefois, n'avait pas été sans heurts et il y avait, dans le comportement de Mma Potokwane, des aspects que Mma Ramotswe désapprouvait. Son autoritarisme en était un, surtout lorsqu'il se portait sur Mr. J.L.B. Matekoni, demeuré longtemps incapable d'opposer un refus à ses sollicitations pour réparer divers équipements vétustes à la ferme des orphelins. Qu'elle parvînt à faire régner l'ordre parmi les enfants était une bonne chose – c'était indéniablement ce que l'on attendait d'une directrice d'orphelinat, car les enfants

devaient mener une existence bien réglée –, mais elle aurait dû se garder d'appliquer les mêmes méthodes aux adultes.

— Moi, je plains son mari, confia un jour Mma Makutsi à Mma Ramotswe à la suite d'une visite de Mma Potokwane à l'agence. Je suis sûre qu'il n'a jamais droit à la parole. L'avez-vous regardé ? Il est là et il ne fait rien. Le pauvre homme doit avoir peur d'ouvrir la bouche.

Par loyauté envers son amie, Mma Ramotswe prit soin de ne pas répondre. Cependant, si l'on se donnait la peine de réfléchir à la remarque peu charitable de Mma Makutsi, il fallait se rendre à l'évidence : l'assistante avait raison. Le mari de Mma Potokwane était un homme chétif, ni aussi grand ni aussi bien bâti qu'elle, et il donnait l'impression de se débattre à la fois physiquement et psychologiquement dans le remue-ménage créé par sa femme partout où elle passait.

— Je me demande pourquoi il l'a épousée, poursuivit Mma Makutsi. À votre avis, c'est lui qui l'a demandée en mariage, ou l'inverse ?

Elle s'interrompit pour envisager les différentes possibilités.

— Peut-être même qu'elle lui a ordonné de se marier avec elle. Vous ne pensez pas que c'est ce qui s'est passé, Mma ?

Mma Ramotswe se mordit la lèvre. Il était difficile de ne pas sourire quand Mma Makutsi se lançait dans des analyses comme celle-ci, mais elle devait s'en garder. La façon dont s'était faite la demande en mariage de Mma Potokwane ne concernait en rien Mma Makutsi : de tels détails appartenaient à l'intimité entre un homme et une femme et nul n'avait le droit de s'en mêler. Néanmoins, Mma Makutsi ne devait pas être très loin de la vérité : elle-même n'avait aucune peine à imaginer Mma Potokwane donnant à son placide et timide mari l'ordre de l'épouser, sous peine de subir quelque très déplaisante conséquence...

— Et je me demande comment est leur chambre à coucher, enchaîna Mma Makutsi. J'imagine très bien leur lit, pas vous ? Avec elle, prenant toute la place et ne lui laissant, à lui, que quelques centimètres pour se coucher. Peut-être même qu'il finit par dormir par terre, au pied du lit. Et quand elle se réveille, elle se demande : Voyons voir, où est-ce que j'ai bien pu mettre mon mari ? Croyez-vous que c'est ce qui se passe, Mma Ramotswe ?

Cette fois, elle dépassait les bornes. Mma Ramotswe se refusait à spéculer sur les chambres à coucher, sur les lits et sur tout ce qui s'y rattachait. C'était du domaine privé.

— Il ne faut pas parler comme ça, Mma, protesta-t-elle. Ce n'est pas drôle.

— Pourtant, vous souriez. Je vois bien que vous essayez de vous

retenir, mais que ça vous fait rire.

Mma Ramotswe changea de sujet, mais ce soir-là, à la maison, elle rapporta la conversation à Mr. J.L.B. Matekoni, qui rit de bon cœur.

— Ces deux-là ne s'entendront jamais, commenta-t-il. Elles sont pareilles, dans le fond. Dans dix ans, Mma Makutsi sera comme Mma Potokwane. Elle s'est déjà fait la main sur les apprentis ; bientôt, ce sera le tour de Phuti Radiphuti. Dès qu'ils seront mariés, elle commencera à faire la police.

Il se tourna vers Mma Ramotswe.

— Les hommes ne sont pas tous des imbéciles, tu sais, Mma. Nous savons très bien ce que vous mijotez pour nous, vous autres les femmes.

Ah bon ? pensa Mma Ramotswe, sans toutefois prononcer ce *Ah bon ?* à voix haute. Si Mr. J.L.B. Matekoni pensait qu'elle mijotait quelque chose pour lui, de quoi s'agissait-il exactement, dans son esprit ? Bien sûr, il existait des femmes qui avaient des projets pour leur mari : elles étaient ambitieuses pour eux et les poussaient à réclamer des promotions, afin qu'ils obtiennent de meilleurs postes que les époux des autres femmes. Et puis il y avait celles qui voulaient que leur mari ait une belle voiture, beaucoup d'argent et des vêtements de luxe. Elle-même, cependant, n'avait aucune exigence de ce type pour Mr. J.L.B. Matekoni. Elle ne souhaitait pas que le Tlokweng Road Speedy Motors prenne de l'ampleur et rapporte davantage d'argent. Elle ne souhaitait pas non plus voir changer Mr. J.L.B. Matekoni. Elle avait envie qu'il reste tel qu'il était, avec ses vieilles *veldschoens*¹ tachées, ses bleus de travail, son visage aimable et ses manières douces. Non, si elle avait un projet pour lui, c'était que tous deux continuent à vivre ensemble dans leur maison de Zebra Drive, qu'ils vieillissent en compagnie l'un de l'autre et qu'un jour, peut-être, ils retournent tous les deux à Mochudi pour s'asseoir au soleil en regardant les gens s'activer autour d'eux, mais sans rien faire eux-mêmes. Sans doute s'agissait-il là de projets, supposait-elle, mais que Mr. J.L.B. Matekoni ne pourrait qu'approuver.

Assise au volant de la petite fourgonnette blanche sur la route qui menait au barrage de Gaborone, Mma Ramotswe laissait ainsi ses pensées vagabonder : Mma Potokwane, les hommes et leurs petites manies, le gouvernement, les pluies de l'an prochain, les problèmes que rencontrait Motholeli avec ses devoirs d'école... Il fallait penser à tant de choses avant même de pouvoir aborder les enquêtes en cours ! Lorsqu'elle commença à songer à cet aspect de sa vie, l'hôpital de Mochudi lui revint en mémoire, avec ses couloirs frais et cette salle où trois malades étaient morts, tous dans le même lit. Trois doigts qui se levaient, puis se rabaissaient l'un après l'autre. Trois petits points ôtés de notre couverture commune. À combien de personnes avait-elle déjà

parlé ? Trois, sans compter Tati Monyena, qui était le client, même si l'administration de l'hôpital réglerait la note. Ces trois personnes – les deux infirmières et le Dr Cronje – avaient toutes estimé que Tati Monyena avait posé le bon diagnostic dès le départ : cette succession de décès ne représentait qu'une extraordinaire coïncidence. Mais si tout le monde s'accordait là-dessus, pourquoi était-on venu lui demander, à elle, de mettre son grain de sel ? Peut-être s'agissait-il de l'un de ces problèmes où le doute persiste tant qu'une personne indépendante et extérieure n'est pas venue le faire taire. Ainsi elle-même ne jouait-elle pas un rôle de détective dans cette affaire, mais celui du juge appelé à rendre son verdict, comme le font les juges et les chefs, avec quelques mots soigneusement choisis qui permettent d'enterrer l'origine d'un conflit ou d'un questionnement. Si tel était le cas, elle n'avait pas grand-chose à faire, sinon déclarer qu'après une analyse approfondie de la situation, elle n'avait rien découvert de suspect.

Et cependant, elle n'était pas certaine d'avoir, en toute honnêteté, le droit de s'exprimer ainsi. Certes, elle avait étudié la situation, mais elle ne parvenait pas à imaginer une explication au décès de ces patients et ne pouvait affirmer qu'elle ne conservait aucun doute. Au contraire, ses conversations avec les deux infirmières, puis avec le Dr Cronje, l'avaient mise très mal à l'aise. Elle avait cru déceler une gêne, assortie d'une tristesse. Bien sûr, cela n'avait peut-être rien à voir avec l'énigme sur laquelle elle enquêtait. Le Dr Cronje était malheureux parce qu'il s'était exilé de lui-même. Quant aux infirmières, sans doute leur ressentiment s'expliquait-il d'une manière ou d'une autre, par une humiliation qui les rongait, qui sait ? De telles choses arrivaient et pouvaient vous gâcher la vie.

Elle parvint à l'endroit où la route publique, non goudronnée et poussiéreuse, un simple chemin, en vérité, s'enfonçait aux confins de la zone du barrage. Après avoir tourné vers l'est, elle suivait la base du mur du barrage avant de bifurquer en direction de la Notwane, puis d'Otse, au-delà. C'était une route difficile, aplanie çà et là par la Compagnie des eaux, mais creusée de nids-de-poule et de stries. Mma Ramotswe ne poussait jamais la petite fourgonnette blanche sur des voies comme celle-ci. Elle s'en tenait à un prudent vingt kilomètres à l'heure, qui lui donnerait le temps de s'arrêter si elle apercevait un trou trop profond ou si un animal sauvage surgissait à l'improviste. Et les animaux ne manquaient pas en cet endroit ; elle remarqua, debout sous un acacia, un grand koudou dont les cornes s'élevaient en spirales sur un bon mètre de longueur. Elle vit également un céphalophe couronné, ainsi qu'une famille de phacochères qui se précipitaient vers le refuge inadéquat d'un maigre buisson d'épineux. Il y avait des damans, surpris à découvert et courant comme des fous pour regagner

l'abri familial des rochers. Enfant, Mma Ramotswe avait possédé un *kaross* constitué des pelages de ces petites créatures, que l'on avait cousus bout à bout, patchwork de fourrures au toucher très doux qu'elle posait sur sa natte et dont elle s'enveloppait la nuit, quand il faisait froid. Elle se demanda où se trouvait ce *kaross* à présent. Usé jusqu'à la peau, sans doute, abandonné, vestige de quelque chose, trace d'une enfance qui semblait bien lointaine.

À mi-chemin, la route s'ouvrait sur un large dégagement, que l'on avait eu l'idée d'aménager en aire de pique-nique quelques années plus tôt. On y avait vite renoncé, mais la preuve de ces efforts subsistait : une petite structure de parpaings s'élevait là, avec le mot *Ladies* peint d'un côté, *Gentlemen* de l'autre. Désormais, les lettres étaient tout juste discernables et, avec son toit arraché et la moitié de ses murs écroulés, la construction accueillait les deux sexes ensemble, dans une démocratisation favorisée par les décombres. Au-delà de cette ruine et d'un mur, qui n'était plus que symbolique puisqu'il s'effondrait en de nombreux endroits et ne faisait jamais plus de quelques dizaines de centimètres de hauteur, s'étendait une aire de jeux pour enfants. Les fourmis avaient dévoré les montants des balançoires, de sorte que celles-ci, tombées au sol, s'étaient enchâssées dans un amas de déjections de termites. Un long morceau de métal plat, qui devait être jadis la glissière d'un toboggan, finissait de rouiller dans un enchevêtrement de mauvaises herbes. On devinait enfin les restes d'un four à barbecue, réduits à un tas de briques cassées après le passage de pilleurs venus dépouiller le site de tout ce qui pouvait permettre de se construire un abri.

Mma Ramotswe arriva avec une demi-heure d'avance et trouva une place ombragée pour sa fourgonnette. Puis elle gagna le bord de l'eau, à une cinquantaine de mètres de là. Tout était calme. Au-dessus d'elle s'ouvrait un ciel vide et, avec un tel espace pour se déployer, la lumière était intense. De l'autre côté du barrage, un peu en retrait, s'élevait le mont Kgale. On distinguait aussi la ville, au-delà du mur du barrage, et l'on savait qu'elle se trouvait là, mais il suffisait de tourner la tête de l'autre côté pour ne plus voir que l'Afrique, ou du moins une portion de celle-ci, faite d'acacias qui se dressaient tels de petits parapluies, d'herbe sèche et de terre brun-rouge, ainsi que de monticules de termites, qui ressemblaient à des tours de Babel miniatures. La terre était sillonnée de vagues sentiers entrecroisés qui ne menaient nulle part, tracés par les allées et venues du gibier attiré par l'eau. Elle suivit l'un d'entre eux, qui descendait jusqu'au barrage. L'eau vert pâle, surface plane d'un miroir, virait au bleu à partir d'une certaine distance. Au bord poussaient des roseaux, non en bouquets, mais çà et là, autant d'aiguilles solitaires qui se projetaient sur l'écran de l'eau.

Mma Ramotswe demeurait prudente. Il y avait des crocodiles dans la Notwane, tout le monde savait cela, et l'on devait sans doute en trouver aussi au barrage, même s'il existait des gens pour le nier. Bien sûr qu'ils étaient là, puisque les crocodiles pouvaient parcourir de longues distances sur la terre ferme, de cette démarche disgracieuse qui leur était propre, à la recherche de nouveaux plans d'eau. S'il y en avait dans la Notwane, ils seraient nécessairement là aussi, attendant sous la surface de l'eau, tout près de la rive, qu'un phacochère ou un céphalophe imprudent s'y aventurât. Alors, le crocodile bondirait pour saisir sa proie et la traîner en eaux profondes. On ne verrait plus ensuite que la houle créée par ses mouvements vigoureux, lorsqu'il commencerait à tourner et à retourner sa proie sous la surface de l'eau. Telle était la fin qui nous attendait, disait-on, lorsqu'on avait la malchance d'être capturé par un crocodile.

Il y avait eu une terrible attaque de crocodile sur le Limpopo à la fin de la dernière saison des pluies. Mma Ramotswe en avait parlé avec Mr. J.L.B. Matekoni, qui connaissait la victime, un ami de l'un de ses cousins. Cet homme possédait une petite ferme au bord du fleuve et était parti en barque récupérer des bêtes. Celles-ci étaient parvenues, on ne savait comment, à traverser le fleuve et à rejoindre l'autre rive malgré la profondeur de l'eau.

Le Limpopo n'était pas très large à cet endroit, mais le canal central était profond, idéal pour un prédateur. L'homme se trouvait juste au milieu, dans sa barque équipée d'un petit moteur hors-bord, quand un gros crocodile, bondissant du fleuve, l'avait attrapé par l'épaule et tiré dans l'eau. Le vacher présent avec lui dans l'embarcation avait assisté à toute la scène. Au début, personne ne l'avait cru, car les crocodiles attaquent rarement les bateaux, mais il s'en était tenu à sa version des faits. On avait fini par retrouver les restes du fermier, de sorte que ses dires avaient été confirmés.

Elle scruta l'eau qui s'étendait sous ses yeux. Il était facile pour un crocodile de se dissimuler près du bord, où il y avait des rochers, des touffes de végétation à demi submergées et des masses de boue qui affleuraient. L'une de celles-ci pouvait fort bien être le haut de la gueule d'un crocodile, émergeant à peine de l'eau pour lui permettre de respirer. Et, juste derrière, ces deux minuscules tas de boue n'étaient-ils pas ses yeux, fixés sur la proie potentielle, guettant ? Nous avons l'habitude d'être les prédateurs, songea Mma Ramotswe. Nous sommes ceux que l'on craint, mais là, à la lisière de notre élément naturel, règnent des créatures qui se révèlent être nos prédateurs à nous.

Un peu plus loin devant elle, un martin-pêcheur voltigeait au-dessus du bassin. Soudain, il piqua dans l'eau, tombant comme une pierre : il y eut des éclaboussures blanches, puis l'oiseau s'envola de

nouveau pour reprendre sa position en hauteur. Elle le suivit quelques instants des yeux et sourit. Tout a sa place dans ce monde, songea-t-elle. Tout. Puis elle se retourna et revint sur ses pas en direction de la fourgonnette, afin d'attendre l'arrivée de Mma Potokwane et des enfants. Il lui semblait déjà entendre, au loin, un bruit de moteur qui se rapprochait. Ce devait être l'un des minibus de la ferme des orphelins, que Mr. J.L.B. Matekoni soignait et maintenait en vie. Un minibus officiellement mis à la retraite par Derek James, le gérant de la ferme, et remplacé par un autre, plus neuf, mais récupéré malgré tout par Mma Potokwane, qui ne supportait pas le gaspillage, quel qu'il fût. Les vieux minibus étaient ainsi utilisés pour des trajets comme celui-là, sachant que Mma Potokwane refusait de laisser un nouveau véhicule endommager ses suspensions sur l'un de ces chemins cahoteux.

Deux antiques minibus bleus d'aspect familial firent bientôt leur apparition. Le premier, conduit d'une façon quelque peu déconcertante par Mma Potokwane, s'immobilisa tout près de Mma Ramotswe. La directrice en descendit et alla ouvrir la portière arrière, d'où émergea une nuée d'enfants surexcités.

Mma Ramotswe procéda à un rapide calcul : dix-neuf enfants venaient de descendre d'un véhicule prévu pour douze.

Mma Potokwane devina ses pensées.

— Il n'y a aucun problème, affirma-t-elle. Ce sont des petits. Il y a toujours de la place pour un ou deux gamins en plus.

Elle se retourna et tapa dans ses mains.

— Maintenant, les enfants, cria-t-elle, personne ne va dans l'eau ! Jouez de ce côté-ci. Regardez, il y avait des balançoires ici, autrefois. Et un toboggan. Il y a mille choses à faire !

— Et méfiez-vous des crocodiles, renchérit Mma Ramotswe. Il ne faudrait pas qu'ils vous mangent !

Un petit garçon se posta devant elle et la dévisagea de ses grands yeux.

— Vous croyez que je pourrais me faire manger par un crocodile, Mma ? interrogea-t-il poliment. Moi ?

Mma Ramotswe sourit. Aucun enfant ne peut croire qu'il risque d'être dévoré ; aucun ne peut imaginer qu'il va mourir.

— Seulement si tu ne faisais pas attention, répondit-elle. Quand on fait attention, on ne se fait pas manger par les crocodiles. C'est bien connu.

Tandis qu'elle parlait, elle s'aperçut que c'était faux : le fermier de l'histoire s'était montré prudent. Toutefois, on ne pouvait révéler aux enfants la vérité crue.

— Je vais faire attention, Mma, promit le petit garçon.

— C'est bien.

Avec elle, Mma Potokwane avait amené deux assistantes maternelles, ainsi que quelques adolescents volontaires de l'école de Maru-a-Pula. Les enfants entourèrent bientôt ces derniers, tandis que les assistantes maternelles installaient le pique-nique sur de petites tables à tréteaux. Mma Potokwane et Mma Ramotswe trouvèrent une portion de muret ombragée et s'y installèrent.

Mma Potokwane prit une profonde inspiration.

— Cela me fait toujours plaisir de venir dans le bush, déclara-t-elle. Ce doit être la même chose pour tout le monde, j'imagine.

— Ça l'est en tout cas pour moi, acquiesça Mma Ramotswe. J'habite dans une ville, mais je ne pense pas que mon cœur y vive lui aussi.

— Nos estomacs vivent dans les villes, commenta Mma Potokwane en tapotant sa robe, parce que c'est là que l'on trouve le travail. Nos estomacs le savent. Mais nos cœurs, eux, sont généralement ailleurs.

Elles gardèrent le silence. Au-dessus d'elles, dans les branches de l'acacia, un petit oiseau sautillait de brindille en brindille. Mma Ramotswe observait les enfants lancés dans l'exploration de l'aire de jeux abandonnée. Deux garçons donnaient des coups de pied dans les montants des balançoires tombés au sol, faisant voler en poussière la terre desséchée des monticules de termites.

Elle les désigna du doigt.

— Pourquoi les garçons ont-ils toujours besoin de tout détruire ? lança-t-elle.

— C'est comme ça, soupira Mma Potokwane. Quand j'ai commencé à travailler avec les enfants, il y a des années de ça, je me posais des questions de ce genre. Mais j'ai vite compris que cela ne servait à rien. Les garçons sont comme ils sont, les filles sont comme elles sont. On pourrait tout aussi bien demander pourquoi ces damans s'installent au sommet des rochers. C'est comme ça, voilà tout.

C'était vrai, songea Mma Ramotswe. Pour sa part, il y avait des choses qu'elle aimait faire et d'autres qui lui déplaisaient, et il en était de même pour Mr. J.L.B. Matekoni. Elle poursuivit son observation des enfants.

— Ils ont l'air très heureux, fit-elle remarquer.

— Ils le sont, confirma Mma Potokwane. Beaucoup ont eu un mauvais départ, mais les choses se sont arrangées pour eux. Ils savent que nous les aimons. C'est tout ce qu'ils ont besoin de savoir.

Elle s'interrompit, contemplant la surface de l'eau.

— En fait, Mma Ramotswe, un enfant n'a besoin de rien d'autre que de savoir qu'il est aimé. De rien d'autre.

Là encore, pensa Mma Ramotswe, elle disait vrai.

— Et quand ils ont un mauvais comportement, reprit Mma Potokwane, quand ils ont un mauvais comportement, le moyen le plus

rapide d'y mettre un terme, c'est de leur donner encore plus d'amour. C'est toujours payant, vois-tu. Les gens disent qu'il faut punir un enfant qui se comporte mal. Mais en le punissant, on ne fait que se punir soi-même. Quel est l'intérêt ?

— L'amour, murmura pensivement Mma Ramotswe. Un mot si court et si puissant à la fois...

L'estomac de Mma Potokwane se mit à gargouiller.

— Il va falloir que nous mangions très vite, déclara-t-elle. Oui, c'est vrai, l'amour est la réponse, Mma. Je vais te raconter quelque chose qui s'est produit à la ferme des orphelins. Nous avions un enfant qui volait de la nourriture dans le placard de la cuisine. Tout le monde le savait. L'assistante maternelle en charge du placard l'avait vu, et les autres enfants le savaient aussi.

« Nous avons parlé à ce petit garçon et nous lui avons expliqué que ce n'était pas bien de faire cela. Les vols ont continué malgré tout. Nous avons donc tenté une autre approche. Nous avons posé un verrou sur le placard en question.

Mma Ramotswe se mit à rire.

— Cela me paraît une solution assez sensée ! commenta-t-elle.

— Tu peux rire, répondit Mma Potokwane. Mais attends que je t'aie raconté ce que nous avons fait ensuite. Nous avons confié la clé au petit garçon en question. Nous avons l'habitude de donner à chaque enfant la responsabilité d'une menue tâche, qu'il doit accomplir. Nous avons nommé celui-là responsable du placard à provisions.

— Et alors ?

— Les vols ont cessé. Parce que nous lui avons fait confiance. Nous avons eu confiance en lui et nous le lui avons montré. Il a arrêté de voler. Et il n'y a plus jamais eu de vols.

Mma Ramotswe réfléchit. Peut-être y avait-il là matière à inspiration pour une certaine affaire ; elle en parlerait à Mma Makutsi. Ses pensées furent cependant interrompues par l'arrivée d'une assistante maternelle, qui leur apportait un grand plat en aluminium chargé de plusieurs parts de cake aux fruits et de sandwiches à la mélasse. La femme tendit l'assiette à Mma Ramotswe, puis retourna auprès des enfants.

Mma Potokwane jeta un coup d'œil anxieux à son amie.

— Je crois que c'est pour nous deux, précisa-t-elle.

— Bien sûr, acquiesça Mma Ramotswe. Bien sûr.

Elles mangèrent en silence, et avec plaisir. La bouche remplie par les sandwiches à la mélasse, les enfants se tenaient tranquilles à présent et l'on entendait de nouveau le chant des oiseaux.

— Ce que nous essayons de faire avec ces enfants, déclara soudain Mma Potokwane, c'est leur donner de bons souvenirs. Nous voulons

leur en fabriquer tellement que les mauvais seront repoussés dans un coin de leur cerveau et oubliés.

— C'est très bien, approuva Mma Ramotswe.

Mma Potokwane lécha un reste de mélasse collé à son doigt.

— Oui, dit-elle. Et toi, Mma Ramotswe ? Quels sont tes souvenirs préférés ? Y en a-t-il qui te sont particulièrement chers ?

Mma Ramotswe n'eut pas à réfléchir longtemps.

— Mon papa, répondit-elle. C'était un homme merveilleux et je me souviens de lui. Je me rappelle un jour où nous marchions sur une route, je ne sais plus exactement où c'était, mais je me souviens que nous n'avions pas besoin de parler. Nous nous contentions d'avancer côte à côte et nous étions parfaitement heureux, tous les deux. Et aussi... et aussi...

— Oui ?

Elle se demanda si elle pouvait évoquer cela devant Mma Potokwane, mais celle-ci était sa vieille amie, aussi le fit-elle.

— Et puis, j'ai un autre souvenir. C'est le moment où Mr. J.L.B. Matekoni m'a fait sa demande en mariage. C'était un soir, à Zebra Drive. Il venait d'achever la réparation de ma fourgonnette et il m'a demandé si je voulais l'épouser. Il faisait presque nuit, mais pas tout à fait. Tu connais cette heure particulière de la journée... C'est à ce moment-là qu'il m'a demandée en mariage.

Mma Potokwane, qui avait écouté ces confidences avec gravité, résolut qu'il convenait de se livrer à son tour.

— C'est drôle, dit-elle. Il me semble que cela a été l'inverse pour moi. Que c'est moi qui ai demandé mon mari en mariage. En fait, oui : c'est comme ça que ça s'est passé. La demande est venue de moi.

Mma Ramotswe réprima un sourire tandis que sa conversation avec Mma Makutsi lui revenait en mémoire. Cela fait deux choses à lui raconter, songea-t-elle.

CHAPITRE XVI

Court chapitre sur le thé

À l'Agence N° 1 des Dames Détectives, la consommation du thé était soumise à un régime que l'on pouvait qualifier de libéral sous tous rapports. Il n'était pas prévu de tranche horaire officielle pour la première tasse de la journée de travail, mais on commençait toujours à faire bouillir l'eau à la même heure, ce qui suggérait qu'il existait bien un horaire *de jure*. On buvait ainsi une première tasse vers huit heures du matin, alors que l'on travaillait déjà depuis une demi-heure – en théorie, du moins, puisque Mma Ramotswe et Mma Makutsi arrivaient souvent à l'agence bien après sept heures et demie. Actionner le bouton de la bouilloire était devenu partie intégrante du rituel de mise en marche du bureau pour la journée, tout comme déplacer la chaise réservée aux clients, que l'on transférait du coin où elle passait la nuit à sa place habituelle au centre de la pièce, face au bureau de Mma Ramotswe, prête à l'emploi. Puis on ouvrait la fenêtre selon l'angle adéquat et l'on mettait le cale-porte dans une position qui permettait une libre circulation de l'air, sans que l'on ait trop à pâtir du bruit qui montait du garage, un calcul finement réalisé par Mma Ramotswe elle-même. Suivait une brève période d'échange d'informations entre Mma Ramotswe et Mma Makutsi : ce qu'avait mangé Phuti Radiphuti la veille au soir, ce qu'avait dit Mr. J.L.B. Matekoni sur sa culture de haricots, ce qu'avait annoncé Radio Botswana dans ses programmes du matin, et bien d'autres choses encore. Une fois ces renseignements fournis, on allumait la bouilloire électrique et l'on servait la première tasse de thé – non officielle – de la journée.

Le thé officiel venait à dix heures, soit deux heures plus tard. Il était de la responsabilité de Mma Makutsi de remplir la bouilloire, ce qu'elle faisait au robinet situé juste derrière la porte communiquant avec le garage. Quand il la voyait tenir la bouilloire sous le robinet, Mr. Polopetsi savait que le thé serait prêt cinq minutes plus tard environ. Il se dirigeait alors vers l'évier placé à l'extrémité de l'atelier et commençait à se laver les mains pour en retirer le cambouis. C'était un signal pour Mr. J.L.B. Matekoni, qui devait décider s'il poursuivrait la tâche dans laquelle il était plongé ou s'il se trouvait à un stade des opérations où il pouvait poser ses outils et prendre une pause.

Mma Makutsi préparait le thé dans deux théières : la sienne, sauvée du désastre, quelque temps auparavant, après que l'un des apprentis l'eut utilisée comme réceptacle pour récupérer du diesel fuyant d'un réservoir. De façon étonnante, cette expérience n'avait en rien porté atteinte aux qualités du récipient. L'incident avait cependant donné lieu à l'un des plus graves conflits qui eût opposé Mma Makutsi aux deux apprentis, avec échange d'insultes et départ fracassant de Charlie. À présent, tandis qu'elle versait l'eau bouillante dans les deux théières, ce pénible épisode lui revenait en mémoire et elle se demanda comment Charlie s'en sortait dans son nouveau métier. Le garage était indubitablement plus paisible depuis qu'il avait quitté les lieux. On n'entendait plus ces exclamations bruyantes qui résonnaient chaque fois qu'un objet tombait à terre ou qu'un moteur se montrait récalcitrant. Charlie avait en effet tendance à hurler sur les moteurs, proférant une flopée d'injures fleuries, et, bien que Mma Ramotswe lui eût ordonné de se maîtriser quand elle avait un client à l'agence, les vociférations n'en continuaient pas moins de s'élever. Désormais, le calme régnait. Le jeune apprenti, que Mma Makutsi avait aperçu en arrivant au travail, affichait une expression de chien battu et semblait désœuvré et malheureux. Ce ne devait pas être drôle pour lui sans Charlie et elle se demandait s'il n'allait pas, lui aussi, donner sa démission et chercher à se reconvertir. Inévitablement, cela induirait une crise pour Mr. J.L.B. Matekoni, qui, même avec l'aide de Mr. Polopetsi, ne pourrait jamais faire face à tout le travail du garage.

Mma Makutsi remplit sa propre théière, puis attrapa la petite boîte de fer-blanc qui contenait la réserve de thé rouge de Mma Ramotswe. Elle l'ouvrit, regarda à l'intérieur, puis la referma.

— Mma Ramotswe...

L'intéressée leva la tête de sa lecture. Elle avait reçu une lettre d'un client qui la priait de rechercher une personne disparue. Malheureusement, la signature se révélait indéchiffrable et l'expéditeur n'avait fourni ni son adresse ni le nom de la personne à retrouver. Mma Ramotswe tenait la lettre en hauteur devant la fenêtre, dans le vain espoir de découvrir un indice. Cette affaire, soupira-t-elle, n'allait pas être des plus aisées.

— Mma Ramotswe ? répéta Mma Makutsi.

— Oui, Mma ? Le thé est prêt ?

Mma Makutsi leva la boîte vide, qu'elle secoua en l'air de façon significative.

— Nous sommes à court de thé rouge, annonça-t-elle. C'est vide.

Mma Ramotswe reposa la lettre et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était dix heures passées.

— Mais c'est l'heure du thé, objecta-t-elle. Quand nous en avons bu ce matin, il y en avait du rouge.

— Oui, c'est vrai, acquiesça Mma Makutsi. Mais c'était le dernier sachet. Maintenant, il n'y en a plus du tout. Regardez !

Elle ôta le couvercle et retourna la boîte. Un peu de poussière, échappée de sachets depuis longtemps consommés, voltigea jusqu'au sol.

Mma Ramotswe savait qu'il s'agissait d'un inconvénient mineur. On n'aurait aucune difficulté à alimenter le stock de thé rouge. L'ennui, c'était que cela ne pourrait être réalisé à temps pour la pause du matin, à moins de quitter l'agence et de se rendre au supermarché en voiture. Si seulement Mma Makutsi lui avait dit plus tôt que l'on venait de consommer le dernier sachet, elle y serait allée avant dix heures ! Elle se demanda si elle pouvait le faire remarquer à son assistante et préféra s'en garder. Elle craignait encore de voir Mma Makutsi revenir sur sa décision de ne plus démissionner, et une dispute relative au thé représentait exactement le genre de prétexte capable de précipiter un tel revirement.

— C'est ma faute, affirma Mma Ramotswe. J'aurais dû vérifier. C'est ma faute, Mma.

Mma Makutsi scruta de nouveau l'intérieur de la boîte.

— Non, répondit-elle. Je crois que c'est la mienne, Mma. J'aurais dû vous dire plus tôt que nous venions d'utiliser le dernier sachet. J'ai fait une erreur.

Mma Ramotswe esquissa un geste apaisant.

— Mais non, Mma ! N'importe qui peut commettre ce genre d'erreur. Il suffit que l'on pense à autre chose et l'on ne s'aperçoit pas que la réserve est épuisée. Cela s'est déjà produit plusieurs fois.

— Ici ? s'étonna Mma Makutsi. Êtes-vous en train de me dire que cela s'est déjà produit ici ? Que j'ai déjà commis cette erreur plusieurs fois ?

— Non, non ! se récria Mma Ramotswe à la hâte. Pas vous. Je disais juste que cela s'était déjà produit ailleurs. Cela arrive à tout le monde de ne pas faire attention. Ce genre de chose nous échappe facilement. Mais je n'ai pas le souvenir d'une seule fois où cela vous serait arrivé ici. Pas une seule.

Ces mots parurent satisfaire Mma Makutsi.

— Bon. Mais qu'allons-nous faire maintenant ? Prendrez-vous du thé ordinaire, Mma ?

Mma Ramotswe comprit qu'elle n'avait pas d'alternative.

— S'il n'y a pas de thé rouge, je ne peux tout de même pas rester là sans boire de thé ! Il vaut mieux que je prenne une tasse de thé ordinaire plutôt que pas de thé du tout.

Mr. Polopetsi choisit cet instant pour faire son entrée. Après avoir poliment salué les deux femmes, il se dirigea vers la théière que Mma Makutsi avait posée sur le classeur de rangement. Il allait la saisir

pour se servir lorsqu'il arrêta son geste.

— Une seule théière ? interrogea-t-il en dévisageant Mma Makutsi. Est-ce du thé rouge ou du thé ordinaire ?

— Ordinaire, marmonna Mma Makutsi.

Il parut surpris.

— Mais où est le thé rouge, Mma ?

Mma Makutsi, qui avait détourné le regard, se campa devant lui.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, Rra ? Vous buvez du thé ordinaire, oui ou non ? Cette théière en est pleine. Alors allez-y, servez-vous. Il y en a plein.

Mr. Polopetsi était un homme placide – encore plus placide que Mr. J.L.B. Matekoni – et il n'avait aucune envie de se battre contre Mma Makutsi. Sans un mot, il saisit la théière et se servit. Mma Ramotswe, toutefois, n'avait rien perdu de la scène.

— Il n'y a pas de problème, Rra, dit-elle. Mma Makutsi ne voulait pas être méchante avec vous. Malheureusement, nous sommes à court de thé rouge. C'est ma faute, j'aurais dû être plus prévoyante. Mais ce n'est pas grave.

Mr. Polopetsi reposa la théière et saisit sa tasse, qu'il tint au creux de ses deux mains, comme pour les réchauffer.

— Il faudrait peut-être que nous ayons un système, suggéra-t-il. Quand le nombre de sachets de la boîte arrive à cinq, c'est qu'il est temps pour nous d'en racheter. Quand je travaillais à la pharmacie, nous avions un système de gestion des stocks de ce genre. Lorsqu'il ne restait plus qu'un certain nombre de boîtes de tel ou tel médicament sur l'étagère, nous en commandions automatiquement.

Il s'arrêta, but une gorgée de thé, avant de conclure :

— Cela a toujours très bien fonctionné.

Mma Ramotswe l'écouta, mal à l'aise, et jeta un coup d'œil à Mma Makutsi. Celle-ci était retournée s'asseoir à son bureau avec sa tasse de thé et traçait sur la table des schémas imaginaires de la pointe de l'index.

— Oui, poursuivit Mr. Polopetsi. Un système, c'est une très bonne idée. On ne vous a pas parlé des systèmes à l'Institut de secrétariat du Botswana, Mma Makutsi ?

Il y eut un moment de tension électrique, que, rétrospectivement, l'on qualifierait de palpitant, mais qui, en cet instant, présentait un certain danger. Mma Ramotswe osait à peine se tourner vers Mma Makutsi, mais lorsqu'elle le fit, elle découvrit que celle-ci considérait l'autre extrémité de la pièce, où les yeux des deux femmes se rencontrèrent. Alors Mma Ramotswe sourit, par nervosité, sans doute, mais ce fut un sourire tout de même et, à son immense soulagement, Mma Makutsi l'imita. Cet échange complice entre femmes fit soudain retomber la tension.

— Dans ce cas, Rra, nous n'avons plus qu'à vous nommer responsable du thé, déclara Mma Makutsi d'un ton serein. Puisque vous connaissez si bien les systèmes...

Mr. Polopetsi se troubla, bredouilla une réponse évasive et quitta la pièce.

— Eh bien, tout est arrangé, conclut Mma Ramotswe.

CHAPITRE XVII

Preuve photographique

Le matin où l'Agence N° 1 des Dames Détectives tomba en panne de thé, Mr. J.L.B. Matekoni avait laissé la charge du garage à Mr. Polopetsi et au jeune apprenti. Il n'y avait guère de travail, puisque seules deux voitures attendaient. La première, une honnête berline familiale, pour une révision classique, que Mr. Polopetsi était à même d'assurer seul. La seconde, souffrant d'un système d'injection défectueux, nécessitait davantage de savoir-faire. Le problème s'annonçait complexe, mais l'apprenti devait pouvoir le résoudre, étant bien sûr entendu que son travail ferait l'objet d'une vérification.

— Je sors mener des investigations pour Mma Ramotswe, annonça Mr. J.L.B. Matekoni à Mr. Polopetsi. Je vous laisse en charge du garage, Rra.

Mr. Polopetsi hocha la tête. Il ne pouvait se défaire d'un soupçon d'envie à l'idée que Mr. J.L.B. Matekoni s'était vu confier une mission qui, en toute logique, aurait dû lui revenir. Lorsqu'il avait été engagé, on lui avait laissé entendre qu'il travaillerait principalement pour l'agence, en tant qu'assistant détective ou quelque chose d'approchant, et que ses interventions au garage ne seraient qu'accessoires. Il semblait à présent que l'on attendait davantage de lui comme mécanicien que comme enquêteur. Néanmoins, il ne se plaindrait pas : il était reconnaissant à Mma Ramotswe de l'avoir embauché dans une période où il rencontrait tant de difficultés à trouver du travail.

Mr. J.L.B. Matekoni gara son camion devant le magasin où il avait confié sa pellicule à développer. L'employé qui se trouvait là, un jeune homme en tee-shirt rouge, l'accueillit de façon désinvolte.

— Vous venez chercher vos photos, Rra ? Elles sont prêtes. C'est moi qui les ai tirées. On vous rembourse si vous n'êtes pas satisfait.

Il se retourna pour saisir une boîte en carton et en extraire une enveloppe aux couleurs vives.

— Les voilà.

Mr. J.L.B. Matekoni sortit un billet de cinquante pula de son portefeuille.

— Oh, je ne vais pas vous faire payer le prix habituel, Rra ! lança le jeune homme. Il n'y avait que deux photos sur la pellicule. Votre

appareil a eu un problème ?

Mr. J.L.B. Matekoni se demanda quelle pouvait être la seconde.

— Deux photos ?

— Oui. Là, regardez. Il y a celle-ci...

Le vendeur ouvrit l'enveloppe, dont il sortit deux clichés grand format.

— Là, c'est une maison. Pas très loin d'ici, d'ailleurs. Et l'autre... c'est une dame avec un monsieur. À mon avis, son petit ami. Et ça s'arrête là. Le reste est vierge. Il n'y a rien d'autre.

Mr. J.L.B. Matekoni s'attarda un moment sur la vue de la maison. L'image était très bien sortie et l'on distinguait parfaitement la silhouette de la femme sous la véranda. En revanche, l'homme qui se tenait sur les marches tournait la tête hors de portée de l'objectif et se trouvait, de surcroît, masqué par une branche basse qui le rendait impossible à identifier. Toutefois, Mr. Botumile n'était pas le centre d'intérêt du cliché : seule comptait la femme, et on la voyait très bien. Il passa donc à l'autre photographie, sans doute prise depuis longtemps et oubliée. Il la saisit et se pencha pour l'examiner.

Mma Ramotswe se tenait sous un arbre. Il y avait deux chaises derrière elle, à l'ombre, et un homme debout à ses côtés. Celui-ci portait une chemise blanche et une mince cravate rouge. Ses souliers marron étaient bien cirés et la boucle de sa ceinture étincelait. Il avait passé son bras autour de la taille de Mma Ramotswe.

Pendant quelques instants, Mr. J.L.B. Matekoni se contenta de fixer l'image, l'esprit confus. Qui est cet homme ? Je ne sais pas. Pourquoi tient-il Mma Ramotswe par la taille ? Il ne peut y avoir qu'une seule explication. Depuis combien de temps le fréquente-t-elle ? Quand l'a-t-elle rencontré ? Les questions se bousculaient, douloureuses.

Le jeune homme ne le quittait pas des yeux. Il avait compris que la photographie lui avait fait un choc. Certains tirages qui passaient entre ses mains étaient de nature à produire cet effet-là, il n'en doutait pas, mais en général il ne les donnait pas au mari.

— Celle-ci, avec la maison... dit-il. Je sais où elle a été prise. C'est du côté de Tlokweng Road, pas vrai ? C'est la maison des Baleseng. Je les connais. Là, on voit Mma Baleseng. Mr. Baleseng donne des cours au club de football. Il joue très bien. Vous avez déjà joué au foot, Rra ?

Mr. J.L.B. Matekoni ne réagit pas.

— Rra ?

La voix du jeune homme était pleine de sollicitude. Je ne me suis pas trompé, songeait-il. Cette photo a mis fin à quelque chose pour lui.

Mr. J.L.B. Matekoni releva les yeux. Il a l'air complètement hébété, songea le vendeur. On dirait qu'il va pleurer.

— Je ne vais pas vous faire payer, Rra, déclara-t-il. Quand il n'y a

qu'un ou deux tirages sur une pellicule, on ne prend rien. Ce ne serait pas gentil de faire payer les gens pour un échec.

Faire payer pour un échec. Chacun de ces mots le blessa comme un coup de poignard. Je paie pour mon échec en tant que mari, pensa-t-il. Je n'ai pas été un bon époux et je n'ai que ce que je mérite. Je vais perdre Mma Ramotswe.

Il se retourna, manquant d'oublier de remercier le jeune homme, et regagna son camion. Il faisait très clair au-dehors, avec l'implacable soleil d'hiver dans le ciel, l'air léger et toutes les choses qui se détachaient distinctement dans l'atmosphère. Sous une telle lumière, nos échecs d'êtres humains, nos faiblesses semblent soumis à d'impitoyables projecteurs. Il était là, simple garagiste, peu doué pour les beaux discours, un homme sans grande substance, très ordinaire en vérité, qui avait aimé une femme exceptionnelle et s'était imaginé être assez bien pour elle. Quelle illusion, alors qu'il existait de beaux parleurs aux manières raffinées, des hommes qui savaient charmer les femmes et les détourner de ces individus trop ternes qui cherchaient, contre tout réalisme, à les posséder !

Il introduisit la clé de contact. Non, se dit-il, tu es en train de tirer des conclusions hâtives. Tu n'as aucune preuve de l'infidélité de Mma Ramotswe. Tout ce que tu as, c'est une photographie, une simple photographie. Et tout ce que tu connais de Mma Ramotswe et de sa personnalité, tout ce que tu sais de sa loyauté et de son honnêteté suggère que ces déductions sont tout bonnement injustes. Il était inconcevable que Mma Ramotswe eût une liaison, parfaitement inconcevable, et il n'avait pas le droit de nourrir le moindre doute à ce sujet.

Il se mit à rire. Assis dans son camion, il rit de sa propre stupidité. Il se souvenait de ce que le Dr Moffat lui avait expliqué de sa maladie : une personne souffrant de dépression peut avoir des idées étranges, des idées fausses sur ce qu'elle fait ou ce que font les autres. Même s'il allait mieux désormais et n'avait plus besoin de prendre ses cachets, on l'avait prévenu que des pensées ou des sentiments irrationnels pouvaient resurgir à tout moment et qu'il importait de rester sur le qui-vive. C'était peut-être ce qui se produisait : une idée de cette nature lui était passée par la tête et il l'avait laissée éclore. Je dois être rationnel, se dit-il. Je suis marié à une femme loyale et bienveillante qui jamais ne prendrait un amant, qui jamais ne m'abandonnerait. Je suis à l'abri, à l'abri, parce que je ne peux douter de son affection.

Et pourtant, et pourtant... Qui était l'homme de la photographie ?

Au prix d'un effort suprême, Mr. J.L.B. Matekoni extirpa de son esprit les pensées qui le troublaient et se concentra sur la

photographie de Mma Baleseng et de la maison. Il avait finalement convenu de rencontrer Mma Botumile chez elle, dans la grande demeure ancienne qu'elle habitait, en retrait de Nyerere Drive. C'était un quartier huppé de la ville, où les maisons s'étaient construites peu après que Gaborone eut été reconnue capitale du pays nouvellement indépendant. Les terrains étaient de dimensions généreuses et les habitations bénéficiaient du confort désinvolte de cette époque, avec de grandes pièces rectangulaires et de larges avant-toits qui tenaient le soleil en respect. Ce n'avait été que bien plus tard, quand les architectes avaient commencé à imposer leurs idées sur la pureté des lignes, que l'on s'était mis à exposer les fenêtres au soleil, grave erreur dans un pays tel que le Botswana. Dans la maison des Botumile, il y avait donc de l'ombre, mais aussi de grands ventilateurs qui ronronnaient, même en cette fin d'hiver, et des sols de pierre rouge frais sous les pieds.

Mma Botumile le reçut sous la véranda, qui donnait sur un grand jacaranda et une terrasse au dallage irrégulier. Elle ne se leva pas pour l'accueillir lorsqu'il fut introduit par la bonne, mais poursuivit sa conversation téléphonique. Il examina le plafond, puis les plantes en pot, évitant soigneusement de regarder une hôtesse si dénuée de savoir-vivre.

Elle finit tout de même par raccrocher.

— Oui, Rra, dit-elle en posant son téléphone sans fil sur un coussin. Vous avez du nouveau pour moi.

Elle ne l'avait pas salué et ne s'était pas enquis de sa santé, mais il la connaissait à présent et ne s'en formalisa pas.

— J'ai mené mes investigations, répondit-il d'un ton solennel, avant de poser les yeux sur une chaise, à côté d'elle. Je peux m'asseoir, Mma ?

Elle esquissa un geste brusque.

— Si vous voulez. Asseyez-vous et expliquez-moi ce que vous avez découvert sur mon fichu mari.

Il s'installa et sortit la photographie de son enveloppe.

— J'ai suivi votre mari, Mma, commença-t-il. Je l'ai suivi à la sortie de son bureau et je suis en mesure d'affirmer qu'il voit une autre femme.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, il observa la réaction de son interlocutrice. Celle-ci se maîtrisa, se contentant de fermer un court moment les yeux. Puis elle le regarda.

— Oui ? fit-elle.

— Cette femme est Mma Baleseng, je crois, et elle vit du côté de... Mma Botumile avait sursauté.

— Baleseng ?

— Oui, acquiesça-t-il. Si vous regardez cette photographie, vous

allez la voir. Là, c'est sa maison. Et ce monsieur, là, que l'on ne distingue pas bien à cause de l'arbre, c'est votre mari qui monte l'escalier. Ce sont ses jambes.

Mma Botumile scruta l'image.

— C'est elle, siffla-t-elle. C'est elle.

— Vous la connaissez ? s'enquit Mr. J.L.B. Matekoni.

Mma Botumile releva les yeux et rétorqua avec fureur :

— Si je la connais ? Vous me demandez si je la connais ?

Elle jeta la photographie sur la table d'un geste rageur.

— Évidemment que je la connais ! Son mari travaille avec le mien.

Ils ne s'aiment pas beaucoup, tous les deux, mais ils sont collègues. Et maintenant, elle a une liaison avec mon mari ! Pourrait-on croire une chose pareille, Rra ?

Mr. J.L.B. Matekoni joignit les mains. Il regrettait de ne pas avoir pris des renseignements auprès de Mma Ramotswe sur la façon de révéler une information de cette nature. Était-on censé compatir ? Devait-on tenter de reconforter la cliente ? Il songea qu'il serait difficile de reconforter quelqu'un comme Mma Botumile, mais se demanda s'il fallait tout de même essayer.

— Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse être avec *elle* ! reprit Mma Botumile d'un ton méprisant. Elle est hideuse ! Hideuse !

Mr. J.L.B. Matekoni fut sur le point de répondre : *Mais ça, elle n'y est pour rien*, mais il s'en garda.

— Peut-être... commença-t-il, mais il s'interrompit.

Mma Botumile s'était levée et regardait en direction de l'allée.

— Eh bien ! s'exclama-t-elle. Voilà qui tombe à pic ! C'est mon mari qui rentre !

Mr. J.L.B. Matekoni voulut se lever, mais Mma Botumile le repoussa violemment dans son siège.

— Vous, vous restez ici, commanda-t-elle. Je vais peut-être avoir besoin de vous.

— Est-ce que vous allez... commença-t-il.

— Oh, oui ! Je vais certainement ! Et lui aussi, sans doute. Je vais lui demander de s'expliquer et j'imagine déjà sa tête ! Ça risque d'être un moment très amusant, Rra. J'espère que vous avez le sens de l'humour pour pouvoir l'apprécier.

Et Mma Botumile partit à la rencontre de son mari, laissant Mr. J.L.B. Matekoni désespéré sous la véranda. Il songea que Mma Botumile n'avait pas le droit de le retenir contre sa volonté, qu'il pouvait partir s'il en avait envie, mais s'il le faisait, Mma Ramotswe apprendrait qu'il avait abandonné sa mission et elle ne serait pas impressionnée du tout. Non, il allait devoir rester et fournir à Mma Botumile le soutien qu'elle attendait de lui dans la confrontation avec son époux.

Il perçut des voix de l'autre côté de la maison : celle de sa cliente d'abord, celle d'un homme ensuite. Puis Mma Botumile fit son apparition, escortée par l'individu qu'il venait d'entendre. Toutefois, ce n'était pas son mari. Ce n'était pas Mr. Botumile.

— Voilà mon mari, annonça Mma Botumile en montrant du doigt, d'une façon dénuée de délicatesse, l'homme qui l'accompagnait.

Mr. J.L.B. Matekoni se retrouva face à face avec ce dernier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lança Mma Botumile. Vous venez de voir un fantôme ?

Mr. J.L.B. Matekoni s'aperçut que l'homme le dévisageait avec incompréhension et attendait quelque chose de lui. Il décida toutefois de ne plus le regarder et de se concentrer sur Mma Botumile.

— Ce n'est pas lui, déclara-t-il.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Mma Botumile se tourna vers son mari et, comme en aparté, lui glissa :

— Ta petite aventure, c'est fini. À partir de maintenant.

Aucun comédien n'aurait pu feindre de façon aussi convaincante que Mr. Botumile, si c'était ce qu'il faisait en cet instant, ce qui, conclut très vite Mr. J.L.B. Matekoni, n'était pas le cas.

— Moi ? Une aventure ?

— Oui ! riposta Mma Botumile d'un ton sec.

— Oh... oh... articula Mr. Botumile en fixant Mr. J.L.B. Matekoni comme pour l'appeler au secours. Ce n'est pas vrai, Rra. Ce n'est pas vrai...

Mr. J.L.B. Matekoni prit une inspiration. Mma Botumile, Mma Potokwane... Ces femmes de tête étaient toutes les mêmes et il importait de les affronter. Ce n'était pas facile, mais il le fallait.

— Ce n'est pas cet homme-là, Mma, déclara-t-il d'une voix forte. Ce n'est pas celui que j'ai suivi.

— Mais vous m'avez dit que...

— Oui, je vous l'ai dit, mais je me suis trompé. C'est un autre homme que j'ai vu quitter le bureau. Il avait aussi une voiture rouge. C'est lui que j'ai suivi.

Mr. Botumile frappa dans ses mains.

— C'est Baleseng ! Il travaille avec moi. Baleseng est le contrôleur financier. C'est Baleseng que vous avez suivi, Rra. Ainsi, Baleseng a une aventure !

Mma Botumile tourna vers Mr. J.L.B. Matekoni un regard méprisant.

— Quel imbécile vous êtes ! s'exclama-t-elle. Quel imbécile et quel bon à rien ! Et regardez-moi cette photo idiote ! Une photo de Baleseng qui rentre chez lui ! Quel imbécile !

Mr. J.L.B. Matekoni reçut ces insultes en silence. Il baissa les yeux

sur la table, sur la photographie qui se révélait soudain si innocente... Un mari fidèle retrouve son épouse : cela pourrait en être l'intitulé. Il avait commis une erreur, certes, mais en toute bonne foi, une erreur que n'importe qui d'autre, y compris cette femme impossible et arrogante, aurait pu commettre.

— Vous n'avez pas à me traiter d'imbécile, articula-t-il sans se départir de son calme. Je ne l'accepterai pas, Mma.

Elle lui décocha un regard noir.

— Imbécile ! répéta-t-elle. Voilà, je vous ai traité d'imbécile, Rra.

Toutefois, Mr. J.L.B. Matekoni était déjà plongé dans ses pensées. Il venait de lui apparaître qu'il détenait bel et bien une information qui pourrait se révéler utile pour ces gens, même si elle n'était pas sans risques.

— J'ai suivi ce Baleseng à deux reprises, voyez-vous, commença-t-il. Et la première fois, j'ai assisté à quelque chose de très intéressant.

— Ah oui ? Vous l'avez vu faire ses courses, sans doute ? ironisa Mma Botumile. Il a acheté une paire de chaussettes ? Comme c'est intéressant, Rra !

— Vous n'avez pas à vous moquer de moi ! rétorqua Mr. J.L.B. Matekoni d'une voix plus forte, mais toujours sous contrôle. Vous n'avez pas à me parler ainsi, Mma. Vous êtes extrêmement impolie.

Il se tut, laissa planer un court silence, puis reprit :

— Je l'ai vu en compagnie de Charlie Gotso. Et j'ai entendu leur conversation.

Ces paroles firent l'effet d'une bombe. Mr. Botumile, qui affichait un petit sourire satisfait depuis qu'il avait été lavé de tout soupçon, s'anima tout à coup.

— Gotso ? s'étonna-t-il. Il a rencontré Gotso ?

— Oui, acquiesça Mr. J.L.B. Matekoni.

— À quel sujet ? interrogea Mma Botumile. De quoi ont-ils parlé ?

— De production minière, répondit Mr. J.L.B. Matekoni.

Mr. Botumile jeta un coup d'œil à son épouse.

— Il faut que nous écoutions ça.

— Seulement quand vous vous serez excusée, objecta Mr. J.L.B. Matekoni avec dignité. Ensuite, je vous raconterai tout. Pas avant.

Les yeux de Mma Botumile s'élargirent de surprise. Des sentiments contradictoires s'affrontaient en elle, semblait-il, mais elle finit par se tourner vers son mari.

— Je suis désolée, dit-elle. Nous en reparlerons plus tard.

Mr. J.L.B. Matekoni s'éclaircit la gorge. C'était à lui qu'elle devait des excuses, et voilà qu'elle venait d'en adresser à son mari. Elle allait devoir en présenter de nouvelles, à lui, cette fois, ce qui ferait du bien à cette harpie, estima-t-il, vu le nombre de choses qu'elle avait à se faire pardonner.

Tandis qu'il attendait, Mr. J.L.B. Matekoni songea : Je suis garagiste, pas détective. À présent, c'est clair pour tout le monde.

Les excuses finirent par arriver, formulées certes à contrecœur, mais dans les règles.

— À présent, s'il vous plaît, dites-nous ce que vous avez entendu exactement, le pressa Mr. Botumile.

Mr. J.L.B. Matekoni s'exécuta. Il y avait des lacunes dans le compte rendu qu'il fit de la conversation, mais les Botumile furent prompts à les combler. Le récit terminé, Mr. Botumile affichait un sourire ravi. Il fournit alors à Mr. J.L.B. Matekoni des explications sur la manipulation des actionnaires, sur les délits d'initiés, sur l'avantage précieux de détenir une information avant tout le monde. Charlie Gotso allait pouvoir réaliser de gros profits sur les actions de la compagnie, puisqu'il savait d'avance ce qui allait arriver, et une part de ce bénéfice reviendrait à Baleseng.

— Finalement, vous êtes un excellent détective, le complimenta Mr. Botumile. Vraiment excellent, Rra.

— Bah... fit Mr. J.L.B. Matekoni.

Il n'en croyait rien. Pouvait-on se montrer excellent dans un domaine dont on ne connaissait rien ? Fallait-il accepter le crédit d'un résultat obtenu par pur hasard ? Quelle que fût la réponse à ces questions toutefois, sa décision était prise. Les choses que nous faisons le mieux, résolut-il, sont celles que nous savons faire depuis toujours.

CHAPITRE XVIII

Nous nous trompons ou sommes trompés

— Maintenant, Mma Makutsi, déclara Mma Ramotswe, je voudrais que vous me parliez de votre enquête. Cette petite femme...

— Minnie.

Mma Ramotswe se mit à rire.

— J'imagine qu'elle ne se formalise pas ! Mais pourquoi les gens acceptent-ils de porter des noms comme celui-là ? On ne peut pas dire que nous, les Batswana, soyons très charitables dans les noms que nous nous donnons les uns aux autres !

Mma Makutsi l'approuva. À Bobonong, elle avait connu un garçon dont le nom signifiait : *Celui qui a les oreilles décollées*. Il vivait avec, sans paraître s'en soucier. Il était vrai que cela lui allait à ravir : ses oreilles étaient si décollées qu'elles formaient presque un angle droit avec sa tête. Mais pourquoi affliger un enfant d'un tel prénom ? Et puis, il y avait cet homme qui travaillait au supermarché et dont le nom, traduit du setswana, équivalait à : *Gros nez*. Il avait en effet un gros nez, mais certaines personnes en avaient de beaucoup plus gros et, à cause de ce dénominatif, les yeux de Mma Makutsi se trouvaient inexorablement attirés par ce trait dominant. Donner un tel nom représentait un manque de tact et de la pure méchanceté.

— Ça ne la dérange pas qu'on l'appelle comme ça, je crois, répondit-elle. Il faut dire qu'elle est vraiment petite. Et elle est aussi...

Elle laissa la phrase en suspens. Il y avait, chez Minnie, une tristesse indéfinissable qui transparaissait dans son regard implorant. Elle désirait quelque chose, c'était clair, mais devait ignorer quoi. De l'amour ? De l'amitié ? On devinait, dans toute sa personne, une extrême solitude, comme chez ces gens qui ne se sentaient pas à leur place ; ils étaient intégrés, certes, mais ne semblaient jamais à l'aise là où ils se trouvaient.

— C'est une femme malheureuse, estima Mma Ramotswe. Je l'ai déjà vue. Je ne la connais pas, mais je l'ai déjà vue.

— Oui, elle est malheureuse, confirma Mma Makutsi. Seulement, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour elle, si ?

Mma Ramotswe soupira.

— Nous ne pouvons pas rendre heureux tous nos clients, Mma.

Dans certains cas, peut-être. Cela dépend s'ils tiennent vraiment à savoir ce que nous avons à leur révéler. La vérité n'est pas toujours drôle, n'est-ce pas ?

Mma Makutsi saisit un crayon et commença à griffonner sur une feuille de papier. Elle découvrit bientôt qu'elle avait dessiné un ciel, un nuage, un vide, la forme en parapluie d'un acacia, quelques coups de crayon sur le blanc de la feuille. Le bonheur. Pourquoi voyait-elle ces choses-là quand elle pensait au bonheur ?

— Êtes-vous heureuse, Mma Ramotswe ?

Son crayon continua de courir sur le papier. Une marmite à présent, et ces lignes courbes, au-dessous, qui figuraient des flammes. La cuisine. Un repas pour Phuti Radiphuti, l'homme qui lui avait offert un diamant comme preuve d'amour, et qui l'aimait bel et bien, elle le savait. Une fille de Bobonong, avec une bague en diamant et un homme propriétaire d'une maison et d'un magasin de meubles. Et cela m'est arrivé, à moi...

— Je suis très heureuse, répondit Mma Ramotswe. J'ai un bon mari. J'ai ma maison de Zebra Drive. Motholeli, Puso. J'ai cette agence. Et tous mes amis, dont vous faites partie, Mma Makutsi. Oui, je suis très heureuse.

— C'est bien.

— Et vous, Mma ? Êtes-vous heureuse, vous aussi ?

Mma Makutsi posa son crayon et regarda ses chaussures, les vertes à doublure bleue, qui lui renvoyèrent son regard. *Allez, patronne ! Ne tournez pas autour du pot ! Répondez-lui !* Elle ressentit une irritation passagère à l'idée que des chaussures se permettent de lui parler sur ce ton, mais elle devait néanmoins leur donner raison.

— Oui, je suis heureuse, affirma-t-elle. Je suis fiancée à Phuti Radiphuti et je vais me marier avec lui.

— Et c'est quelqu'un de bien, compléta Mma Ramotswe.

— Oui, c'est quelqu'un de bien. Et puis j'ai un bon travail.

Ces mots furent un soulagement pour Mma Ramotswe, qui hocha la tête avec enthousiasme.

— Un bon travail de détective associée, ajouta Mma Makutsi.

Mma Ramotswe fut prompte à confirmer.

— Oui. De détective associée.

— J'ai donc tout ce qu'il me faut dans cette vie, conclut Mma Makutsi. Et je vous dois beaucoup, Mma. Et je vous suis reconnaissante, extrêmement reconnaissante.

Il ne restait plus grand-chose à ajouter sur le thème du bonheur, aussi la conversation dévia-t-elle vers Minnie et ses difficultés. Mma Makutsi raconta à Mma Ramotswe sa visite à l'imprimerie et sa rencontre avec les personnes qui travaillaient là-bas.

— Je leur ai parlé, à tous, expliqua-t-elle. Mais ils savaient qui

j'étais... dès qu'on m'a reconnue, l'information s'est répandue très vite. Ils m'ont tous dit qu'ils ignoraient tout des affaires qui disparaissaient. Ils ont dit qu'ils ne pouvaient imaginer que l'un d'entre eux soit un voleur. Et ça s'est arrêté là.

Elle marqua une pause, pensive.

— Je ne sais pas quoi faire maintenant, Mma, reprit-elle. Il y a une personne que Minnie soupçonne, et je dois dire que, quand j'ai vu ce monsieur, il m'a paru très sournois.

Cette révélation intrigua Mma Ramotswe.

— C'est votre instinct qui parle, Mma ?

— Oui. Je sais qu'il ne faut pas se fier aux apparences, je le sais, mais quand même...

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe. Mais quand même... Et ce *mais quand même* est important. Les gens révèlent beaucoup de choses à travers leur façon de nous regarder. Ils ne peuvent l'éviter.

Mma Makutsi se remémora l'homme du bureau ; quand il lui avait été présenté, il avait d'abord détourné les yeux, puis s'était repris, rencontrant le regard de la détective pour le fuir néanmoins de nouveau. Jamais je ne pourrais me fier à un tel individu, avait-elle pensé.

— Peut-être que c'est lui, reprit Mma Ramotswe. Mais comment le savoir ? En lui tendant un piège ? Nous l'avons déjà fait dans des affaires similaires, n'est-ce pas ? Nous avons placé un objet tentant quelque part et nous avons ensuite retrouvé cet objet chez le voleur. Vous pourriez faire ça.

— Oui. En fait...

Alors, Mma Ramotswe se souvint. Mma Potokwane avait évoqué le même problème le jour du pique-nique. C'était à propos du petit garçon qui volait à manger dans le placard à provisions. Mma Potokwane avait trouvé la solution. Les enfants, bien sûr, étaient différents, mais pas tant que cela quand il s'agissait de craintes et d'émotions.

— Mma Potokwane m'a raconté quelque chose, déclara-t-elle pensivement. Elle m'a dit qu'à la ferme des orphelins, l'un des enfants volait dans le placard de la cuisine. Eh bien, ils ont réglé le problème en confiant à cet enfant la clé du placard. Et les vols se sont arrêtés.

Mma Ramotswe s'attendait à voir Mma Makutsi rejeter d'emblée cette idée. Au contraire, l'assistante parut intéressée.

— Cela a marché ? s'étonna-t-elle.

— Oui, oui, il n'y a plus eu de vols, répondit Mma Ramotswe. L'enfant n'avait jamais fait cette expérience : personne ne lui avait fait confiance jusque-là. Lorsque cela lui est arrivé, il a relevé le défi. Alors, votre suspect de l'imprimerie, si on lui confiait la responsabilité des fournitures ? Si cette petite Minnie lui montrait qu'elle lui faisait

confiance ?

Mma Makutsi contempla ses chaussures. *Tentez le coup, patronne !* Elle réfléchit.

— Pourquoi pas, Mma ?

D'abord indécise, elle poursuivit avec plus de conviction :

— Oui. Je vais proposer qu'on confie à ce monsieur la gestion des fournitures. De deux choses l'une : soit il arrêtera de voler parce qu'on lui aura fait confiance, soit... soit il prendra tout. Il y a deux possibilités.

Ce n'était pas l'esprit de l'histoire de Mma Potokwane, pensa Mma Ramotswe, mais il fallait reconnaître que Mma Makutsi faisait preuve d'un profond réalisme.

— En effet, répondit Mma Ramotswe. Cela éclaircira la situation d'une manière ou d'une autre.

Il va voler tout le lot, patronne, chuchotèrent les chaussures de Mma Makutsi.

Charlie reparut cet après-midi-là. Mr. J.L.B. Matekoni était absorbé dans la réparation d'une boîte de vitesses et le plus jeune des apprentis effectuait une vidange. Mr. J.L.B. Matekoni, qui le vit le premier, se redressa et s'essuya les mains sur sa combinaison de travail. Debout à l'entrée de l'atelier, Charlie esquissa de la main droite un bonjour sans conviction.

— C'est moi, patron. C'est moi.

Mr. J.L.B. Matekoni se mit à rire.

— Je n'ai pas oublié qui tu es, Rra ! Tu es venu nous rendre une petite visite ?

Il regarda au-dehors, derrière Charlie, vers l'esplanade qui s'étendait devant le garage.

— Où est la Mercedes-B...

Sa voix mourut. Il n'y avait pas de Benz. Ni de voiture.

L'attitude de Charlie en disait long : ses yeux baissés, son expression misérable, sa posture défaite... Le jeune apprenti, qui avait rejoint Mr. J.L.B. Matekoni, jeta un coup d'œil inquiet à son employeur.

— Charlie est revenu, dit-il en tentant de sourire. Vous voyez, Rra ? Il est revenu avec nous. Il faut lui redonner du travail, Rra. Il le faut absolument. S'il vous plaît !

Il tira sur la manche de Mr. J.L.B. Matekoni, imprimant une tache noirâtre sur le tissu.

Mr. J.L.B. Matekoni baissa les yeux sur la marque de cambouis. C'était à devenir fou. Il avait dit et répété à ces garçons de ne pas le toucher avec leurs mains sales et ils continuaient, sans cesse et sans cesse, à lui tapoter l'épaule, à le tirer par le bras pour lui montrer telle

ou telle chose, salissant des vêtements de travail qu'il prenait tant de soin à tenir propres. Et à présent, voilà que ce jeune idiot avait de nouveau laissé ses empreintes sur lui et que cet autre, encore plus idiot, avait sans doute réussi à détruire une Mercedes-Benz assez ancienne, certes, mais en excellent état de marche. Que pouvait-on faire ? Par où fallait-il commencer ?

Il s'adressa à Charlie d'une voix sourde :

— Que s'est-il passé ? Dis-moi ce qu'il y a eu. Rien d'autre. Ne me raconte pas que ce n'était pas ta faute, non. Juste les faits.

Charlie se balançait maladroitement d'un pied sur l'autre.

— J'ai eu un accident, Rra. Il y a deux jours de ça.

Mr. J.L.B. Matekoni tressaillit.

— Et alors ?

Charlie haussa les épaules.

— Je n'ai même pas pu la faire apporter ici. Le mécanicien de la police l'a regardée et il a dit...

Il conclut par un geste d'impuissance.

— Qu'elle était bonne pour la casse ? compléta le plus jeune des apprentis.

Charlie porta une main devant sa bouche. Derrière ses doigts, sa voix s'éleva, étouffée.

— Oui. Il a dit que ça reviendrait beaucoup plus cher que sa valeur de la faire réparer. Du coup, elle est partie à la casse.

Mr. J.L.B. Matekoni leva les yeux au ciel. Il avait porté ces garçons à bout de bras, il avait fait de son mieux et tout ce qu'ils touchaient, tout, tournait à la catastrophe. Il se demanda s'il avait été comme eux à leur âge, si enclin au désastre, si incapable de faire quoi que ce fût correctement. Il avait commis des erreurs, certes. Il avait eu plusieurs faux départs, mais rien qui eût jamais approché le niveau d'incompétence que ces deux-là atteignaient sans effort.

Il ressentit soudain une envie violente de hurler contre Charlie, de le saisir au collet et de le secouer. De le secouer jusqu'à ce qu'un brin de jugeote pénètre dans son crâne qui, pour le moment, était encombré d'images de filles, de vêtements à la mode et de tout ce qui allait avec. Ce fut un élan puissant, presque irrésistible, et pourtant, Mr. J.L.B. Matekoni se maîtrisa. Il ne s'en était jamais pris à personne et il n'allait pas commencer ce jour-là. Le danger passa.

— Je me demandais, patron... commença Charlie. Je me demandais si je pourrais revenir ici...

Mr. J.L.B. Matekoni se mordit la lèvre. C'était le moment où jamais de se débarrasser pour de bon de Charlie, mais il s'aperçut, à l'instant même où cette possibilité lui venait à l'esprit, qu'il se sentait, en fait, soulagé de le voir de nouveau là, même dans ces pénibles circonstances. La voiture était toujours couverte par sa propre

assurance, mais avec la franchise, il allait devoir y aller de sa poche – quelque chose comme cinq mille pula, imaginait-il. L'accident de Charlie lui coûterait cinq mille pula, une somme que le jeune homme n'aurait jamais les moyens de lui rembourser. Néanmoins, ces deux garçons faisaient partie de la vie du garage. Ils étaient comme de petits cousins exigeants, semblables à la sécheresse, semblables à de vilaines dettes, à ces choses qui existeraient toujours, quoi qu'il arrive, et auxquelles on était habitué.

Il poussa un soupir.

— Bon. Tu peux recommencer demain.

Ivre de joie, le plus jeune des apprentis saisit Mr. J.L.B. Matekoni par le bras et le serra très fort.

— Oh, patron, vous êtes tellement gentil ! Vous êtes tellement gentil avec Charlie !

Mr. J.L.B. Matekoni ne répondit pas. Avec délicatesse, il s'extirpa de la poigne du jeune homme et retourna à son travail. Il y avait de nouvelles taches de graisse à l'endroit où le plus jeune des apprentis l'avait saisi. Il aurait pu s'énerver, mais ne l'avait pas fait. À quoi bon ? pensait-il. Il y a des choses qu'on ne pourra jamais changer.

Peu après, il gagna le bureau, où Mma Ramotswe dictait une lettre que Mma Makutsi prenait en sténo. Il se tint sur le seuil jusqu'au moment où Mma Ramotswe lui fit signe d'entrer.

— Cela n'a rien de confidentiel, précisa-t-elle. C'est une lettre pour quelqu'un qui n'a pas payé sa facture.

— Ah bon ? fit-il. Et que lui écris-tu ?

— Si vous ne réglez pas la facture en attente avant la fin du mois, nous nous verrons contraintes...

Elle s'interrompt.

— Nous en sommes là, ajouta-t-elle. Nous nous verrons contraintes de...

— De prendre des mesures ? hasarda Mr. J.L.B. Matekoni.

— Ah oui, acquiesça Mma Ramotswe. C'est ce que nous allons écrire.

Elle se mit à rire.

— Quoique nous n'ayons jamais pris la moindre mesure... commenta-t-elle. Mais nous n'avons pas le choix. Faire croire aux gens que l'on va agir suffit souvent.

— Les mauvais payeurs, c'est un vrai problème, remarqua Mr. J.L.B. Matekoni.

Il allait ajouter : *tout comme les mauvais apprentis*, mais ne le fit pas, préférant déclarer, avec l'air de celui qui lance une nouvelle anodine :

— Charlie est de retour. Sa voiture est accidentée. Bonne pour la casse. Il revient.

Mr. J.L.B. Matekoni avait prononcé ces mots en observant Mma

Makutsi et, quand il se tourna vers Mma Ramotswe, il s'aperçut qu'elle aussi fixait l'assistante. Il connaissait les difficultés que rencontrait cette dernière avec les apprentis, et en particulier avec Charlie, et imaginait que le retour de celui-ci ne serait pas bien accueilli. Consciente des regards qui pesaient sur elle, Mma Makutsi se garda cependant de toute réaction violente. Il y eut peut-être un instant où les verres de ses grosses lunettes rondes lancèrent des éclairs, mais ce ne fut qu'une impression, due à un mouvement de tête qui fit s'y refléter la lumière. Cela ne signifiait rien. Et lorsqu'elle prit la parole, ce fut d'une voix très calme :

— C'est vraiment dommage pour lui, déclara-t-elle. C'est donc la fin du Service N° 1 des Dames en Taxi.

C'était une simple épitaphe, prononcée sans triomphalisme, sans le moindre *Je vous l'avais bien dit*. Comme le fit remarquer Mr. J.L.B. Matekoni ce soir-là au dîner, c'était gentil de la part de Mma Makutsi d'avoir dit cela, une déclaration qui, selon lui, méritait une excellente note.

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe. 97 sur 100, au moins...

Ils étaient seuls à table, car Motholeli et Puso avaient dîné plus tôt et terminaient leurs devoirs dans leurs chambres.

— Pauvre garçon ! commenta Mma Ramotswe. Il attendait cela avec tant d'impatience ! Malheureusement, j'étais sûre que cela finirait de cette façon. Charlie restera toujours Charlie. Il est comme il est, de même que chacun d'entre nous, d'ailleurs.

Oui, songea Mr. J.L.B. Matekoni, de même que chacun d'entre nous. Moi, je suis garagiste. C'est ce que je suis. Je ne suis pas autre chose. Je suppose que j'ai mes petites manies et qu'elles dérangent certaines personnes – par exemple, quand j'entrepose mes pièces détachées dans la chambre d'amis, cela ennuie Mma Ramotswe. Et je ne rince pas toujours la baignoire quand je sors du bain. J'essaie de m'en souvenir, mais parfois, j'oublie ou je suis pressé. Des choses comme ça. Nous avons tous des défauts qui nous font honte.

Il regarda Mma Ramotswe. L'une des choses qui lui faisaient honte était qu'elle pût avoir une liaison avec un autre homme et le quitter. Il avait tenté d'écarter cette idée de son esprit, parce qu'il la savait infondée et injuste. Mma Ramotswe ne le tromperait jamais, il en était sûr, et pourtant, quelque part dans sa tête, cette pénible pensée subsistait, insistante, obsédante. Et puis, il y avait cette photographie. Il avait tenté de l'oublier sans y parvenir. Essayez un peu de ne pas penser à quelque chose, vous verrez comme c'est difficile ! se disait-il. Il y avait Mma Ramotswe avec un homme, un homme qui la tenait par la taille. L'appareil photo avait enregistré cette image et lui-même l'avait découverte. Comment pouvait-il ne pas y penser ?

Mma Ramotswe était en train de tartiner une tranche de pain. Elle

la coupa en deux et en fourra une moitié dans sa bouche. Puis elle releva les yeux et vit que Mr. J.L.B. Matekoni la dévisageait, de ce regard qu'il avait parfois, un peu triste et désemparé. Elle avala sa bouchée. Une miette lui chatouilla la gorge.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? s'enquit-elle.

Il secoua la tête d'un air de faux déni et se détourna, gêné.

— Non, ça va.

Puis il songea : *Mais si, il y a quelque chose qui ne va pas. Il y a quelque chose.*

Il ferma les yeux. Il avait décidé de parler, parce qu'il ne pouvait plus garder cela pour lui. Cependant, il était incapable de le faire en regardant Mma Ramotswe en face.

— Mma Ramotswe, lui dit-il, est-ce que tu pourrais me quitter un jour ?

Elle ne s'attendait pas à une telle question.

— Te quitter ? répéta-t-elle, incrédule. Te quitter, Mr. J.L.B. Matekoni ?

Et bizarrement, sans réfléchir, elle se demanda : Le quitter pour aller où ? À Francistown ? À Mochudi ? Dans le Kalahari ?

Il avait gardé les yeux fermés.

— Oui. Pour un autre homme.

Il souleva un bref instant les paupières pour avoir une idée de l'effet de ses paroles. Ce qu'il venait de dire l'avait surpris lui-même et il se demandait quelle réaction aurait Mma Ramotswe.

— Bien sûr que non ! s'exclama Mma Ramotswe. Je suis ta femme, Mr. J.L.B. Matekoni. Une femme ne quitte pas son mari.

Elle s'interrompit net. Ce n'était pas vrai. Certaines femmes étaient contraintes de quitter leur mari. D'ailleurs, elle-même l'avait fait lorsqu'elle avait rompu avec Note Mokoti, son premier époux. Toutefois, la situation était très différente alors.

— Non, je ne te quitterai jamais, bien sûr que non, poursuivit-elle. Je ne m'intéresse pas aux autres hommes. Pas du tout.

Mr. J.L.B. Matekoni rouvrit les yeux.

— À aucun autre homme ?

— Non. Seulement à toi. C'est toi que j'aime. Il n'y en a pas d'autre comme toi, Mr. J.L.B. Matekoni. Personne qui soit aussi gentil, aussi excellent que toi.

Elle s'interrompit pour lui prendre la main.

— C'est bien connu, d'ailleurs.

Il ne pouvait se résoudre à rencontrer son regard. Il avait trop honte de lui, mais il était touché par ce qu'il venait d'entendre – car un homme s'imaginer sans peine qu'il n'est pas aimé – et il ne pensait pas qu'elle mentait. Et pourtant, il y avait cette photographie...

Il se leva en repoussant doucement la main de Mma Ramotswe et

traversa la pièce pour aller prendre le petit sac de toile qu'il emportait parfois avec lui au garage. Il en sortit l'enveloppe, dont il tira le cliché.

— Regarde, dit-il. Il y a cette photographie. Elle était dans l'appareil. L'appareil de l'agence.

Il la fit glisser vers elle sur la table. Les sourcils froncés, elle la saisit et l'examina. Elle parut d'abord perplexe – il la scrutait pour ne rien perdre de son expression, anxieux, tremblant –, puis sourit. Un sourire qu'il jugea cruel et sans pitié. Il se sentit doublement trahi.

— J'avais oublié cette photo, dit-elle. Mais je m'en souviens à présent. Mma Makutsi l'a prise quand nous avons acheté l'appareil. Nous sortions juste du magasin. Tu sais, en face du centre commercial. Regarde, on reconnaît le mur derrière.

Il jeta un coup d'œil à l'endroit qu'elle désignait.

— Et cet homme ?

— Je ne le connais pas du tout, répondit-elle.

— Tu ne connais même pas son nom ? interrogea-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un murmure.

— Non. Ni le sien non plus, d'ailleurs.

— Le sien ?

— Le sien à elle, sur la photo. Celui de la femme qui me ressemble. C'est en tout cas ce que m'a affirmé Mma Makutsi. Ils tiennent cette boutique, tu comprends, tous les deux. Et pendant que nous étions en train d'acheter l'appareil, Mma Makutsi m'a glissé à l'oreille : *Regardez, Mma Ramotswe, cette dame est votre double*. J'imagine qu'elle me ressemble un peu, en effet. D'ailleurs, quand nous l'avons dit à ce couple, ils sont tous les deux tombés d'accord avec nous. Ils ont ri et nous avons décidé d'essayer l'appareil tout de suite. Nous avons pris cette photo, mais nous l'avons complètement oubliée ensuite.

Mr. J.L.B. Matekoni reprit le cliché et se pencha pour l'observer de près. La femme ressemblait à Mma Ramotswe, c'était vrai, mais après vérification, bien sûr, on constatait que ce n'était pas elle. Bien sûr que non. Les yeux étaient différents, complètement différents. Il reposa la photographie. Il avait été aveugle. La jalousie, ou la peur, peut-être, l'avaient aveuglé.

— Tu t'es fait du souci, dit-elle. Oh, Mr. J.L.B. Matekoni, je m'en rends bien compte, tu t'es fait du souci !

— Juste un peu, répondit-il. Mais maintenant, ça va.

Mma Ramotswe examina de nouveau l'image.

— C'est intéressant, n'est-ce pas ? commença-t-elle sans cesser de la contempler. Parfois, nous regardons quelque chose en ayant l'impression de voir de quoi il s'agit, alors qu'en réalité nous nous trompons complètement.

— Nos yeux nous trompent, acquiesça Mr. J.L.B. Matekoni.

Il se sentait parcouru par des ondes de soulagement, de celles que l'on ressent lorsqu'un déluge s'abat sur une terre aride, brutal, complet, réjouissant. Il éprouvait cela, mais ne trouvait pas les mots pour l'exprimer, aussi répéta-t-il :

— Nos yeux nous trompent.

— Mais pas notre cœur.

Un silence suivit cette remarque. Mr. J.L.B. Matekoni pensa simplement : Non, pas notre cœur, tandis que Mma Ramotswe se demandait : Est-ce que c'est vrai, ou est-ce seulement que cela sonne vrai ?

CHAPITRE XIX

La juste compassion

Il semblait à Mma Ramotswe qu'une période assez inhabituelle, et pour le moins déstabilisante, venait de s'achever. Si l'on en croyait les articles sur l'astrologie qu'on lisait dans les magazines – et elle n'avait jamais compris comment les gens pouvaient attribuer aux étoiles la moindre influence sur nos petites vies, si éloignées d'elles –, certains corps célestes, quelque part, avaient dû se disposer dans un alignement plus favorable. Peut-être les bonnes planètes s'étaient-elles, pendant un temps, éloignées de leur position normale – qui se situait juste au-dessus du Botswana, et plus précisément de Zebra Drive, Gaborone, Botswana – et avaient-elles fini par la reprendre. Car tout paraissait sur le point de se résoudre. Mma Makutsi ne parlait plus de démission et semblait satisfaite de son nouveau poste, à la définition très vague, de détective associée. Charlie était rentré au bercail, l'infortuné Service N° 1 des Dames en Taxi ayant achevé son éphémère existence – par tact, plus personne n'y faisait allusion, pas même Mma Makutsi. Mr. J.L.B. Matekoni avait visiblement perdu tout intérêt pour les enquêtes et ses ridicules inquiétudes s'étaient apaisées. Tout, en fait, semblait rentré dans l'ordre, et c'était exactement ce qu'aimait Mma Ramotswe. Le monde était rempli d'incertitudes et, si la vie de l'Agence N° 1 des Dames Détectives et du Tlokweng Road Speedy Motors, ainsi que celle des êtres associés à ces deux entités, jouissait d'une stabilité, une part de ces incertitudes était déjà écartée.

Le monde, estimait Mma Ramotswe, se composait de grandes et de petites choses. Les grandes étaient visibles de tous, on ne pouvait les ignorer : c'était la guerre, l'oppression, la confiscation, par les riches et les puissants, de ces choses élémentaires dont les pauvres avaient besoin et qui suffiraient à rendre leur existence plus supportable. Ces choses-là existaient et pouvaient transformer la lecture du journal en un exercice d'une infinie tristesse. Il y avait aussi la méchanceté concrète, quotidienne, si simple à éviter. Et cependant, l'on ne pouvait passer son temps à penser à tout cela, songeait Mma Ramotswe ; on ne ferait que pleurer... et le mal ne cesserait pas pour autant. C'était là qu'intervenaient les petites choses : petits actes d'entraide, détails qui embellissaient la vie, actes d'amour, actes de thé, actes de rires. Les

gens intelligents pouvaient toujours se moquer de tant de simplicité, mais, se demandait-elle, quelles solutions avaient-ils à proposer ?

Pourtant, il fallait prendre garde quand on réfléchissait à ce genre de problèmes. Il était facile de rêver, mais la vie quotidienne, avec ses responsabilités et ses difficultés, restait une réalité et, dans le cas de Mma Ramotswe, une affaire urgente, au moins, lui occupait encore l'esprit. C'était son enquête sur les trois décès inexplicables de l'hôpital de Mochudi.

D'ailleurs, étaient-ils vraiment inexplicables ? Il semblait à Mma Ramotswe qu'une explication tout à fait crédible avait été avancée dans chacun des cas : en fin de compte, les trois malades étaient morts d'un arrêt du cœur, même si diverses défaillances avaient pu précipiter celui-ci. Ces trois cœurs-là avaient cessé de battre parce que les patients ne pouvaient plus respirer correctement ; c'était du moins ce qu'affirmaient les rapports médicaux qu'on lui avait présentés. Et si l'on savait pourquoi les trois patients avaient éprouvé des difficultés à respirer, le problème s'arrêtait là, non ? Toutefois, le savait-on ? Il était difficile pour Mma Ramotswe d'obtenir la réponse à cette question, car les médecins eux-mêmes, semblait-il, ne parvenaient pas à s'entendre sur ce point. Il était vrai qu'il y avait toujours des débats entre experts quant à l'origine de tel ou tel phénomène. Même entre mécaniciens, il existait des désaccords, comme l'avait souvent montré Mr. J.L.B. Matekoni. Chaque fois qu'il découvrait le travail d'autres mécaniciens qui s'étaient occupés avant lui d'une voiture qu'il avait sous les yeux, le garagiste secouait la tête. Comment diable avait-on pu imaginer qu'il s'agissait d'un problème de transmission, alors qu'il apparaissait si clairement que cela venait de la tige du piston, ou des segments, ou de tout autre dispositif compliqué sommeillant dans les entrailles du véhicule ?

Mma Ramotswe se sentait donc désemparée face aux incertitudes médicales. Ce n'était pas à elle qu'il revenait de décider pourquoi telle personne était décédée, et si on le lui demandait, comme c'était indubitablement le cas dans cette affaire, tout ce qu'elle pouvait faire était d'exclure si possible des facteurs non médicaux, quelque chose de particulier qui aurait conduit trois personnes à mourir le même jour de la semaine, à la même heure et dans le même lit. Ce fut pour cette raison qu'elle décida que la seule action à mener – la dernière qu'elle avait l'intention d'accomplir dans cette enquête si particulière – serait de se rendre à l'hôpital un vendredi vers dix heures, soit une heure avant le moment des décès, pour tenter de remarquer quelque chose. Il paraissait étonnant que les autorités hospitalières, et en particulier Tati Monyena, n'aient pas eu cette idée, mais Mma Ramotswe avait plus d'une fois constaté que les personnes placées au cœur d'un problème ne voyaient pas des choses qui sautaient aux yeux d'un

observateur extérieur. Il lui arrivait souvent de remarquer des détails qui échappaient à autrui, et cela l'étonnait toujours. C'est pour cette raison que j'ai trouvé ma vocation, se disait-elle. Je suis appelée à aider les autres parce que j'ai la chance d'être apte à *remarquer* les choses. Bien sûr, elle savait d'où lui venait ce don particulier : il puisait ses racines dans ses jeunes années passées sous la tutelle de sa cousine, qui lui avait appris à ouvrir les yeux, à discerner les petits événements qui survenaient pendant que l'on faisait quelque chose d'aussi anodin que, par exemple, se promener dans le bush. En bordure des sentiers apparaissaient les traces des animaux qui étaient passés par là ; ici, l'on devinait les empreintes minuscules d'un céphalophe, mâle coquet aux délicats sabots miniatures ; là, les signes du passage d'un bousier poussant péniblement un trophée bien plus gros que lui et qui avait laissé son empreinte dans le sable. Et regarde, quelqu'un est venu manger ici et a abandonné son épi de maïs rongé sur le sol, il n'y a pas très longtemps de cela, parce que les fourmis ne s'en sont pas encore emparées. La cousine avait l'œil pour ces détails et elle avait enraciné cette habitude chez Mma Ramotswe. À l'âge de dix ans, celle-ci connaissait par cœur toutes les plaques minéralogiques des voitures de Mochudi et, à tout moment de la journée, elle pouvait dire qui était parti vers Gaborone.

— Tu as les mêmes yeux que moi, disait la cousine, et c'est très bien.

Tati Monyena réagit avec enthousiasme à la suggestion de Mma Ramotswe de venir dans la salle des malades ce vendredi-là.

— Bien sûr, répondit-il. Bien sûr, c'est une très bonne idée, Mma. Je vous fournirai une blouse blanche, si j'arrive à en trouver une qui...

Il s'interrompt, mais Mma Ramotswe n'eut aucune peine à deviner ce qu'il s'apprêtait à dire : *si j'arrive à en trouver une qui soit assez grande*. Cela ne la gênait pas. C'était une bonne chose, à son sens, d'avoir sa corpulence particulière, même si les fabricants de blouses d'hôpital ne pensaient pas à prévoir un stock adéquat pour répondre aux besoins des constitutions traditionnelles.

— Ce sera parfait, s'empessa-t-elle de répondre. Je ne dérangerai pas. Je me contenterai de regarder.

— Je vais prévenir le service, déclara-t-il. Vous avez mon aval. Vous avez toute latitude pour agir.

Il fut là pour la recevoir à son arrivée à l'hôpital. Il l'avait guettée de sa fenêtre, devina-t-elle, ce qui dénotait une certaine anxiété de sa part. C'était intéressant, mais peu significatif. Toute cette affaire n'était pas pour plaire à un administrateur d'hôpital : elle avait réclamé une enquête peu agréable et mis les gens mal à l'aise. En outre, il y avait bien plus important à faire dans le service. Sans compter, bien sûr, le facteur personnel qui entraînait en jeu ici, comme

c'était souvent le cas. Renseignements pris, Mma Ramotswe avait en effet découvert que la prochaine promotion de Tati Monyena serait au poste d'administrateur en chef, actuellement occupé par une femme. Cette dernière, qui ne manquait pas d'ambition elle non plus, visait une place au ministère de la Santé, à Gaborone même, et beaucoup la considéraient comme la candidate idéale. Cet emploi se trouvait, pour le moment, entre les mains d'un fidèle fonctionnaire, à dix-huit mois de la retraite et du retour dans la confortable maison de brique qu'il s'était fait construire à Otse. La dernière chose que souhaitait Tati Monyena était de voir ces changements tant attendus compromis par un contretemps administratif, scandale ou autre. Voilà pourquoi, bien sûr, le pauvre homme guettait à sa fenêtre l'arrivée de celle qui devait faire la lumière sur ce délicat épisode et dont la parole conclurait l'affaire. Rien de fâcheux, stipulerait-elle dans son rapport. Fin.

Il accueillit Mma Ramotswe à l'extérieur et la conduisit dans son bureau, où une blouse blanche reposait sur le dossier d'une chaise.

— C'est pour moi ?

— Oui, Mma Ramotswe, répondit-il. Elle risque d'être... elle risque d'être un peu étriquée, je crois. Mais elle vous permettra de passer inaperçue. Il est stupéfiant de constater à quel point il est facile de circuler dans un hôpital quand on porte une blouse blanche. Personne ne vous demande rien. Et vous pouvez faire tout ce que vous voulez.

Il accompagna ces paroles d'un sourire et lui tendit la blouse. Tandis qu'elle la revêtait, les mots qu'il venait de prononcer résonnèrent à ses oreilles. *Personne ne vous demande rien. Et vous pouvez faire tout ce que vous voulez.* Si, pour une raison ou pour une autre, l'hôpital abritait un individu mal intentionné, celui-ci était libre d'agir à sa guise sans être gêné dans ses mouvements. Cette pensée avait quelque chose d'alarmant. Il faudrait certes avoir l'esprit particulièrement mauvais, songea-t-elle, pour s'introduire dans un hôpital et s'en prendre aux patients. Toutefois, cela pouvait arriver : les choses les plus inimaginables se produisaient sur cette terre. Par chance, elle n'avait jamais eu affaire à de tels individus, mais cette innocence finirait tôt ou tard par voler en éclats, étant donné le métier qu'elle exerçait. Quoique je ne sois pas ce genre de détective-là, se rassura-t-elle. Pas ce genre-là...

Vêtue de la blouse blanche un peu serrée aux emmanchures, elle se remémora soudain une autre occasion, au début de sa carrière, où elle avait joué un rôle d'infirmière. C'était en vue de démasquer le faux père de Happy Bapetsi. Le stratagème avait fonctionné et le vorace imposteur qui s'était présenté comme le père de Happy était reparti pour Lobatse, d'où il venait, la dénonciation de Mma Ramotswe sifflant à ses oreilles². L'enquête d'alors, d'une grande simplicité, n'avait nécessité que la sagesse de Salomon et Mma Ramotswe avait

toujours eu une idée très claire de ce qu'elle avait à dire, du message qu'il lui fallait faire passer. Les circonstances présentes se révélaient, bien sûr, fort différentes. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle allait dire ou faire, ni même de ce qu'elle cherchait. Elle espérait découvrir quelque chose d'insolite, un événement qui se serait produit à la même heure trois vendredis différents, mais elle ne parvenait pas à se figurer de quoi il pouvait s'agir. Lorsqu'elle avait demandé aux infirmières du service s'il s'était passé quelque chose de particulier à cette heure-là de la matinée, ou ces trois vendredis-là, elles n'avaient pas eu l'air de savoir.

— C'est l'heure à laquelle nous prenons le thé, avait hasardé l'une d'elles.

Mma Ramotswe s'était raccrochée à cette information. N'y avait-il personne pour veiller sur les patients pendant que les infirmières bavardaient autour de leur tasse de thé ? On avait anticipé la question : « Nous nous relayons pour prendre le thé, avait affirmé une autre infirmière. Toujours. Toujours. Si bien qu'il y a toujours quelqu'un de surveillance. Toujours. C'est la règle. »

Tati Monyena l'accompagna jusqu'à la salle et la présenta de nouveau aux infirmières qu'elle connaissait déjà. L'une d'elles sourit en la voyant en blouse blanche. Une autre parut étonnée, puis se détourna en fronçant les sourcils. Elles étaient très occupées de toute façon et n'avaient pas de temps à lui consacrer. Dans le lit proche de la fenêtre, un homme respirait à grand bruit, produisant un son semblable à celui de pas sur le gravier. Une infirmière lui prit la tension et arrangea son oreiller. Sur la tablette, près du lit, Mma Ramotswe aperçut une photographie encadrée, apportée par un proche, sans doute, fragment d'existence, petit objet destiné à accompagner une personne très malade sur son chemin, avec tous ces autres souvenirs qui constituent la vie d'un homme.

Au tout début, Mma Ramotswe eut la désagréable impression d'être une intruse. C'était presque une sensation d'indécence, celle de voir des choses que l'on ne devrait pas voir, ou d'observer quelqu'un dans un moment de profonde intimité. Toutefois, sa gêne s'estompa peu à peu, tandis que, debout près de la fenêtre, elle suivait les allées et venues des infirmières. Celles-ci se révélaient très pragmatiques dans leurs gestes : les remèdes étaient administrés, les températures prises, les données inscrites sur des graphiques. C'était comme dans un bureau, songea-t-elle, où toute une série de petites tâches était méthodiquement accomplie. Cette infirmière, là-bas, avec les lunettes, estima-t-elle, pourrait être Mma Makutsi. Et ce jeune homme qui poussait le chariot de médicaments et glissait un commentaire à l'une des infirmières pourrait être Charlie. Quant au chariot lui-même, avec ses roues bien huilées qui ne produisaient aucun bruit, c'était la

Mercedes-Benz.

Au bout de trois quarts d'heure, la fatigue commença à l'envahir et elle alla chercher une chaise. Elle la plaça à l'endroit où elle se tenait depuis le début, près d'un lit où dormait un homme. Plusieurs tubes à perfusion étaient insérés dans ses bras et des fils électriques disparaissaient sous les manches de son pyjama. Il respirait paisiblement, le visage serein, et, s'il avait souffert auparavant, toute douleur semblait l'avoir déserté. En le regardant, elle pensa à son père, Obed Ramotswe, à la façon dont celui-ci avait terminé ses jours dans un lit similaire et à cette sensation qu'elle avait eue alors qu'au même instant le Botswana tout entier s'éteignait avec lui. Mais ce n'était pas le cas. Ce beau pays, avec son bon peuple, était toujours là. Il était là, sur le visage de ce vieil homme dont la tête reposait sur l'oreiller, avec le soleil, ce chaud, ce réconfortant soleil d'Afrique qui se glissait par la fenêtre et caressait ses draps, pour l'accompagner dans les derniers jours qu'il lui restait à vivre.

Elle changea de position sur sa chaise et consulta sa montre. Presque onze heures. Les infirmières, ou du moins certaines d'entre elles, allaient prendre leur thé... mais peut-être pas aujourd'hui, car il semblait y avoir vraiment beaucoup de travail. Mma Ramotswe ferma les yeux ; un agréable engourdissement commençait à la gagner et le soleil, sur son visage, était si bon... Onze heures.

La porte à double battant, à l'extrémité de la salle, était ouverte et une femme en blouse vert clair, uniforme du personnel de maintenance de l'hôpital, se penchait pour positionner le cale-porte. Près d'elle se trouvait une cireuse, appareil imposant et disgracieux semblable à un aspirateur géant. Alors qu'elle poussait sa machine dans la salle, elle aperçut Mma Ramotswe. Puis elle déclencha la mise en marche et un gémissement puissant s'éleva, tandis que les brosses circulaires commençaient à frotter le sol de ciment peint. Simultanément se dégagea l'odeur de la cire que prodiguait un réservoir fixé à la poignée. Cet hôpital est bien tenu, songea Mma Ramotswe. Et un hôpital bien tenu devait aussi lutter contre la saleté des sols. N'était-ce pas là que se terraient des ennemis invisibles ? Des années de germes qui n'attendaient qu'une occasion...

Elle regarda la nouvelle venue avec un certain attendrissement. C'était une femme de ménage de constitution traditionnelle qui faisait un travail important, mais mal payé. Sans aucun doute, une nuée d'enfants dépendaient de cet emploi, de l'argent qu'il rapportait, pour leur nourriture, leurs vêtements d'école, leur foi en l'avenir. Et cette femme solide et sérieuse faisait donc son travail, tout comme tant d'autres, à travers le Botswana, accomplissaient en cet instant précis une tâche qu'on leur avait confiée. La cireuse vrombissait en progressant dans la salle, suivie du long câble électrique qui traînait

derrière elle et se prolongeait jusqu'au couloir.

C'était Mma Ramotswe et elle remarquait les choses. Elle remarqua donc la longueur du câble et les multiples boucles qu'il formait, et elle se demanda s'il n'y avait pas, à l'intérieur de la salle, une prise où le brancher. Le travail en serait facilité et le long fil électrique ne présenterait pas un risque, comme c'était le cas à présent, pour les personnes qui se déplaçaient à travers la salle ou dans le couloir.

Elle regarda autour d'elle. Les prises de courant ne manquaient pas, puisqu'il y en avait à la tête de chaque lit. Et, dans chacune d'elles, étaient branchées des lampes, des pompes à injection, des machines qui aidaient les patients à respirer...

Mma Ramotswe se leva. La femme de ménage était presque arrivée à sa hauteur et toutes deux avaient échangé un regard amical, accompagné d'un sourire. Mma Ramotswe s'approcha de la femme, qui leva les yeux de son travail et haussa les sourcils en une expression étonnée, avant de se pencher pour éteindre la cireuse.

— *Dumela*, Mma.

Les salutations échangées, Mma Ramotswe s'approcha encore de la femme et lui glissa à l'oreille :

— Il faut que je vous parle, Mma. Pourrions-nous sortir pour discuter, s'il vous plaît ? Je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Comment ça ? Maintenant ? Tout de suite ? Mais je travaille, Mma...

Elle avait une voix grave et un peu rauque.

— Mr. Monyena... expliqua Mma Ramotswe en désignant la direction du bureau de ce dernier. Je fais quelque chose pour lui et il m'a autorisée à parler à tous les membres du personnel pendant leurs heures de travail. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

La femme hocha la tête. La mention de Tati Monyena l'avait rassurée. Elle poussa la cireuse dans un coin et suivit Mma Ramotswe. Une fois dehors, toutes deux se dirigèrent vers un banc, à l'ombre d'un arbre. Une chèvre qui s'était aventurée dans l'enceinte de l'hôpital mordillait un carré d'herbe. Elle les considéra un moment, puis se remit à brouter consciencieusement. Il recommençait à faire chaud.

— C'est la fin de l'hiver, déclara la femme de ménage.

Elles s'assirent.

— Oui, l'hiver est terminé maintenant, Mma, approuva Mma Ramotswe, avant de poursuivre : J'ai remarqué que vous aviez un très long câble pour votre cireuse, Mma. Il traverse toute la salle et continue dans le couloir. Ne serait-il pas plus simple de brancher la machine sur l'une des prises qui sont dans la salle ?

La femme de ménage ramassa une branche légère tombée au sol et entreprit de la tordre. Elle n'était pas nerveuse pour autant : cela se serait vu, et ce n'était pas le cas.

— Oh, oui ! répondit-elle. C'est ce que je faisais avant. Mais on m'a demandé d'arrêter. J'ai reçu des instructions très strictes. Je n'ai pas le droit de me servir des prises des salles.

Mma Ramotswe se sentit chanceler. Il lui semblait être sur le point de s'évanouir. Elle prit une longue inspiration et le malaise s'estompa. Oui. Oui. Oui.

— Qui vous a demandé cela, Mma ? interrogea-t-elle.

La question était simple, et néanmoins, elle avait eu du mal à l'articuler.

— Mr. Monyena en personne, répondit la femme. C'est lui qui me l'a demandé. Il m'a fait venir dans son bureau et il m'a parlé longtemps. Il m'a dit...

— Oui ? Il vous a dit ?

— Il m'a dit de ne pas en parler. Je suis désolée, j'avais oublié. Je lui avais pourtant promis de ne rien dire à personne. Je n'aurais pas dû vous raconter ça, Mma, mais...

— Mais il m'a donné toute autorité, coupa Mma Ramotswe.

— Il est très gentil, Tati Monyena, affirma la femme de ménage.

Elle parut hésiter, puis ajouta :

— C'est mon cousin, vous savez.

Ce qui fait de vous ma cousine, pensa Mma Ramotswe.

Elle retourna dans le bureau de Tati Monyena, libérée de sa blouse, qu'elle portait pliée sur son bras droit. Il était là, sa porte grande ouverte, et il l'accueillit avec chaleur.

— C'est l'heure du déjeuner, lança-t-il d'un ton léger en se frottant les mains. Vous tombez à pic, Mma Ramotswe ! Nous allons pouvoir manger à la cantine. Ils font une très bonne cuisine, vous savez. Et en plus, ce n'est pas cher.

— J'ai besoin de vous parler, Rra, objecta-t-elle en posant la blouse sur le dossier d'une chaise.

Il se tapota le ventre.

— Ne pouvons-nous pas discuter autour du repas, Mma ?

— En privé ?

Il parut hésiter.

— Oui, si vous y tenez. Il y a une petite table, au fond de la salle. Nous nous installerons là et personne ne nous dérangera.

Ils marchèrent jusqu'à la cantine. Tati Monyena s'efforçait d'alimenter la conversation, mais Mma Ramotswe était trop absorbée dans ses pensées pour y participer vraiment. Elle tentait de trouver du sens à quelque chose, et ce sens n'était pas apparent. Il sait, pensait-elle. Il sait. Mais dans ce cas, pourquoi m'avoir sollicitée ? Un dédouanement venu d'une personne extérieure, voilà ce dont il avait besoin.

Ils allèrent se servir au comptoir des plats chauds, puis se dirigèrent vers une table rouge, tout au fond de la cantine. Sentant sans doute qu'une révélation importante se préparait, Tati Monyena semblait crispé à présent. Mma Ramotswe remarqua que ses mains tremblaient quand il posa son plateau sur la table. Il sent que je sais quelque chose, se dit-elle. Maintenant, il a peur. Il craint de devoir dire adieu à sa promotion. C'était la partie de son travail qu'elle aimait le moins : la pénible annonce de la vérité, la révélation.

Elle baissa les yeux sur son assiette : celle-ci contenait un morceau de bœuf, de la purée et des petits pois. C'était un bon repas.

— Cela vous ennuie si je dis le bénédicité pour nous ? lança-t-elle tout à coup, sur une impulsion.

Il lui donna son assentiment d'une voix tendue.

— Non, au contraire.

Mma Ramotswe baissa la tête et l'odeur du bœuf lui monta aux narines, ainsi que celle de la purée, un peu crayeuse, terreuse.

— Nous sommes reconnaissants pour cette nourriture, commença-t-elle. Et nous sommes également reconnaissants pour le travail accompli dans cet hôpital, qui est un bon travail. Et s'il y a des choses qui ne vont pas bien ici, nous n'oublions pas que la miséricorde existe toujours. Et comme cette miséricorde touche chacun d'entre nous, nous devons nous aussi en témoigner à nos frères et à nos sœurs.

Elle ne savait pas vraiment pourquoi elle avait prononcé ces paroles, mais elle les avait prononcées. Lorsqu'elle se tut, Tati Monyena garda lui aussi le silence, de sorte qu'elle entendit le son de sa respiration, de l'autre côté de la table.

— Voilà, dit-elle en relevant la tête.

Quand elle aperçut ses yeux, elle sut qu'il était inutile de lui révéler qu'elle avait découvert la vérité.

— Je vous ai vue parler à la femme de ménage, avoua-t-il. De mon bureau. Je vous ai vues toutes les deux.

Mma Ramotswe ne détourna pas le regard.

— Puisque vous saviez, Rra, depuis le début, pourquoi...

Il leva sa fourchette, puis la reposa. C'était comme s'il venait de perdre une bataille et il n'avait plus envie de manger.

— Je l'ai découvert par hasard, tout à fait par hasard. J'ai demandé qui était présent dans la salle juste avant que nos trois patients s'en aillent, et l'une des infirmières a évoqué la femme de ménage, en disant qu'elle était partie juste avant que cela se produise. Elle cire toujours le sol à la même heure le vendredi matin. Je suis donc allé la voir et je lui ai demandé de me raconter exactement ce qu'elle avait fait dans la salle.

Mma Ramotswe l'encouragea à poursuivre. Elle souhaitait entendre sa version des faits et constatait avec soulagement que celle-ci

correspondait à celle de la femme de ménage. Cela signifiait qu'il ne mentait plus.

— Elle m'a raconté, reprit Tati Monyena. Elle m'a raconté qu'elle avait branché la cireuse à côté de la porte. En haut du lit qui se trouve près de la fenêtre. Je lui ai demandé comment elle avait fait et elle m'a expliqué qu'elle avait simplement débranché une prise qui s'y trouvait déjà. Juste quelques minutes, m'a-t-elle précisé. Pas plus de quelques minutes.

Mma Ramotswe baissa les yeux sur sa purée. Celle-ci refroidissait et deviendrait bientôt dure, mais ce n'était pas le moment de se préoccuper de ce genre de détails.

— Elle a donc débranché le respirateur, dit-elle. Juste assez longtemps pour faire mourir le patient. Ensuite, elle l'a rebranché. Mais le mal était fait.

— Oui, acquiesça Tati Monyena en secouant la tête d'un air désolé. Ce n'était pas une machine ultramoderne. Elle possédait une alarme, qui a sans doute sonné, mais avec le bruit que faisait la vieille cireuse, personne ne pouvait l'entendre. Ensuite, quand les infirmières ont vérifié, elles ont vu que la machine fonctionnait, mais que le patient était parti. Il était trop tard.

Mma Ramotswe réfléchit.

— La femme de ménage sait-elle ce qui s'est passé ? interrogea-t-elle enfin.

— Elle sait qu'il y a eu des incidents dans la salle, répondit Tati Monyena. Mais bien sûr, elle ne se doute pas qu'elle y est pour quelque chose. Elle...

Il n'alla pas plus loin, se contentant de considérer Mma Ramotswe avec une expression qui ne pouvait signifier qu'une chose : *Je vous en prie, soyez compréhensive...*

Elle saisit sa fourchette et la plongea dans les pommes de terre. Une petite pellicule s'était formée à la surface, semblable à une peau blanche et poudreuse.

— Vous ne vouliez pas qu'elle sache qu'elle avait tué des gens, Rra ? C'est ça ?

Il y eut un accent d'urgence dans sa réponse. D'urgence, et d'espoir à l'idée que son interlocutrice pouvait comprendre.

— Oui, acquiesça-t-il. C'est ça, Mma. C'est ça. Cette femme est très méritante. Elle a des enfants en bas âge et pas de mari. Son mari est mort. Vous devinez comment. Il a eu cette maladie très longtemps, Mma, très longtemps. Elle-même est en... en traitement. C'est l'une de nos meilleures employées, vous pouvez demander à n'importe qui, à n'importe qui. Tout le monde vous dira la même chose.

— Ce n'est pas seulement parce que c'est votre cousine ?

Cette question le prit au dépourvu et le laissa désespéré.

— C'est vrai, répondit-il. Mais ce que j'ai dit à son sujet est vrai aussi. Je ne voulais pas qu'elle souffre. Je sais ce qu'elle aurait ressenti si elle avait découvert qu'elle avait provoqué des morts. Quelle serait votre réaction à vous, Mma, si vous appreniez que vous étiez responsable de ça ? De plus, elle perdrait son emploi. Là, ce ne serait pas à moi de décider, mais à quelqu'un de là-bas...

Il esquissa un geste en direction de la fenêtre et de Gaborone.

— Quelqu'un, dans un grand bureau, dirait qu'elle a été à l'origine de trois décès et qu'il faut la renvoyer. Cette personne prononcerait cette sentence sans états d'âme. Ce n'est pas moi que l'on blâmerait, ni la direction du personnel médical, ni nul autre. On blâmerait celle qui se trouve tout en bas de l'échelle, cette femme-là. Pour les gens de Gaborone, renvoyer la femme de ménage suffirait à régler le problème.

Mma Ramotswe prit une bouchée de purée. Celle-ci lui parut légèrement amère, comme l'était la vérité, parfois. Même si elle réfléchissait au problème, y réfléchissait encore et encore et l'envisageait sous tous les angles, elle ressentirait toujours la même amertume, se retrouverait devant les mêmes questions. Trois hommes étaient morts, des personnes âgées, avait-elle appris, et aucun d'entre eux n'avait charge de famille. Où qu'ils fussent désormais, l'on ne pouvait plus rien pour eux. Et s'ils ressemblaient aux vieillards de Mochudi, à tous ces gens qu'elle connaissait, des gens de la génération d'Obed Ramotswe, ils n'étaient pas hommes à souhaiter causer des problèmes aux vivants. Ils ne voudraient pas voir cette femme renvoyée de son travail. Ils ne voudraient pas ajouter à ses difficultés : cette brave femme travaillait dur, avec, en plus, cette menace qui planait au-dessus de sa tête, cette sentence en suspens...

— Vous avez pris la bonne décision, Rra, affirma-t-elle à Tati Monyena. À présent, mangeons et discutons d'autre chose. De la famille, par exemple. Il y a toujours des cousins pour faire parler d'eux, non ?

Il comprit, à ces mots, ce qu'avait signifié l'action de grâces qu'elle avait prononcée et il eut envie de lui dire quelque chose, de la remercier pour sa commisération. Toutefois, aucun son ne parvint à franchir ses lèvres et ce fut à travers des larmes qu'il exprima son soulagement. Des larmes qu'il essuya, gêné, avec le mouchoir qu'elle lui tendit sans un mot. Il ne servait à rien de demander à quelqu'un de ne pas pleurer, elle l'avait toujours pensé. Dans certaines circonstances, il convenait même de faire l'inverse, de pousser la personne à pleurer, de susciter un apaisement que seules les larmes pouvaient apporter. Mais s'il y avait de la place pour des larmes de soulagement, il y en avait aussi pour des larmes de fierté : fierté pour ces gens qui travaillaient à l'hôpital, qui s'occupaient des autres en

risquant une infection ou une maladie consécutive à une coupure accidentelle, à une piqûre d'aiguille. L'on pouvait verser beaucoup de larmes de fierté pour ces gens-là, pour leur bravoure. Et parmi ces personnes dévouées, songea-t-elle, figurait le Dr Cronje.

Le lendemain, Mma Ramotswe dicta un rapport destiné aux supérieurs de Tati Monyena. Mma Makutsi le prit en sténo, concluant chaque phrase par une petite fioriture, comme pour exprimer la satisfaction que lui procurait ce dénouement. Mma Ramotswe lui avait expliqué ce qui s'était passé à l'hôpital et l'assistante l'avait écoutée, bouche bée.

— L'explication était si simple ! s'était-elle exclamée. Et personne n'y a pensé avant vous, Mma Ramotswe !

— C'est juste parce que j'ai vu quelque chose, objecta Mma Ramotswe. Je n'ai rien fait d'exceptionnel.

— Vous êtes trop modeste, protesta Mma Makutsi. Vous niez toujours votre mérite. Toujours.

Embarrassée par ces compliments, Mma Ramotswe suggéra de terminer le rapport, qui s'acheva sur la conclusion qu'aucune action supplémentaire n'était nécessaire en ce qui concernait les incidents en question, pour lesquels nul n'était à blâmer.

— Mais est-ce que c'est vrai ? interrogea Mma Makutsi, dubitative.

— Oui, c'est vrai, répondit Mma Ramotswe. On ne peut reprocher quoi que ce soit à cette femme. Au contraire, elle mérite tous les éloges pour le travail qu'elle accomplit. C'est une excellente employée.

Elle posa sur Mma Makutsi un regard qu'elle utilisait rarement, mais qui, sans aucune ambiguïté, devait clore le sujet.

— Bon, fit Mma Makutsi. Je suppose que vous avez raison.

— J'ai raison, confirma Mma Ramotswe.

Le rapport achevé, Mma Makutsi le tapa à la machine – sans la moindre faute de frappe, comme on pouvait l'attendre d'une si brillante diplômée de l'Institut de secrétariat du Botswana. Puis sonna l'heure du thé, comme c'était si souvent le cas.

— Avez-vous parlé à cette femme, Minnie, au sujet du placard à fournitures ? interrogea Mma Ramotswe. Je me demandais comment cela s'était passé. Cela pourrait servir de test pour le conseil de Mma Potokwane, je suppose.

Mma Makutsi se mit à rire.

— Oh, Mma, j'ai complètement oublié de vous raconter ! Elle m'a téléphoné. Elle a suivi mon conseil et a nommé son employé responsable de l'ensemble des fournitures. Le lendemain, tout avait disparu. Toutes les réserves. Et lui avec...

Mma Ramotswe observa le fond de sa tasse. Elle avait très envie de rire, mais s'en défendit. Ce résultat représentait à la fois un succès et

un échec. Un succès, parce qu'il démontrait à la cliente, sans l'ombre d'un doute, qui était le voleur ; et un échec, parce qu'il prouvait que la confiance n'était pas toujours payante. Peut-être fallait-il l'accompagner d'une mesure de bon sens et d'une dose de réalisme quant à la nature humaine. Toutefois, cela nécessiterait une réflexion approfondie, et la pause thé n'allait pas se prolonger indéfiniment.

— Eh bien, déclara-t-elle. Au moins, le problème est réglé. Le conseil de Mma Potokwane sonnait bien, pourtant.

Mma Makutsi tomba d'accord sur ce dernier point, puis les deux femmes discutèrent quelques minutes des diverses affaires en cours avant l'arrivée de Mr. J.L.B. Matekoni pour le thé. Il s'essuyait les mains sur un chiffon, un sourire aux lèvres. Il avait bataillé contre une boîte de vitesses récalcitrante, dont il avait fini par venir à bout. Mma Ramotswe regarda, par la fenêtre, la parcelle de terre que l'on apercevait de son bureau, avec l'acacia dont les branches se détachaient comme autant de doigts dans le ciel vide. Une petite tranche de ce pays qu'elle aimait tant, le Botswana, sa terre.

Mma Ramotswe sourit à Mr. J.L.B. Matekoni. C'était un homme de valeur, un homme bon, et c'était son mari.

— Le moteur sur lequel je viens de travailler va désormais tourner tout en douceur, assura-t-il en se versant du thé.

— Comme la vie, commenta-t-elle.

Sur l'auteur

Ressortissant britannique né en 1948 au Zimbabwe, où il a grandi, Alexander McCall Smith vit aujourd'hui à Édimbourg et exerce les fonctions de professeur de droit appliqué à la médecine. Il est internationalement connu pour avoir créé le personnage de la première femme détective du Botswana, Mma Precious Ramotswe, héroïne d'une série qui compte déjà huit volumes. Quand il n'écrit pas, Alexander McCall Smith s'adonne à la musique – il fait partie de l'« Orchestre épouvantable » – et aux voyages. Il est également l'auteur des aventures d'Isabel Dalhousie, présidente du *Club des philosophes amateurs*, et de *44 Scotland Street*, qui inaugure les « Chroniques d'Édimbourg », un roman-feuilleton relatant les tribulations d'un immeuble peuplé de personnages hauts en couleur.

Femme mariée au plus doux des hommes, mère de famille comblée et célèbre propriétaire de la seule agence de détectives du Botswana, Mma Precious Ramotswe avait tout pour être heureuse. Jusqu'à ce que Mma Botumile, « la femme la plus déplaisante du Botswana », pousse la porte de l'Agence pour une affaire de mari volage... Voilà que soudain son mari, Mr J.L.B. Matekoni, décide de s'improviser enquêteur tandis que Mma Makutsi, récemment fiancée, semble préférer le shopping à son travail. Voudrait-elle quitter son poste d'assistante-détective ? C'est alors qu'un nouveau client se présente : des morts étranges sont survenues à l'hôpital de Mochudi, toujours un vendredi, dans le même lit, à la même heure... De quoi faire oublier à Mma Ramotswe les petits soucis du quotidien !

1) Chaussures de brousse en cuir souple. (*N.d.T.*) ↵

2) Voir *Mma Ramotswe détective*, du même auteur. ↵